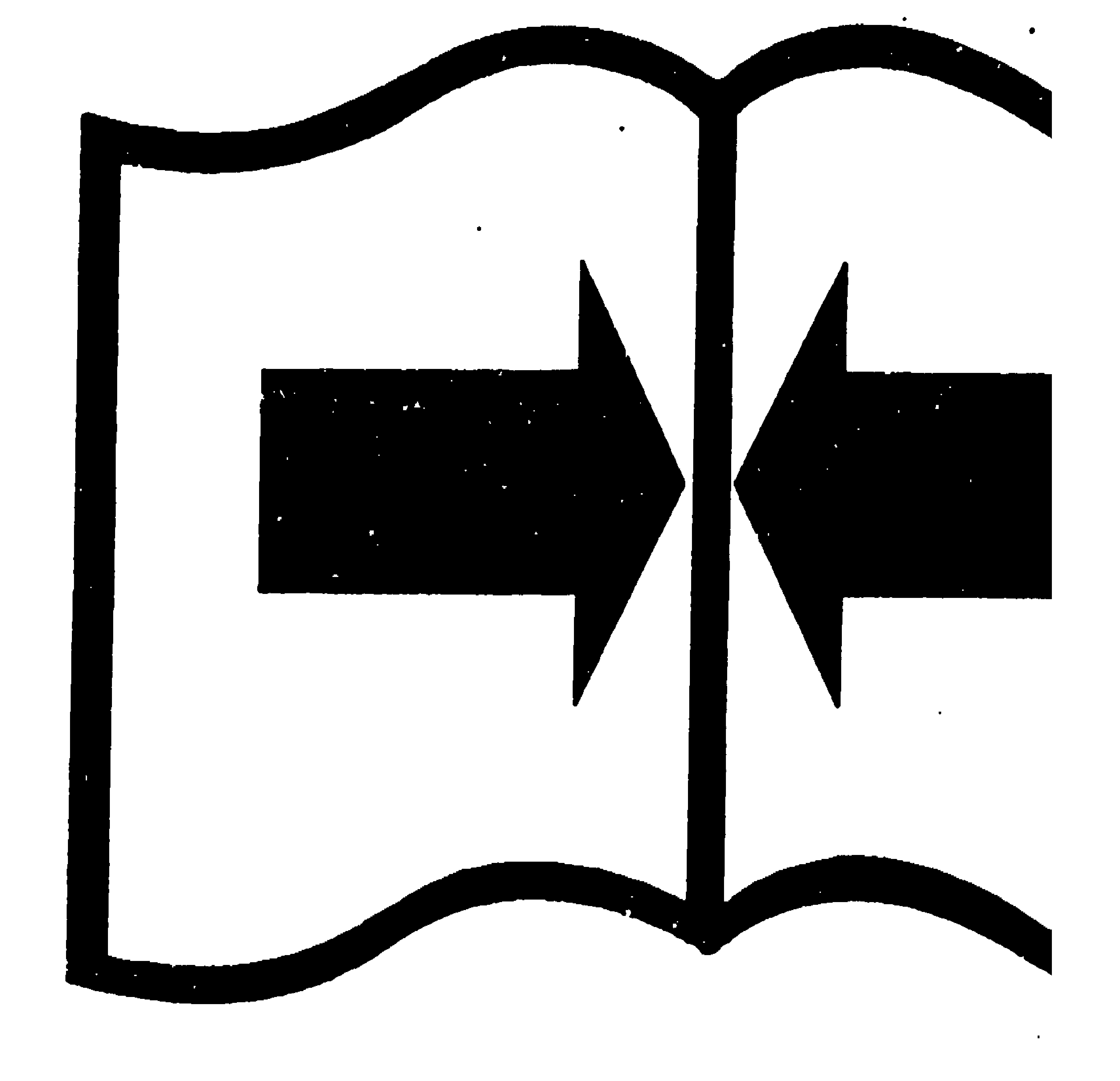
Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]





Reliure serrée

22490

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

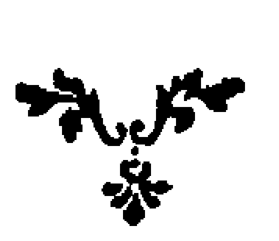
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME VIII.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.



UN peuple qui obéit à trois nations différentes, & ne suit les usages d'aucune nation; qui habite le plus affreux pays de la terre, & ne veut vivre que dans son pays; qui tire son origine des royaumes voisins, & n'a, avec ses voisins, aucune ressemblance: un peuple dont les anciens n'avoient que des notions fabuleuses, sous le nom de *Pygmées*, mais qui, par la petitesse de sa taille, feroit presque croire aux modernes, que les Pygmées ne sont

point une fable ; qui ne connoît ni la religion qu'il professe, ni les loix qui le dirigent, ni les princes qui le gouvernent ; qui aime les femmes, & fuit l'adultère, & n'admet ni la polygamie ni le divorce : de petits hommes, hauts de quatre pieds, laids de figure, la tête grosse, le visage plat, le nez camus, les yeux enfoncés, les cheveux noirs, le teint basané, les bras menus, les jambes déliées, les pieds petits, le corps mal-fait, l'air bas ; tels sont, Madame, les premiers habitans que nous avons apperçus sur les côtes de la Laponie, en y arrivant du port d'Arcangel, par la mer Blanche.

Ce port, le plus septentrionnal de la Moscovie Européenne, étoit aussi inconnu, que ceux de l'Amérique, lorsque les Anglois y aborderent, vers le milieu du seizieme siécle. Cherchant à faire des découvertes du côté du Nord, comme les Portugais & les Espagnols vers le midi, leur vaisseau s'arrêta à l'embouchure de la Duina. Ce pays n'étoit habité que par des sauvages demi-Chrétiens, qui se croyoient de la religion Grecque. Quelques moines, aussi grossiers

qu'eux, y desservoient une église dédiée à S. Michel l'archange, d'où est venu le nom d'*Arcangel*. Les Anglois monterent la riviere jusques dans l'intérieur du pays, & devinrent les maîtres de tout le commerce de pelleteries, que faisoient, avant eux, les Vénitiens, qui possédoient des comptoirs sur les bords du Tanaïs. Ce port, par l'extrême rigueur des saisons, est inabordable sept mois de l'année. Il est d'ailleurs beaucoup moins fréquenté, depuis que Pierre le Grand, par la fondation de sa nouvelle capitale, s'est ouvert une communication dans la mer Baltique. Les Anglois & les Hollandois sont les seuls étrangers, dont les vaisseaux viennent mouiller à cette rade : j'ai profité d'un navire marchand qui partoit pour l'Islande ; & c'est dans la chambre du capitaine, que je vous écris ce que j'ai vu du pays des Lapons, ou ce que j'en ai appris par des relations particulieres.

On croit communément que des familles, sorties ou chassées de Finlande, sont venues s'établir dans un canton plus septentrional, & que du mot *lape*, qui veut dire *exilé*, on a formé celui de *Laponie*. On prétend que ce

peuple, qui, jusqu'au seizieme siécle, a été inconnu dans l'univers, avoit ses princes ou ses magistrats particuliers; d'autres disent qu'il a vécu errant & vagabond, sans rois, sans gouvernement & sans chef. Aujourd'hui le pays entier est soumis à trois puissances : la partie du nord appartient au Danemarck; celle qui est à l'orient, est sujette de la Russie : la plus considérable, qui confine à la Norvége d'un côté, & de l'autre à la Finlande, est sous la domination de la Suède.

Nous abordâmes dans la Laponie Russienne, au port de Kola, fréquenté par les Anglois & les Hollandois. La ville ne consiste que dans une rue : les maisons sont de bois, couvertes de baleine, & ne reçoivent le jour que par de petites lucarnes. On compte d'autres villes dans ce même canton; mais ces villes ne valent pas nos hameaux. On y trouve aussi des monastères de moines Russes; mais ces moines ne valent pas même nos hermites des bois.

La Laponie Suédoise est divisée en six provinces ou préfectures, qui prennent leur nom des rivieres qui les ar-

rosent. Elles composent trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Tornéao & de Kiemi, à la tête desquels sont trois sénateurs Suédois. Ils ont sous eux d'autres officiers, dont l'emploi est de lever les tributs, & de rendre la justice. Le gouverneur d'Angermanie a dans son district trois autres villes, Uma, Pithéa & Luhla. Encore une fois, Madame, toutes ces villes réunies ne feroient pas un village de France. La plûpart de ces habitations ne sont qu'un amas de quelques maisons faites d'arbres, & couvertes d'écorce. La plus grande sert d'Eglise, où logent le curé & le maître d'école. Les autres sont occupées par les Lapons, que l'amour de la religion attache à leurs pasteurs; car, en général, ces peuples vivent dispersés: chaque canton contient un certain nombre de familles; & chaque famille a une certaine portion de terrein pour ses troupeaux. Autrefois ils étoient libres de transférer leur domicile d'un lieu à un autre, & de s'établir où ils vouloient. Les Suédois leur ont ôté cette liberté, & assigné un espace, au-delà duquel il leur est défendu de s'étendre. Mais les

Lapons ont toujours conſervé l'habitude de n'avoir aucune demeure fixe: pourvu qu'ils ne ſortent pas de leurs limites, ils changent à leur gré d'habitation, dans le terrein qui leur eſt preſcrit. Au tems de la pêche, ils ſe rapprochent des rivieres & des marais. La chaſſe les ramène vers les bois & les montagnes; mais ils ont l'attention de ne-jamais trop s'écarter des pâturages, pour la nourriture de leurs rennes. En parcourant ainſi l'eſpace qui eſt à leur diſcrétion, ils le dépouillent ſucceſſivement; & le pays recommence à produire, à meſure qu'ils s'en éloignent. Auſſi toute la richeſſe de ce peuple ne conſiſte que dans ſes troupeaux, ſes pelleteries, quelques proviſions & des uſtenſiles de ménage. Les ſucceſſions ſe partagent ſuivant les loix des pays qu'ils habitent. A l'égard des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, &c, ils n'en ont que l'uſufruit; le fonds appartient au ſouverain.

La vie ambulante que mènent les Lapons, n'exige pas qu'ils bâtiſſent des maiſons bien ſolides: quatre perches plantées en terre, élevées de

douze à quinze pieds, & jointes ensemble par quatre soliveaux, font toute la charpente de ces édifices. On leur donne la forme pyramidale; on les entoure de planches; on les couvre de grosses étoffes, ou de cuir, & pardessus, de branches d'arbre, d'écorce & de gazon. Le feu, toujours allumé, est placé au milieu, & environné de pierres pour s'asseoir. On étend des peaux de rennes sur des feuilles d'arbres; & les habitans n'ont point d'autres lits. Lorsqu'ils déménagent, ils n'emportent que la couverture de la maison, & quelques meubles qu'ils chargent très-promptement sur des rennes. Arrivés dans un nouveau canton, ils ont bien-tôt construit une nouvelle cabane; en moins de deux heures, tout le monde est logé, & aussi commodément établi, que dans l'habitation qu'on vient de quitter. Les Lapons Moscovites demeurent dans des hutes enfoncées en terre, où des feuilles séches leur servent de lits.

La plûpart de toutes ces maisons ont deux portes, une grande & une petite, l'une devant, & l'autre derriere la cabane. C'est par la porte de

derriere, que les hommes introduisent les provisions. Il est défendu de les faire entrer par celle de devant, de peur que la rencontre d'une femme ne nuise à la pêche ou à la chasse. Aussi les femmes ne doivent-elles y passer, dans aucun tems. Derriere cette petite porte, est un espace qui n'est occupé que par les hommes. Il en est un autre, dans la hute, pour la mere & les enfans, un autre pour les domestiques, & un enfin pour la conservation des vivres. Il arrive souvent que les ours renversent le garde-manger, & dévorent, en une nuit, la nourriture de plusieurs jours.

Ces peuples se font une autre espece de magasin, élevé sur un seul pivot, au milieu des plus épaisses forêts. Ils coupent un arbre à six ou sept pieds de hauteur, & mettent, au bout du tronc, deux piéces de bois en croix, sur lesquelles ils établissent leur bâtiment, qui a la forme d'un colombier. L'édifice est couvert de planches; & le tronc, qui le soutient, est dépouillé de son écorce, & frotté d'huile de poisson, pour empêcher que les ours ne puissent y grimper. L'échelle, pour

y monter, eſt un autre tronc d'arbre, dans lequel on creuſe des trous, & qui demeure couché à terre, quand on ne s'en ſert point.

Les mets dont les Lapons ſe régalent le plus volontiers, ſont la chair d'ours, les langues de renne, la graiſſe & la moëlle de cet animal. Au lieu de pain, ils ſe ſervent de poiſſons ſecs, réduits en poudre, qu'ils pétriſſent comme de la farine. Ils y mêlent de jeunes bourgeons de pin, qu'ils recueillent au commencement de l'été. Ils font du ſel avec l'écorce intérieure de cet arbre, qu'ils préparent de la maniere ſuivante. Ils la ſéparent en feuilles déliées, qu'ils mettent ſécher au ſoleil; ils rompent ces feuilles par morceaux, en rempliſſent des caiſſes, les couvrent de ſable, & les tiennent dans un endroit chaud, juſqu'à ce que, réduites en pouſſiere, elles ayent contracté une couleur rouge & une ſaveur agréable. Ce ſel entre dans la préparation de tous leurs alimens. Ils font cuire enſemble le poiſſon & le gibier, & le mangent à demi-crud. Les Lapons, qui habitent près des montagnes, vivent de la chair de leurs

rennes, & du fromage fait avec le lait de ces animaux. Ils ont une espece de confiture composée de mûres & d'autres fruits, cuits avec des œufs de poissons, ou le poisson même. Ils en ôtent les arrêtes, le mettent dans un mortier, pilent le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie, & en font une marmelade qu'ils conservent pour l'hyver.

L'eau est la boisson ordinaire de ces peuples : dans les grands froids, ils en ont toujours un chaudron sur le feu, de peur qu'elle ne gèle ; & chacun vient y puiser avec une cuillere de bois ; mais ils préfèrent celle qui a servi à cuire les alimens. Ils ne boivent ni vin ni bière ; la rigueur du climat ne leur permét pas d'en conserver. L'eau-de-vie est le plus grand régal qu'on puisse leur faire, & le plus sûr moyen de gagner leur amitié. Les marchands, qui fréquentent les foires, commencent par les enivrer ; ils les trompent ensuite sans scrupule, & les dépouillent de ce qu'ils ont de plus précieux en pelleteries, pour quelques verres de cette liqueur.

Les Lapons sont sobres dans la di-

sette, & gloutons dans l'abondance : vous les voyez assis en cercle, autour d'un chaudron, & y prendre à leur gré, un morceau de viande ou de poisson qu'ils mettent, ou dans leur bonnet, ou dans un coin de leur habit; & le dévorent avec avidité & en silence. La priere suit le repas. Ils bénissent Dieu d'avoir créé la nourriture pour leur plaisir, se donnent mutuellement des témoignages d'amitié, se frappent dans la main, & s'exhortent réciproquement à n'avoir qu'un même cœur, comme ils n'ont eu qu'une même table.

Ces peuples fument & mâchent du tabac avec délices. Les uns le portent dans une bourse de peau; les autres le tirent de derriere l'oreille; car c'est-là, m'a-t-on dit, qu'ils le font sécher; & ils n'ont point d'autre boëte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent dans le même lieu, où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, le replacent de même; & lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Je ne garantis pas le fait : je répete ce qu'on m'a dit.

Un autre plaisir qu'ils aiment fort, est de se faire des visites & de se régaler réciproquement : après le repas, les hommes se disputent le prix du saut, de la course, de la lutte ; ou de l'adresse à tirer de l'arc : une peau d'ours ou de renard devient la récompense du vainqueur. Les femmes s'amusent à jouer au ballon ; les hommes se mêlent quelquefois parmi elles, & n'y sont pas fort adroits.

Il y a peu de malades chez les Lapons ; & l'on y parvient à une extrême vieillesse. Il n'est pas rare d'y vivre cent ans, sans aucune incommodité. Celle à laquelle ils sont le plus sujets, sont le mal des yeux, causé par la neige, & la fumée continuelle qui remplit leur cabane, & les rend aveugles dans leur vieillesse. On m'a parlé d'une espece de marasme qui cause des rêves très-fâcheux à ceux qui en sont attaqués. Ces gens croient que ce sont des génies qui les agitent pendant le sommeil, & leur découvrent les choses les plus secrettes. On les voit, couchés par terre, & endormis, chanter, pleurer ou heurler, selon les différentes idées qui les occupent.

Les Lapons n'ont ni médecins ni chirurgiens, & guérissent leurs maladies avec les remedes les plus simples. Contre les maux internes, ils usent d'une tisane faite de mousse; & si elle leur manque, ils y suppléent, ou par de la racine d'angélique, qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de renne. Cette décoction produit des effets salutaires. S'ils sentent de la douleur dans quelque partie du corps, ils ramassent une certaine poussiere qui se trouve sur de vieux troncs d'arbre, en forment un petit cône, l'appliquent à l'endroit où est le mal, & mettent le feu à la pointe. Peu-à-peu le cône se consume; le feu gagne la base, brûle la peau & les nerfs; & la douleur, qui d'abord est très-violente, se change en un léger chatouillement. On attend que ce caustique tombe de lui-même; & la plaie se referme sans aucun secours. Il n'y a guères de Lapons, qui n'ayent quelques cicatrices causées par ce remede, le même que le moxa des Japonois. Ils guérissent leurs blessures avec des emplâtres de résine de sapin, ou de fromage de renne. Ce même

fromage, délayé dans du lait, ou échauffé avec un fer rouge, qui en fait distiller une espece d'huile, est encore un spécifique merveilleux contre les maladies internes. Quelquefois ils ont recours aux sortiléges ; car, chez un peuple en proie à la plus grossiere ignorance, le démon joue toujours un grand rôle. Il n'y a que dans les pays où les hommes pensent & réfléchissent, que la magie diabolique reste sans estime & sans crédit. Les Lapons se croient donc très-habiles dans cette science, & se vantent de disposer des vents, d'exciter les tempêtes, de retrouver les choses perdues, de procurer d'heureuses chasses, & de suppléer, par l'art magique, au défaut de leurs armes. En vain les rois de Suède ont rendu des arrêts très-rigoureux contre ces prétendus nécromanciens, & en ont fait punir plusieurs comme sorciers, ils n'ont pu détruire le penchant de ce peuple pour l'art illusoire & méprisable des enchantemens, des divinations & des sortiléges. Un tambour mystérieux, orné de figures symboliques, & garni des instrumens propres à opérer les effets ordinaires de la nécromancie, est le principal

meuble dont se sert le magicien. Il commence par l'approcher du feu, pour en roidir la peau, qui se resserre par la chaleur. Puis il se tient à genoux, & y fait mettre tous les assistans. Il frappe ensuite doucement, en traçant une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles : peu-à-peu il redouble les coups, & éleve la voix : bientôt ses cheveux se hérissent ; son visage s'enflamme ; ses yeux s'égarent ; il crie ; il s'agite ; il devient furieux, & tombe enfin la face contre terre, & y reste sans mouvement. Lorsque sa phrénésie est passée, il se releve avec une tranquillité affectée, & révèle aux spectateurs ce que le diable lui a appris.

La nation ajoûte une foi aveugle à ce que débitent ces imposteurs. Elle redoute sur-tout un certain enchantement ou maléfice appellé le *gan*, auquel on attribue les effets les plus funestes. Il consiste en une petite boule de la grosseur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal, & qui porte la mort à tout ce qu'elle touche. Elle s'envoie d'un endroit à un autre, & roule avec tant de vîtesse, qu'on ne l'apperçoit que par

une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage. S'il arrive qu'elle frappe en son chemin, une créature vivante, elle produit aussi-tôt son effet, de même que sur la personne à qui elle est adressée. Quiconque meurt subitement, est censé avoir été touché de la boule : quand celui à qui on l'envoie, est plus habile que son ennemi, il la lui renvoie sur le champ, sans en avoir été frappé ; & ce dernier meurt de la même mort qu'il préparoit à son adversaire. C'est principalement chez les Lapons Danois, que le gan est en usage. Ils ont aussi un gros chat noir, auxquels ils disent tous leurs secrets, & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires importantes, qui se réduisent à sçavoir s'il faut aller à la chasse, à la pêche, changer d'habitation, &c; persuadés que le démon, caché sous la figure de cet animal, fait connoître ses volontés par quelques signes de convention.

Lorsqu'un Lapon est attaqué d'une maladie sérieuse, on a recours au tambour, pour en sçavoir l'événement. Si l'augure est favorable, on n'épargne au malade, ni soins ni remèdes. Dans le cas contraire, on lui fait avaler une

forte dose d'eau-de-vie, pour faciliter son passage dans l'autre monde. Il arrive quelquefois, que, dès que le sorcier a prédit sa mort, tout le monde l'abandonne, & ne s'occupe plus que du festin qui doit suivre son décès. On se rend dans l'endroit où l'on vend de l'eau-de-vie, & l'on attend-là tranquillement, l'instant de son trépas. Si-tôt qu'il a rendu l'ame, on rentre dans la cabane; & l'on se dispose à boire sur de nouveaux frais, pour se consoler de de sa perte, ou s'exciter à la douleur.

Si le défunt est un homme riche, on l'enterre dans l'église; mais cet honneur, auquel ce peuple commence à être sensible, ne s'accorde qu'à ceux qui le payent cher. Les autres sont portés, sans distinction, dans le cimetiere. On place, à côté de la fosse, leurs armes, leur traîneau, & tous les instrumens dont ils se sont servis pendant leur vie. Les Lapons sont persuadés qu'ils peuvent encore en avoir besoin après leur mort, soit pour se procurer de la lumiere dans les ténébres, soit pour abbatre les arbres, & applanir les obstacles qui rendent le chemin du ciel étroit & raboteux.

Toutes ces choses restent dans le cimetiere ; on immole une renne sur le tombeau ; & les assistans se régalent de la chair de l'animal. Dans ces sortes de festins, l'eau-de-vie fait l'ame du repas ; & rend les convives plus éloquens sur les louanges du mort.

Le deuil ne se porte ici, que dans le cœur, & ne commence que lorsqu'il n'y a plus rien à boire. Les Lapons ne changent d'habit, que dans deux saisons. En été, les hommes portent des caleçons étroits, qui descendent jusqu'aux pieds, & un juste-au-corps de grosse laine, sans chemise. Ils ont pardessus, une ceinture de cuir, d'où pend un couteau dans une gaîne, avec une poche où ils mettent du fil, des aiguilles, &c. Leur tête est couverte d'un bonnet de plumes ; & leurs souliers sont faits de peau de renne. L'habit d'hyver ne differe du précédent, que par la matiere, la forme étant toujours à-peu-près la même ; ce qui est de plume ou d'étoffe, en été, est remplacé par de grosses fourrures, dans les tems froids. Leurs bonnets leur cachent toute la tête ; ils ne leur laissent qu'une ouverture pour

les yeux & la bouche ; & comme, dans tout l'habillement, le poil est tourné en dehors, on ne peut pas mieux les comparer, qu'aux animaux dont ils ont emprunté la dépouille.

Les femmes sont presque vêtues comme les hommes, à l'exception de quelques ornemens qui leur sont particuliers : par exemple, leur ceinture est plus large & plus ornée. Elles y attachent des chaînes de laiton, de petites lames d'argent ou d'étain, découpées en fleurs, en étoiles, en oiseaux. A chaque chaîne est suspendu un étui, un couteau, ou une bourse ; & le poids de ces ornemens est très-lourd, & passe quelquefois plus de vingt livres. Tout cet attirail, sans cesse balancé par leur marche, produit un cliquetis qui leur donne un air de considération. Elles ont sur le sein un fichu d'étoffe rouge, garni de petits boutons ou autres morceaux de cuivre. Leur coëffure est une espece de calotte plate & ronde, qui leur couvre la tête jusqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles retroussent, ou qu'elles laissent négligemment flotter en tresses sur leurs épaules.

Nous étions à peine descendus à

Kola, qu'on nous annonça l'arrivée d'un officier Suédois, envoyé par le gouverneur de Tornéao, pour y terminer quelques différends entre la Suède & la Russie, concernant les limites. Quand il sçut que j'étois François: « Vous n'êtes pas, me dit-il, le » seul homme de votre nation, qui » soit venu, & que j'aye connu dans » ces climats éloignés; j'ose même me » flatter d'avoir été l'ami de quelques-» uns d'eux; » & là-dessus il me parla du fameux voyage de nos Académiciens dans le Nord. Vous sçavez, Madame, qu'en 1736, le roi voulant faire décider la célèbre question de la figure de la terre, l'Académie des sciences eut ordre d'envoyer quelques-uns de ses membres sous l'équateur, pour marquer le premier degré du méridien, & d'autres vers le Nord, pour mesurer le degré le plus septentrional. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui alloient s'exposer au soleil de la zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs des frimats dans la zone glacée. Ces derniers furent MM. de Maupertuis, Camus, Clairaut & le Monnier, ausquels se joignit, comme

associé,

associé, M. l'abbé Outhier. Ces illustres voyageurs partirent de France, avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la cour de Suède donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les provinces les plus reculées de la Laponie. « Je fus choisi » pour les y accompagner, me dit » notre Suédois; j'y avois déja fait » quelques voyages; & je connoissois » le pays. Nous partîmes de Stockholm, » pour nous rendre au fond du golfe » de Bothnie, où est située la ville de » Tornéao. C'est-là que se tient, pen- » dant l'hyver, la principale foire des » Lapons, lorsque la mer & les lacs » sont assez glacés, pour leur permettre » de s'y rendre en traîneau. Le com- » merce de cette ville se fait en poisson: » les habitans en fournissent à toutes » les provinces de la mer Baltique; ils » en salent une partie, & fument l'au- » tre.

» Je ne vous parlerai point des opé- » rations astronomiques de vos com- » patriotes, continua le Suédois: ces » sciences sublimes passent mon intel- » ligence; mais leurs occupations n'em-

» pêchoient pas que nous ne fissions
» de fréquentes courses. Ils aimoient
» la chasse ; & nous prenions ce di-
» vertissement à la maniere du pays.
» Dans vos climats tempérés, on ne
» connoît guères que les armes à feu
» pour cet exercice : ici, dans l'abon-
» dance extraordinaire du gibier, on se
» sert le plus souvent d'un bâton ou
» d'un fouet. On suit de l'œil un plon-
» geon ou un canard, sans en paroître
» occupé ; on s'en approche insensible-
» ment ; & lorsqu'on les voit nager
» entre deux eaux, on leur lance le
» bâton qui leur écrase la tête contre
» les pierres. Si ces oiseaux prennent
» leur vol ; un coup de fouet en abbat
» plusieurs. Les paysans sont très-adroits
» à cette chasse ; & quoique nous y
» fussions moins exercés, nous ne lais-
» sions pas de tuer dix ou douze pié-
» ces de gibier en moins d'une heure.

» Nous allions aussi très-souvent
» visiter les mines de cuivre ; & nous
» contemplions, avec étonnement,
» l'appareil du travail, & les abîmes
» ouverts, qui sembloient pénétrer
» jusqu'au centre de la terre. Dans nos
» différentes courses, le hazard nous

» fit rencontrer plusieurs monumens
» qui apprirent aux Académiciens,
» que d'autres François avoient déja
» voyagé dans ces contrées. Ces
» Messieurs me dirent, qu'un de vos
» poëtes comiques, nommé *Renard*,
» accompagné de MM. de Corberon
» & de Fercourt, sans autre motif que
» celui de voir de nouveaux pays,
» avoient passé en Hollande, en Dan-
» nemark, en Suède & dans la Lapo-
» nie. On voit encore leurs noms gra-
» vés sur le bois & sur la pierre; & ces
» inscriptions portent qu'ils ne se sont
» arrêtés, que lorsque la terre leur a
» manqué. La principale, écrite en
» latin, & placée sur une montagne,
» au bord du lac de Tornotresck, d'où
» sort le fleuve Torno, est datée du 22
» Août 1681. La longueur de ce lac
» est d'environ quarante lieues; les
» montagnes, dont il est environné,
» sont d'une hauteur qui en dérobe le
» sommet à la vue; & la neige qui
» les couvre, les confond avec les
» nues; auxquelles elles paroissent
» toucher. On nous dit, qu'en mon-
» tant sur la plus haute, nous décou-
» vririons toute l'étendue de la Lapo-

» nie. Nous mîmes quatre heures pour
» arriver à la cime, par des chemins
» impraticables : de-là nous découvrî-
» mes, en effet, un pays immense,
» depuis les monts de Norvége, jus-
» qu'au Cap-nord & la mer Glaciale.
» Sur un roc fort dur, qui fait la pointe
» de cette montagne, est gravée l'ins-
» cription, conçue en quatre vers la-
» tins, dont voici le dernier :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

» De retour à Tornéao, nous en-
» treprîmes de nouvelles courses. On
» fit quelques observations astronomi-
» ques dans les environs de la ville
» d'Ulléa, située sur le golfe de Both-
» nie. Les rues en sont longues & ti-
» rées au cordeau. Elle n'a qu'une
» église, avec une maison de ville,
» une horloge publique, & un chan-
» tier pour la construction des bâti-
» timens de mer. Les vaisseaux arri-
» vent près de la ville même. Son
» château, qui occupe une petite isle,
» est bâti de bois, de même que l'é-
» glise & tous les autres édifices. Il
» n'y a pas un habitant, qui n'ait un ou
» plusieurs bateaux ; on ne voyage

» guères autrement en été. Les Académiciens y firent de nouveaux préparatifs; du biscuit, quelques bouteilles de vin, des peaux de rennes pour servir de lits sur la terre; quatre tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes; deux quarts de cercle, une planchette, une pendule, des thermomètres, & tous les instrumens nécessaires à leur travail: tel étoit, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept bateaux, conduits chacun par trois hommes.

» Je ne vous ferai point le détail, ajoûte notre Suédois, des opérations de vos Académiciens; il suffit que vous sçachiez qu'ils se sont donné des peines incroyables, pour établir des especes d'observatoires sur le sommet des plus hautes montagnes. Celle de Niémi est une des plus célèbres, par les observations qu'ils y firent, & les fatigues qu'ils essuyèrent: en descendant du bateau, ils allerent d'abord à pied, jusqu'à une petite riviere; ils suivirent ses bords par une forêt si épaisse, qu'embarrassés à chaque pas, par la hauteur de la mousse, & par les sapins abba-

» tus qu'ils rencontroient, ils étoient
» obligés de se faire jour avec la ha-
» che. Les bois du pays offrent pres-
» qu'un aussi grand nombre de ces
» arbres à terre, que de ceux qui sont
» sur pied, parce que le sol, qui les
» produit, n'étant pas capable de leur
» fournir assez de nourriture, la plûpart
» périssent, ou tombent au moindre
» vent. On y voit, de toutes parts,
» des sapins & des bouleaux déracinés.
» Ces derniers sont réduits en poussiere
» par le tems, sans que l'écorce ait reçu
» la moindre altération; & l'on est
» surpris d'en trouver de très-gros, qui
» se brisent, ou qu'on écrase quand on
» y touche. C'est peut-être ce qui a fait
» naître, en Suède, l'usage d'employer
» cette écorce, pour y couvrir les
» maisons. La forêt que les Académi-
» ciens eurent à traverser, pour arriver
» à la montagne de Niémi, ne leur
» parut donc qu'un affreux amas de
» ruines & de débris. Cette montagne,
» par les lacs qui l'environnent, & les
» difficultés de son accès, ressemble
» aux lieux enchantés des fables. D'un
» côté, on y trouve un bois clair, dont
» le terrein est aussi uni, que les allées

» d'un jardin : les arbres n'empêchent
» pas de s'y promener, & ne déro-
» bent point la vue d'un beau lac, qui
» baigne le pied de la montagne. De
» l'autre, on voit des salles & des ca-
» binets qui paroissent taillés dans le
» roc, & auxquels il ne manque que
» le toît. Les rochers sont si perpendi-
» culaires, si élevés, si unis, qu'ils
» semblent moins l'ouvrage de la na-
» ture, que des murs commencés pour
» des palais, suivant les règles de l'ar-
» chitecture la plus exacte.

» Il est un autre monument que
» les Lapons vantent comme la mer-
» veille de leur pays, & dans lequel
» ils croient que sont renfermées les
» sciences les plus sublimes. Ils en met-
» tent la situation au milieu d'une vaste
» forêt, qui sépare la mer de Bothnie
» de l'Océan : la curiosité nous enga-
» gea, M. de Maupertuis & moi, à
» en faire la visite. Nous étions au
» mois d'Avril : il falloit risquer, sur la
» foi des Lapons, tous les inconvéniens
» de la gelée, dans un désert sans asyle;
» & la maniere dont on voyage dans
» ce pays, augmentoit encore les dif-
» ficultés. Dès le commencement de

» l'hyver on marque, avec des bran-
» ches de ſapin, les chemins qui doi-
» vent conduire aux lieux fréquentés.
» A peine les traîneaux ont ſoulé la
» premiere neige qui couvre les rou-
» tes, & commencé à les creuſer,
» qu'une neige nouvelle, répandue de
» tous côtés par le vent, les releve, &
» les tient de niveau avec le reſte de
» la campagne. D'autres voitures, qui
» paſſent, reſoulent cette neige, que
» d'autre neige vient bientôt recou-
» vrir; & quoique ces chemins, al-
» ternativement creuſés & recouverts,
» ne paroiſſent pas plus élevés que le
» reſte du terrein, ils ne laiſſent pas de
» former des eſpeces de chauſſées,
» d'où l'on ne peut s'écarter à droite
» ou à gauche, ſans tomber dans des
» abîmes de neige. On a beſoin d'une
» attention continuelle, pour ne pas
» ſortir d'une eſpece de ſillon qui eſt
» ordinairement creuſé vers le milieu,
» par le paſſage de tous les traîneaux.
» Mais au fond des forêts, dans les
» lieux qui ne ſont point fréquentés,
» il n'y avoit pas même de tels che-
» mins; & nous ne nous retrouvions,
» qu'à l'aide de quelques marques qu'on

» laisse aux arbres. Quelquefois les » rennes enfoncent jusqu'aux cornes » dans la neige ; & un voyageur, qui » seroit surpris alors par un ouragan, » ne reconnoîtroit plus, ni le chemin » qu'il cherche, ni celui qu'il a tenu. » Les Lapons, fertiles en contes mer- » veilleux, nous firent l'histoire de » plusieurs personnes qui avoient été » enlevées dans les airs, avec leur at- » telage, par les tourbillons de neige, » & jettés, tantôt contre des rochers, » tantôt au milieu des lacs.

» Sans avoir éprouvé de fâcheux » accidens, nous n'en eûmes pas » moins de peine à traverser une fo- » rêt, où il falloit, à tout moment, laisser » reposer nos rennes, & leur donner » de la mousse, dont nous avions fait » provision. C'est toute leur nourri- » ture : les Lapons la mêlent avec de » la neige & de la glace, pour en for- » mer des pains fort durs, qui servent » en même tems de fourrage & de » boisson à ces animaux. Nous étions » nous-mêmes extrêmement fatigués de » la posture gênante, qu'on est obligé » d'avoir dans un traîneau ; notre seul » délassement, dans cet ennuyeux

» voyage, étoit de voir sur la neige,
» les traces de différentes sortes d'ani-
» maux, dont la forêt est remplie : on
» est surpris qu'il en passe un si grand
» nombre, dans un si petit espace.
» Nous trouvâmes, sur notre route, plu-
» sieurs piéges tendus aux hermines,
» & dans quelques-uns, des hermines
» prises. Les Lapons attachent horizon-
» talement, sur un petit arbre coupé
» à la hauteur de la neige, une bûche
» recouverte d'un autre, qui laisse à
» l'hermine un petit passage, mais qui,
» étant prête à tomber sur elle, l'écrase,
» lorsqu'elle touche à l'appât. Cette
» chasse est très-abondante en Laponie.

» Nous arrivâmes à la montagne de
» Windso, sur laquelle est le monu-
» ment que nous allions visiter; mais
» il étoit enseveli dans la neige; &
» nous le cherchâmes long-tems, sans
» pouvoir le découvrir : enfin, à force
» de travail, nous trouvâmes l'objet de
» notre curiosité. Nous ôtâmes la plus
» grande partie de la neige, & fîmes
» un grand feu pour fondre le reste. Ce
» monument fameux est une pierre de
» forme irréguliere, qui sort de terre
» de la hauteur d'un pied & demi, &

» qui n'en a pas plus de trois de lar-
» geur. Sur une de ses faces, sont écrites
» deux lignes fort droites, composées
» de caractères inconnus, longs d'un
» pouce, & taillées avec assez de pro-
» fondeur. Quoique ces traits paroissent
» gravés avec le fer, je n'ose assurer
» s'ils sont de la main des hommes,
» ou le jeu de la nature. Si l'on con-
» sulte la tradition du pays, ces carac-
» tères sont une inscription fort an-
» cienne, qui contient de grands se-
» crets. Mais quelle attention peut-on
» faire au témoignage des Lapons, sur
» un point d'antiquité, eux qui ne sça-
» vent pas même leur âge, & qui, le plus
» souvent, ne connoissent point leur
» mere? Cette pierre, me dit M. de
» Maupertuis, n'a point assurément la
» beauté des monumens Grecs & Ro-
» mains; mais si ce quelle contient est
» une inscription, c'est vraisemblable-
» ment la plus ancienne de l'univers.
» Le pays où elle se trouve n'étant ha-
» bité que par une espece d'hommes,
» qui vivent en bêtes, on ne croira
» guères, continua-t-il, qu'ils ayent
» jamais eu des événemens bien mé-
» morables à transmettre à la posté-

» rité, ni, quand ils en auroient eu ; » qu'ils en eussent connu les moyens. » On ne sçauroit supposer non plus, » ajoûta-t-il, que ce pays, dans la » position où il est, ait jamais eu d'au» tres habitans plus civilisés. Il semble » donc, c'est toujours M. de Mau» pertuis qui parle ; il semble que l'ins» cription doit avoir été gravée dans » des tems, où cette contrée se trou» voit sous un autre climat, avant quel» qu'une de ces grandes révolutions » que la terre paroît avoir essuyées.

» Ceux qui ne croiront point l'o» rigine de l'inscription de Windso » bien expliquée, pourront la décou» vrir dans quelque événement aussi » singulier, que le voyage des Acadé» miciens François en Laponie. Celle » que nous y avons laissée, dit M. de » Maupertuis, pour monument de » nos opérations astronomiques, sera » peut-être un jour aussi obscure. Si » toutes les sciences étoient perdues, » qui pourroit imaginer qu'un tel mo» nument fût l'ouvrage de la nation » Françoise, & que ce qu'on y ver» roit gravé, fût la mesure des degrés » de la terre, & la détermination de

» sa figure ? Disons la même chose » de l'inscription latine que MM. de » Fercourt, de Corberon & Renard » laisserent au bord du lac de Tor- » notresck.

» Nous n'eûmes pas plutôt satisfait » notre curiosité, que nous nous re- » mîmes dans nos traîneaux, pour re- » venir à Tornéao. Durant notre route, » nous recontrâmes sur le fleuve, plu- » sieurs caravanes de Lapons, qui » portoient leurs marchandises à une » foire. Ces caravanes formoient de » longues files de traîneaux : la pre- » miere renne étoit conduite par un » homme qui marchoit à pied ; la se- » conde étoit attachée à la premiere, » & ainsi de suite, jusqu'à trente ou » quarante, qui, toutes attelées à leur » traîneau, passoient par le petit sillon » que la premiere avoit tracé dans la » neige, & que les autres y avoient » creusé. Lorsqu'elles commençoient à » se lasser, on en formoit un grand » cercle ; elles se couchoient dans la » neige ; & on leur distribuoit de » la mousse. Leurs conducteurs, » qui ne sont guères plus difficiles » qu'elles, se contentoient d'allumer

» un grand feu, & se couchoient aussi
» sur le fleuve, tandis que leurs fem-
» mes & leurs enfans tiroient, des traî-
» neaux, quelques poissons qui de-
» voient faire tout leur souper. D'autres
» dressoient des especes de tentes com-
» posées de misérables haillons d'une
» grosse étoffe de laine, toute noire
» de fumée. Elle entoure quelques pi-
» quets qui forment un cône, dont la
» pointe demeure découverte, pour
» servir de cheminée. Les Lapons,
» étendus sur une peau d'ours ou de
» renne, passent le tems, dans cette
» situation, à fumer du tabac, & pren-
» nent en pitié les occupations des au-
» tres hommes.

» Après avoir fait une partie du che-
» min avec nos rennes, nous trouvâ-
» mes des marais que la fonte des nei-
» ges avoit rendus impraticables. Les
» habitans, pour les traverser, avoient
» couché, bout-à-bout, des sapins sur
» lesquels on pourroit marcher, en
» gardant l'équilibre, si les nœuds de
» ces arbres, qui sont comme autant
» de pointes, permettoient d'y placer
» le pied. Cependant nous avancions;
» & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir

» ſur les arbres couchés, on enfonçoit
» dans le marais. Nous paſſâmes enſuite
» deux lacs, ſur des piéces de bois
» que nous avions aſſemblées en forme
» de radeau.

» Par ces différentes manieres de
» voyager, nous approchions des con-
» trées méridionales de la Laponie, où
» le climat eſt plus doux, le peuple
» moins ſauvage, & où l'on com-
» mence à voir des chevaux. La ma-
» niere de vivre de ces animaux eſt
» une des choſes les plus ſingulieres
» du pays. Au mois de Mai, ou plus
» tard, ſuivant la durée de l'hyver, ils
» partent de la maiſon de leur maître,
» & ſe rendent d'eux-mêmes dans cer-
» tains cantons des forêts, où il ſemble
» qu'ils ſe ſoient donné rendez-vous.
» Ils forment différentes troupes, qui
» ne ſe mêlent ni ne ſe ſéparent jamais.
» Chacune prend le territoire qui lui
» eſt anciennement aſſigné, s'y tient,
» & n'entreprend point ſur celui des
» autres. Quand la pâture leur man-
» que, ils quittent le canton, & vont
» s'établir ailleurs, avec le même ordre.
» Cette police eſt ſi bien réglée, &
» l'uniformité de leur marche eſt ſi

» constante, que les maîtres sçavent » toujours où les trouver, lorsqu'ils en » ont besoin. Sur l'arriere-saison, ils » reviennent par troupes; & retour- » nent d'eux-mêmes, & sans conduc- » teurs, dans leur écurie.

» Les habitans de ces contrées mé- » ridionales de la Laponie commencent » déja à connoître l'usage du bain. Ils » ont une espece de fourneau, placé » dans un coin de la chambre; & lors- » qu'il est bien échauffé, ils jettent de » l'eau dessus, & vont s'humecter de » la vapeur qui en sort. On y voit en- » semble hommes, femmes, filles & » garçons, ayant chacun une poignée » de verges, dont ils se frappent, pour » exciter la transpiration. J'ai vu des vieil- » lards sortir de cette étuve, nuds & » en sueur, traverser une cour par un » grand froid, & se jetter dans la neige » ou dans une riviere.

» Ces gens, au lieu de lampe ou de » chandelle, se servent de piéces de sapin » fort minces, & longues de deux ou » trois pieds, qui brûlent assez bien, mais » qui durent peu. On a des paniers pleins » de neige, pour recevoir les charbons » qui en tombent à chaque instant.

» En arrivant à Tornéao, je reçus
» des lettres de la cour de Suède, qui
» m'associoit aux fonctions du gouver-
» neur de cette ville; & depuis ce
» tems, dit notre Suédois, je n'ai pas
» cessé d'y faire mon séjour ordinaire.
» Tornéao, dont tous les bâtimens sont
» de bois, est composé de soixante-
» dix maisons, qui forment trois gran-
» des rues parallèles, traversées par
» dix ou douze plus petites. La plûpart
» de ces maisons ont une grande cour
» entourée d'appartemens, d'écuries,
» & d'un grenier à foin. La cheminée
» est placée dans un des angles de la
» chambre. L'usage est d'y mettre le
» bois debout; & lorsqu'il est réduit
» en charbon, on ferme le tuyau; &
» l'on donne à l'appartement le degré
» de chaleur que l'on desire. L'église
» est un peu éloignée des maisons,
» quoique dans l'enceinte de palissades
» qui environnent la ville. On y fait l'of-
» fice en Suédois, parce que les ha-
» bitans parlent cette langue : à un
» quart de lieue de-là, est une autre
» église bâtie de pierre, où il se fait
» en Finlandois, pour les domestiques
» & les paysans du voisinage.

» Le long du fleuve qui donne son
» nom à la ville, on rencontre, d'espace
» en espace, des maisons dispersées, dont
» un certain nombre est censé faire un
» village ; & ces villages ont leur pa-
» roisse, ou leur ministre, dans quel-
» ques-uns des bourgs voisins. Une
» loi défend, sous peine d'une grosse
» amende, d'assister à la messe des
» Catholiques, auxquels l'exercice de
» leur religion n'est permis, que dans
» leur chambre, à portes fermées. Une
» autre loi interdit l'usage des habits de
» drap, à moins qu'ils ne soient mar-
» qués, dans les plis, du cachet du
» roi : il y a des commis préposés pour
» le maintien de ces ordonnances. La
» coutume est de ne mettre qu'un drap
» de toile dans les lits, avec une cou-
» verture de peau de lievre blanc,
» pour servir de second drap. Il n'est
» pas rare de trouver, chez les paysans,
» des cuilleres, des gobelets & des
» écuelles d'argent. Les moins riches
» n'ont que des ustensiles de bois ; mais
» on ne remarque aucune différence
» de caractere, entre les riches & les
» pauvres : ils sont doux, officieux, &
» pleins de probité, mais d'une timi-

» dité & d'une poltronnerie excessives.
» Ce peuple, ainsi que tous les autres
» Lapons qui vivent errans dans les
» forêts, ne fournit des troupes à au-
» cune puissance. Gustave-Adolphe
» essaya d'en avoir un régiment dans
» ses armées; mais, outre leur lâcheté
» naturelle, ils ne purent jamais vivre
» hors de leur patrie. Dès qu'ils s'en
» virent éloignés, ils tomberent ma-
» lades; les uns moururent; les autres
» furent renvoyés. L'air rigoureux qu'ils
» respirent, est le seul qui leur con-
» vienne, comme à leurs rennes; un
» climat plus doux leur est contraire,
» mortel même, ainsi qu'à ces ani-
» maux, avec lesquels ils ont la plus
» parfaite ressemblance. Il y a long-
» tems que je vis parmi eux, me dit
» le Suédois; & plus je les étudie,
» plus je trouve de vérité dans
» cette comparaison: le même ins-
» tinct semble les guider; & la raison
» n'entre pour rien dans la plûpart
» des actions de ce peuple grossier,
» ignorant & stupide. Il n'est pour-
» tant pas sans quelque idée de reli-
» gion. Aujourd'hui tous les Lapons
» sont baptisés; mais je n'ose assurer

» qu'ils soient Chrétiens, tant ils mê-
» lent, à leur culte, d'adorations par-
» ticulieres & de pratiques supersti-
» tieuses. La magie paroît être le point
» essentiel de leur croyance. Comme
» son but est d'alléger leurs peines,
» elle a pris naissance, & se perpétue
» avec leur misere. Ils ne regardent le
» Christianisme, que comme un titre qui
» les assujettit à des impôts envers les
» prêtres : tant de livres de viande
» pour le baptême, tant de poisson,
» tant de fromage, tant de peaux de
» bête pour la communion, les ser-
» mons, le mariage & les enterremens.
» Au surplus, ce pays-ci n'est pas le
» seul où l'on trafique des choses
» saintes; il n'y a de différence, que
» dans la monnoie qui a cours. Ici on
» les échange contre des denrées; ail-
» leurs elles se payent en argent.

» On ne s'accorde point sur l'éta-
» blissement du Christianisme dans la
» Laponie : on sçait seulement que les
» premiers missionnaires y ayant prêché
» sans succès, on en envoya de nou-
» veaux sous le règne de Gustave I,
» & qu'ils y bâtirent des églises. Ce
» prince introduisit la religion Luthé-

» rienne dans ses états, & voulut que
» ces gens-ci la professassent comme
» ses autres sujets. Il institua différen-
» tes foires dans l'année, & obligea
» les parens d'y venir faire baptiser
» leurs enfans, d'y entendre la pré-
» dication, de rapporter ce qu'on
» leur avoit appris, & de montrer le
» fruit qu'ils en retiroient. Ses succes-
» seurs n'ont pas témoigné moins de
» zèle; & aujourd'hui il y a des pa-
» roisses réglées & des écoles Chré-
» tiennes en Laponie, comme dans
» les autres pays de la Chrétienté. On
» y envoie des prêtres Suédois, qui
» desservent les églises, & enseignent
» la jeunesse; & tous ces ministres
» ont des gages fixes & honnêtes. Les
» habitans les traitent avec beaucoup
» de respect, les appellent *monsei-*
» *gneur*, vont au-devant d'eux pour
» les recevoir, les mènent dans leurs
» cabanes, sur une espece de char; &
» toute la famille leur marque la plus
» grande vénération, & la joie ex-
» trême que lui cause leur arrivée.

» Ils n'en sont cependant ni moins
» attachés à leurs pratiques supersti-
» tieuses, ni moins entêtés de leurs

» opérations magiques. Ils observent
» avec scrupule, tout ce que leur pres-
» crivent leurs ministres, pourvu qu'on
» leur permette d'adorer le diable, &
» d'exercer des maléfices contre leurs
» ennemis. Il y a tel homme qui ne
» voudroit pas traire sa renne le di-
» manche, & qui le passe à consulter
» son chat noir: tel autre ne mangera
» pas de fromage un jour d'abstinence,
» & s'enivrera de bran-de-vin à l'hon-
» neur de son idole. Il reste, parmi ce
» peuple, d'anciennes traces de paga-
» nisme, qu'il n'est presque pas possi-
» ble d'abolir. Quand on leur fait là-
» dessus des représentations, ils ré-
» pondent que leurs peres ont vécu
» de même, & n'en ont pas été plus
» malheureux. Ils objectent d'ailleurs
» la conduite de leurs pasteurs, plus
» empressés à s'enrichir de leurs dé-
» pouilles, qu'à les édifier par des
» exemples de vertu & de désintéres-
» sement; & ils ajoûtent peu de foi à
» une religion, qu'on ne leur prêche
» que par des exactions & des tyran-
» nies. En recevant l'évangile, ils ont
» conservé tous leurs vices, & ont
» pris ceux de leurs missionnaires.

» L'eau-de-vie & la cupidité sont les
» présens funestes que leur ont appor-
» tés ces prédicateurs de la foi ; & en
» acquérant quelques vertus sociales,
» ce peuple, devenu moins farouche,
» a perdu la pureté des anciennes
» mœurs.

» Les Lapons, qui partagent leur
» culte entre Jesus-Christ & leurs
» idoles, en ont trois principales ; la
» premiere a la supériorité sur les au-
» tres dieux, sur les hommes & sur les
» démons ; la seconde préside à la
» conservation des animaux, & la
» troisieme aux productions de la
» terre. On les adore dans des lieux
» particuliers, à quelque distance de
» la cabane ; & l'autel est une table
» élevée de sept à huit pieds, environ-
» née de branches d'arbres. Sur cet
» autel, est posée l'image de la divi-
» nité, qui n'est autre chose qu'un
» bloc informe, dont la tête a quelque
» rapport avec celle d'un homme. Un
» marteau attaché à la place du bras
» droit, désigne sa puissance. Le che-
» min, qui conduit de la cabane à l'au-
» tel, est tracé par une allée de feuil-

» lage, qu'on a ſoin de renouveller
» à meſure qu'il devient ſec.

» Les dieux d'une claſſe inférieure
» habitent des lieux d'un accès plus
» difficile. C'eſt quelquefois une ca-
» verne, les bords d'un marais, ou le
» haut d'une montagne. Leurs ſtatues
» ſont des pierres brutes, telles qu'on
» en trouve parmi les rochers; & pour
» les faire reconnoître, & empêcher
» qu'on ne viole la ſainteté du lieu
» qu'elles occupent, on marque, avec
» des branches de bouleau, l'étendue
» de cette eſpece de ſanctuaire. Comme
» chaque famille a le ſien, le nombre
» en eſt fort grand; on en compte
» juſqu'à trente dans chaque gouver-
» nement, préfecture, ou bailliage. Il
» n'eſt permis à aucune femme d'en
» approcher, & moins encore de leur
» offrir des ſacrifices. Ce ſeroit une
» profanation impardonnable, digne
» du courroux de la divinité, & de
» l'indignation des habitans.

» La principale pierre eſt entourée
» d'autres plus petites: on croit que le
» Dieu eſt accompagné de ſa femme,
» de ſes enfans & de ſes domeſtiques.

» On

» On leur rend presque à toutes les
» mêmes honneurs; & ces honneurs
» consistent à les arroser de graisse &
» de sang de renne. Aussi sont-elles
» très-dégoûtantes; mais c'est précisé-
» ment là, ce qui les rend vénérables à
» ce peuple hideux, mal-propre &
» imbécille. Les étrangers, qui visitent
» ces idoles, en emportent quelque-
» fois dans leurs pays, pour en orner
» des cabinets; & les Lapons furieux
» de voir ainsi diminuer la famille de
» leurs dieux, accablent les ravisseurs
» de menaces, d'injures & d'impréca-
» tions.

» Les rennes sont les victimes ordi-
» naires, que ces peuples offrent à
» leurs idoles. Après les avoir imbibées
» de sang & de graisse, ils enterrent
» tout ce qui reste de l'animal, à l'ex-
» ception de ses cornes qu'ils plantent
» autour du dieu. Cette cérémonie se
» passe en silence, & avec beaucoup
» de recueillement de la part du sacri-
» ficateur & des assistans. Il y a quel-
» que variété dans les sacrifices; mais
» c'est presque toujours le sang & la
» graisse de renne, qui en sont le
» fond & la base. Ils ont aussi des

» jours consacrés à la mémoire des
» morts : aux fêtes de Noël, ils met-
» tent, dans un petit coffre, une partie
» de leur nourriture, & la suspendent
» à un arbre, pour en régaler les ma-
» nes des défunts. Pendant ces mêmes
» fêtes, un pere de famille ne sort pas
» de sa cabane pour assister à l'office
» divin ; il se contente d'y envoyer ses
» enfans & ses valets, & s'excuse sur
» la crainte qu'il a, d'être tourmenté
» par les esprits, jusqu'à ce qu'ils soient
» rassasiés. En général, les Lapons ont
» une grande répugnance d'aller à l'é-
» glise : il faut que le chef du village
» les y oblige, & envoie des gens qui
» les y mènent de force. Il y en a qui,
» pour s'en exempter, donnent de
» l'argent aux prêtres toujours prêts à
» le recevoir. »

Je suis, &c.

A Kola, en Laponie, ce 15 Avril 1748.



LETTRE XC.

SUITE DE LA LAPONIE.

VOUS venez de voir, Madame, par le récit de notre Suédois, que les Lapons ne sont pas tellement convertis au Christianisme, qu'ils n'ayent encore de fréquens retours vers l'idolâtrie : il y a même des contrées, où ils sont presque tous idolâtres : ce sont les Lapons Moscovites, chez lesquels se conserve toujours leur ancienne indépendance. Ils élisent eux-mêmes des especes de gouverneurs, qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui administrent la justice. Cependant ils reconnoissent le Czar pour leur souverain, & lui payent des tributs en pelleteries. Les Lapons Danois se conduisent suivant les loix du Danemarck : le roi nomme leurs juges & des officiers pour percevoir les impôts. A l'égard de ceux qui vivent sous la domination Suédoise, s'ils n'ont pas perdu toute leur liberté, ils sont assujettis à des

réglemens si sévères, qu'on y apperçoit difficilement l'ancien caractère national. Autrefois ils obéissoient à des especes de petits tyrans, nommés *Birkarles*, qui les avoient subjugués, & qu'un roi de Suède leur donna pour les gouverner. Il leur permit d'imposer des tributs, & leur abandonna tout le pays en souveraineté, à condition qu'ils payeroient tous les ans, en forme d'hommage & de redevance, un certain nombre de fourrures. Les Birkarles jouirent de ces droits pendant plusieurs siécles; mais ayant abusé de leur puissance, & exercé des vexations contre leurs sujets, Gustave I détruisit ces maîtres injustes, & joignit la Laponie à ses autres états. Ses successeurs lui donnerent une forme nouvelle; chaque contrée fut soumise à l'autorité d'un grand baillif, qui avoit sous lui un lieutenant & d'autres officiers subalternes. Ceux-ci jugeoient les petites causes suivant les loix de la Suède, & faisoient eux-mêmes les exécutions criminelles. Cette ancienne administration a éprouvé peu de changemens; le gouvernement est à-peu-près le même : il n'y a guères de différence, que dans le nom &

a qualité des officiers. La perception des impôts a été sujette à plus de variations: d'abord on exigea des pelleteries, suivant la richesse de chaque particulier, avec le dixieme de leurs rennes, & de tout le poisson qu'on prenoit à la pêche : dans la suite, il fut réglé que chaque habitant, parvenu à l'âge de dix-sept ans, seroit tenu de donner deux rennes mâles, ou trois femelles, une certaine quantité de poisson, & la peau de tous les élans qui seroient tués dans le pays. Aujourd'hui chacun paye la capitation proportionnément à ses facultés; & pour mettre de l'équité & de l'ordre dans ces impositions, on a distribué en trois classes, tout le territoire qu'occupent les habitans; le bon, le médiocre, le stérile; & chaque division ne paye, qu'à raison de sa fécondité & de son étendue. On la taxe à une certaine somme déterminée; & il est libre de la donner ou en argent, ou en poisson, ou en fourrures. Cinquante peaux d'écureuils équivalent à cinq livres de notre monnoie; une peau de renard, ou neuf livres de poisson sec valent à-peu-près la même somme. Outre ces impositions, on leve

le dixieme ſur la pêche, ſur la chaſſe & ſur les rennes pour l'entretien des prêtres, qui exigent ce tribut avec plus de rigueur, que les collecteurs royaux. Il y a dans l'année différentes foires, où les Lapons ſont obligés d'apporter eux-mêmes tous ces impôts ; on les fait enſuite tranſporter dans des magaſins, d'où on les envoie au lieu de leur deſtination. Comme ce tranſport exige des frais, chaque Lapon ajoûte, à ſon tribut ordinaire, une paire de ſouliers, par forme d'indemnité. Ces peuples mènent une vie ſi errante, qu'on ne ſçauroit jamais où les prendre, & qu'ils pourroient, par conſéquent, s'exempter de payer le tribut, s'ils renonçoient à ſe trouver aux foires ; mais le beſoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres ſecours, les raſſemblent néceſſairement dans ces lieux, où l'on a ſoin de leur faire trouver tout ce qui peut leur être utile.

Les foires les plus célèbres ſont celles du ſix Janvier, du vingt-cinq du même mois, & du deux de Février. Leur durée eſt de huit à quinze jours ; les marchands y arrivent de

toutes les parties de la Suède, du Danemarck, de la Laponie & de la Norvége. Le chef, qui y préside, est accompagné d'un homme de loi, d'un officier de police, & d'un prêtre; le premier, pour juger les différends; le second, pour maintenir le bon ordre; le prêtre, pour baptiser, marier, enterrer, & sur-tout pour recevoir les présens que lui font les Lapons, chacun selon ses facultés. Les plus dévots offrent à l'église des fourrures de petit gris, qu'ils suspendent aux murs du temple, & des peaux de renne qu'ils étendent, en forme de tapis, sur le pavé qui conduit à l'autel. Ces bonnes gens croient ne pouvoir obtenir des graces de Dieu, qu'en intéressant le prêtre en leur faveur.

Les marchandises que les Lapons apportent à la foire, sont des pelleteries, des habits, des gants, des souliers, des bottines, du poisson sec, des rennes, & des fromages faits du lait de ces animaux. Ils prennent, en échange, de l'eau-de-vie, du tabac, du drap, de la toile, des ustensiles de ménage, ou de l'argent. Ce commerce se fait d'autant plus aisément, que toutes

ces choses ont un prix qui ne varie point: on sçait ce que vaut chaque marchandise; & il n'y a pas plus de difficulté à troquer des fourrures pour de l'eau-de-vie, que nous n'en avons à changer un louis contre de la monnoie: aussi les marchés se concluent-ils dans le moment. Une livre de tabac vaut un écu; une peau d'ours est estimée trois livres. Il n'y a point à marchander; on a la peau, en donnant le tabac.

C'est ordinairement dans les foires ou autres assemblées de cette espece, que se font les propositions de mariage. Un Lapon, qui recherche une fille, ne s'inquiète ni de sa beauté, ni de sa sagesse. Est-elle riche? a-t-elle beaucoup de rennes? C'est la premiere question qu'on fait aux parens. Il faut sçavoir, Madame, que dès qu'un enfant est baptisé, on lui donne une renne, sur laquelle on imprime une marque pour la reconnoître, ainsi que sur toutes celles qui en proviennent. Quand les dents commencent à percer à l'enfant, on ajoûte, à son troupeau, une nouvelle renne, marquée comme la premiere; & à mesure qu'il grandit, ses richesses se multi-

plient ; car tout le produit & les petits de ces animaux lui appartiennent : on lui en rend un compte exact, lorsqu'il est en âge d'en avoir soin par lui-même.

Quand un jeune homme a donc fait son choix, il va, avec son pere & un ami, trouver les parens de la fille, muni d'une bonne provision d'eau-de-vie. Les deux négociateurs entrent dans la cabane, & le laissent à la porte, où il s'occupe à fendre du bois, ou à quelqu'autre exercice utile au futur beau-pere. Il ne lui est pas permis d'entrer sans être invité : ce seroit une incivilité qui lui feroit manquer son mariage. Toute l'eau-de-vie se boit pendant son absence ; & à chaque verre, le pere du garçon fait à celui de la fille, un compliment & une génuflexion. *Pere grand*, *pere vénérable*, *pere suprême*, sont les expressions dont il se sert, pour obtenir ce qu'il desire. Si la réponse est favorable, on appelle le jeune homme, qui, pour premiere entrevue, baise sa maîtresse sur la bouche, & frotte son nez contre celui de sa prétendue : c'est le comble de la politesse Lapone. Après ce prélude,

il tire de ſon ſein quelques morceaux de viande cuite, & les préſente à ſa future. Celle-ci les refuſe; mais elle lui fait ſigne, en même tems, de ſortir avec elle. Les voila donc en tête-à-tête hors de la cabane : c'eſt le moment de la déciſion. L'amant offre de nouveau ce qu'il avoit apporté; & la maîtreſſe ne fait plus de difficulté de le recevoir. Il la prie de lui permettre de coucher auprès d'elle dans la hutte : ſi la propoſition déplaît, la fille jette à terre les préſens; & le mariage n'a pas lieu. Dans le cas contraire, elle les garde; & l'affaire paſſe pour arrêtée. Il ne s'agit plus que de choiſir le jour de la célébration; & c'eſt ici la difficulté : il eſt de l'intérêt du beau-pere d'en différer la concluſion, parce que, chaque fois que le jeune homme vient voir ſa maîtreſſe, il apporte de l'eau-de-vie & du tabac, qui ſont le plus grand régal qu'on puiſſe faire à un Lapon. On voit des gens remettre, d'année en année, l'hymen de leur fille, uniquement pour faire durer ces petites largeſſes. Les viſites ſont plus ou moins fréquentes, ſuivant la diſtance qui ſépare les habitans. Le voyage ſe fait en traîneau; &

le galant impatient témoigne ainsi, par des chants amoureux, le desir d'être arrivé.

» Allons! courage! hâtons-nous, » ma chere renne! nous avons encore » du chemin à faire. Allons! de l'agi- » lité, de la legéreté!

» Nous en serons plutôt à la fin de » notre course; je verrai plutôt l'objet » de mon amour: oui, je verrai ma » maîtresse se promener le long des » marais. Regarde, ma chere renne; » ne l'apperçois-tu pas de loin? Dis- » moi sur quelles fleurs elle se pro- » mene? Soleil, jette tes rayons sur » les lieux qu'elle habite; & si je » croyois pouvoir la découvrir du haut » de ces arbres, je monterois jusqu'à » leur cime; je couperois les rameaux » qui me dérobent sa vue.

» Allons! courage! hâtons-nous, » ma chere renne! allons, de l'agilité, » de la legéreté!

» Ah! si je le pouvois, chere maî- » tresse, vous me verriez suivre le » cours des nuées qui se portent vers » vos marais. Si j'avois des aîles de » corneille, dans l'instant, je prendrois » mon essor, & j'arriverois auprès de

» vous. En vain vous voudriez vous
» soustraire à mes regards, &, par une
» fuite timide, vous dérober à mes
» embrassemens : je serois continuelle-
» ment sur vos pas ; je vous presserois
» contre mon sein. Ah ! je sens mon
» cœur qui palpite.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité,
» de la legéreté !

» Qu'y a-t-il de plus fort que des
» chaînes de fer, que rien ne peut rom-
» pre ? Ainsi l'amour enchaîne nos
» cœurs. Quoi de plus inconstant, de
» plus agité que les nuages ? Ainsi l'a-
» mour tourne nos têtes, change nos
» pensées & nos résolutions. Si j'écou-
» tois toutes les idées qui m'agitent,
» je changerois de chemin à tout mo-
» ment ; mais je sçais ce que j'ai à faire.
» C'est par-là qu'est le sentier le plus
» court, pour arriver jusqu'à ma maî-
» tresse. Je pars, j'y cours.

» Allons ! courage ! hâtons-nous,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité ;
» de la legéreté. »

Les Lapons n'ont ni tons, ni me-
sures, ni airs déterminés, pour ces
sortes de chansons. Chacun les chante

comme il lui plaît; on les appelle *chansons nuptiales.* Le jour pris pour la célébration de la nôce, les parens s'assemblent chez le pere de la fille; & le futur fait des présens à toute la famille, conformément à ses facultés, & proportionnés à l'état & à l'âge des assistans. On part ensuite pour aller à l'église. Les hommes marchent les premiers; & le marié est à leur tête. Les femmes vont après, conduites par l'épousée; deux de ses parens, le bonnet à la main, la soutiennent par-dessous les bras. L'air triste qu'elle affecte, semble annoncer que c'est à regret, & par contrainte, qu'elle va quitter la maison paternelle. Quand on lui demande si elle veut épouser un tel? Elle ne fait aucune réponse. Les parens la pressent de s'expliquer & de donner son consentement : elle s'obstine à garder le silence. Enfin, après bien des instances, elle prononce le *oui* d'une voix si foible & si basse, qu'à peine le prêtre peut l'entendre. Cette retenue passe ici pour une marque de pudeur & de chasteté, à laquelle on donne les plus grands éloges.

On quitte l'église pour se mettre à

table; & ce ſont les convives qui ſont les frais du repas. Chacun apporte ſa part des viandes; & ſi la cabane eſt trop petite pour contenir tout le monde, les plus jeunes montent ſur le toit, & font deſcendre une corde, à laquelle on attache la nourriture qu'ils demandent. Un homme de l'aſſemblée, qui fait l'office de maître d'hôtel, eſt chargé de cette diſtribution. La fête ſe termine par boire de l'eau-de-vie, dont chacun a eu ſoin de ſe pourvoir.

Les nôces étant achevées, le nouveau marié demeure chez ſon beau-pere avec ſa femme, & eſt obligé de le ſervir pendant un an. Il eſt maître enſuite d'aller s'établir où il veut, & d'emmener avec lui les rennes & autres effets qui lui appartiennent. Il y a tel particulier qui donne à ſa fille, en mariage, juſqu'à deux cens de ces animaux; & tous les parens qui ont reçu des préſens du jeune homme; lui en rendent quatre ou cinq fois la valeur. Les rennes ſont la principale richeſſe chez les Lapons, comme chez les Samoïèdes; & vous avez déja pu vous appercevoir, Madame, que ce

n'eſt pas l'unique trait de reſſemblance qui ſe trouve entre ces deux peuples.

Ce que j'ai dit du mariage des Lapons, ne regarde que les ſujets du roi de Suède; les Moſcovites y apportent moins de cérémonie: on s'aſſemble chez le pere de l'époux; & là, avec un morceau d'acier, on tire d'une pierre quelques étincelles qui ſont comme le ſymbole & le ſceau de l'union conjugale. Le caillou renferme une ſource de feu qui ne paroît, que lorſque la pierre a été touchée par le fer; il ſe trouve de même, dans l'un & l'autre ſexe, un principe de vie qui ne ſe produit, que lorſqu'ils ſont unis.

Jamais ces gens-ci n'épouſent une parente au dégré prohibé: le divorce eſt très-rare parmi eux, & l'adultère encore plus. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont dit quelques voyageurs, que les maris trouvent bon, deſirent même, & regardent comme un honneur, que les étrangers couchent avec leurs femmes. Il ſont, au contraire, très-délicats ſur cet article, & très-ſuſceptibles de jalouſie. Les femmes ſont peu fécondes; & l'on voit rarement plus de trois enfans dans une famille.

On attribue cette espece de stérilité à l'usage fréquent de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes.

Dès qu'un homme s'apperçoit que sa femme va devenir mere, il court au sorcier pour sçavoir si c'est d'un garçon ou d'une fille. C'est la lune principalement, que l'on consulte dans cette occasion ; car ces gens croient, comme bien d'autres, qu'il y a un rapport sympatique entre la lune & une femme. Ce même astre est encore consulté sur le sort de l'enfant. On veut sçavoir s'il vivra, s'il sera heureux, s'il jouira d'une bonne santé, &c. Dès qu'il est né, on le lave avec de l'eau froide ou de la neige, jusqu'à ce que sa respiration s'affoiblisse. Alors on le plonge dans un chaudron plein d'eau tiède ; & après l'y avoir tenu pendant quelque tems, on l'enveloppe dans des peaux de lievre.

La mere ne reste guères dans son lit plus de quatre ou cinq jours; & comme le soin du baptême la regarde uniquement, il faut qu'elle dispose toutes choses pour la cérémonie. Quelquefois elle est obligée d'aller trouver le prêtre à cinq ou six lieues de l'habi-

tation. Le berceau de l'enfant est attaché à une espece de bât porté par une renne ; & elle la suit à pied par des chemins très-difficiles. En hyver, elle le tient avec elle dans son traîneau. Outre le nom qu'a reçu du prêtre le nouveau baptisé, les parens lui en donnent toujours d'analogues à leurs fausses divinités, à moins qu'on ne lui fasse porter celui de quelque personne chérie de la famille, dont on veut conserver le souvenir.

Les maris n'approchent de leurs femmes, que six semaines après la naissance de l'enfant. C'est une loi qu'ils observent rigoureusement, & à laquelle les besoins physiques, dans ce pays de glace, ne les contraignent point de déroger. Vous jugez bien que l'usage des nourices étrangères y est absolument inconnu. Il n'y a que les nations policées, qui sçachent se débarrasser d'une éducation gênante, sans rien diminuer de la tendresse maternelle. Les Lapones alaitent elles-mêmes leurs enfans ; si elles tombent malades, elles leur font avaler du lait de renne, & les accoutument de bonne heure, à sucer de petits morceaux de

viande. Leur berceau eſt une piéce de bois creux, garni de peaux. Leurs langes ſont une mouſſe fine, douce, ſèche & légère, qui abſorbe toute la malpropreté : on en change pluſieurs fois le jour. Les femmes la font ſervir à un uſage qui leur eſt particulier, pour entrenir la propreté du corps dans leurs incommodités périodiques. On ſuſpend ici le berceau des enfans au toît de la cabane ; & on y attache une corde, avec laquelle on le balance pour l'endormir : quelquefois c'eſt un chien qui eſt chargé de cette fonction ; il ſe dreſſe ſur ſes pattes de derriere, met celles de devant ſur le berceau ſuſpendu à peu de diſtance de terre, & lui donne un mouvement réglé. Il continue cet exercice juſqu'à ce que l'enfant ſoit endormi, & le reprend dès qu'il l'entend crier.

Quand les enfans avancent en âge, les meres montrent à coudre aux filles; & les peres inſtruiſent les garçons à tirer de l'arc. Ils ne leur donnent point à manger, qu'ils n'aient atteint le but; & cet exercice, ſouvent répété, les rend adroits à décocher une flèche, & en fait d'habiles chaſſeurs. La chaſſe

est l'occupation la plus estimée. Celle de l'ours se fait avec une sorte d'appareil; & il n'y a point de titre d'honneur plus réel, que d'avoir tué un de ces animaux. Chaque fois qu'un Lapon assiste à la mort d'un ours, il fait de son poil une petite houppe, qu'il porte à son bonnet. Ces especes d'aigrettes sont autant de signes de force & de valeur, qui le constituent un des héros du pays. Plus il a sur lui de ces marques de courage, plus il est considéré dans la nation; & on les regarde comme des preuves de bravoure, moins équivoques, que les cordons si vantés de la plûpart de nos ordres de chevalerie.

Quand un Lapon a observé sur la neige la trace d'un ours, il s'étudie à découvrir sa retraite, & vient en triomphe l'apprendre à ses voisins, qui lui défèrent sur le champ le commandement de la chasse. On attend, pour cette partie, que la neige s'affermisse; parce qu'alors il est plus aisé de courir dessus avec des patins. Cette chaussure est presque la même, que celle des Samoïèdes. Ce sont des piéces de bois, longues de plusieurs pieds, relevées

en pointe par-devant, & attachées comme une ſandale. Par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main, & où, d'un côté, eſt attachée une petite planche ronde, afin qu'il n'entre pas dans la neige, & de l'autre, un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent, ils s'élancent, & ſe conduiſent, en montant, en deſcendant, en tournant à droite & à gauche, avec une vîteſſe ſi extraordinaire, qu'il n'eſt point d'animal, qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chaſſe; & l'on conſulte le devin ſur le ſuccès de l'entrepriſe. Si ſes réponſes ſont favorables, on entre dans la forêt; & celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, eſt le conducteur de la troupe. Il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel eſt attaché un gros anneau de cuivre. Le ſorcier marche après lui, muni de ſon tambour, & ſuivi du chaſſeur qui doit donner le premier coup à la bête. Les autres viennent à leur rang; & chacun a ſa fonction particuliere. L'attaque ſe fait au bruit d'une chanſon, par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun

mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Arrivés près de l'animal, c'est à qui montrera plus d'intrépidité. L'un le frappe avec une hache, l'autre avec un coutelas; celui-ci le perce avec sa hallebarde; celui-là le renverse d'un coup de mousquet. La bête, ainsi attaquée, meurt sur la place; & une chanson entonnée par le capitaine, est, au lieu de cor, le signal de la victoire. Alors tout le monde se livre à la joie, & fait retentir la forêt de cris d'allégresse. On met l'ours sur un traîneau; & on le conduit dans la cabane, où il doit servir à régaler ses vainqueurs. La renne, qui l'a mené, est dispensée de travailler pendant un an; & chaque chasseur a son ordre marqué, pour la préparation du festin. L'un est chargé d'écorcher l'ours & de le dépecer; l'autre, de faire cuire la viande; le troisieme, d'entretenir le feu, d'aller chercher de l'eau, &c. Quand on arrive vers la cabane, les femmes viennent au devant de leurs maris; & alors de nouveaux chants de victoire se font entendre. Elles mêlent leurs voix à celles de leurs époux; & pour rendre le triom-

phe plus éclatant, elles mâchent & broient sous leurs dents, une certaine écorce qui rougit la salive. Puis s'approchant d'eux, comme pour les embrasser, elles leur crachent au visage, & les font paroître couverts de sang, comme si c'étoit celui de l'ours. D'autres chants accompagnent cette cérémonie : « Que de graces ne devons-
» nous pas vous rendre, nos chers
» maris, de nous avoir apporté cette
» proie ? Quelle force ! quelle adresse
» il fallu employer, pour dompter cet
» animal ! Il a succombé sous vos
» coups ; quelle joie a dû vous causer
» cette victoire ; & que nous en res-
» sentons nous-mêmes de plaisir ! »

Les femmes n'assistent point au repas ; il leur est même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare. C'est une cabane qui ne sert qu'à cet usage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte ; après qu'il a été coupé en piéces, on le jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoyé & tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert : c'est à lui aussi, qu'est assigné, à table, la premiere place ;

le magicien a la seconde ; & les autres observent le même ordre qu'à la chasse. Quand les viandes sont cuites, on les divise en deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hom» mes venus de Suède, de Pologne, » d'Angleterre & de France, pour » vous apporter des présens. » A ce signal, elles sortent de la cabane, viennent au devant des députés, & répondent à leur chanson par celle-ci : » Venez, vous, qui arrivez de Suède, » de Pologne, d'Angleterre & de » France ; venez, nous vous mettrons » des houppes de laines autour des » cuisses. » En même tems, elles prennent les viandes des mains des envoyés, & leur font présent de houppes rouges.

Aucun de ces chasseurs ne peut habiter avec son épouse, que le troisieme jour après cette fête ; & le capitaine ne doit voir la sienne, que le cinquieme, pour expier le meurtre de l'ours, & effacer la souillure qu'ils

croient avoir contractée par la mort de cet animal. Quand ils viennent retrouver leurs femmes, elles les reçoivent en chantant, & leur jettent sur le dos une poignée de cendres, qui les rétablit dans tous les droits de la couche conjugale.

La chasse est absolument interdite aux femmes; il ne leur est pas même permis d'approcher des armes, ou de tout autre instrument qu'on y emploie, ni de toucher aux bêtes qu'on y a tuées: tout ce qui a l'air de cruauté, paroît incompatible avec la douceur de leur sexe, à moins que ces gens ne croient que la présence ou la main d'une femme produit l'effet d'un maléfice; car ce peuple est très-superstitieux: il a des jours réputés de mauvais augure, pendant lesquels rien ne pourroit contraindre un Lapon à sortir de sa cabane. Il est persuadé, par exemple, que s'il chassoit le jour de sainte Catherine, de S. Clément, ou de S. Marc, son arc, ses flèches, son fusil se romproient, & qu'il seroit malheureux pendant toute l'année.

Vous concevez, Madame, que, chez ce peuple ignorant & grossier, il ne

peu-

eut y avoir ni science, ni arts libé-
ux ; à peine connoît-il les arts mé-
aniques. Il se pique pourtant de
avoir faire la cuisine, à laquelle les
ommes seuls sont employés, tou-
ours dans le principe, qu'une fem-
e ne doit jamais porter la main sur la
hair d'aucun animal. Les Lapons s'oc-
upent encore à construire des bar-
ues, des traîneaux, des coffres, des
moires & d'autres ouvrages de me-
uiserie. Sans maîtres, ils sçavent faire
énéralement tout ce qui est nécessaire
our la pêche, la chasse & le ménage.
eurs barques sont composées de quel-
ues planches de sapin, unies ensem-
le avec des nerfs de renne & du
oudron. Ils ont deux sortes de traî-
eaux ; les premiers pour porter leurs
neubles ; les seconds, pour se voiturer
ux-mêmes : les uns & les autres dif-
èrent peu de ceux des Samoïèdes.

Les Lapons ont aussi une sorte de
uxe ; sur leurs armoires & sur leurs
offres, ils appliquent de petits or-
emens d'os de renne, taillés diver-
ement, & enchassés avec beaucoup
le finesse. Leurs corbeilles, faites avec
les racines d'arbres, sont travaillées

avec un art admirable. Les femme filent la laine des brebis, & en font de rubans & des houppes fort en usag parmi eux. Elles filent du poil de liè-vre, dont on fabrique des bonnet Mais leur industrie se manifeste parti-culiérement dans la broderie. Elle font elles-mêmes le fil qu'elles y em-ploient : elles passent de l'étain par un filiere, le tirent avec les dents, jus-qu'à ce que sa ductilité le rende propre à être joint à un fil de nerf, comme nous joignons l'argent avec la soie C'est avec ce fil, qu'elles brodent leurs vêtemens, les harnois des rennes, des bourses, des gaînes de couteau, des ceintures, &c. Outre ces occupations, qui ne sont que de luxe, les femmes en ont d'autres plus utiles, qu'elles parta-gent avec leurs maris. Elles vont à la pêche, ont soin des troupeaux, veillent sur l'intérieur du ménage; &, dans leurs transinigrations fréquentes d'un lieu à un autre, ce sont elles qui sont char-gées des embarras du déménagement. Elles plient la couverture de la tente, & en font des paquets d'une égale pe-santeur, qu'elles attachent, deux à deux, sur leurs rennes, de maniere qu'ils

leur pendent des deux côtés sur les flancs. Si leurs enfans ne sont point en état de marcher, elles les emballent, pour ainsi dire, dans de petits berceaux legers, proportionnés à leur grandeur, & où ils n'ont qu'une très-petite ouverture pour la respiration. Elles les mettent deux, à deux, sur une renne, comme les autres paquets; & s'il s'en trouve un moins pesant que l'autre, elles augmentent son poids, jusqu'à ce qu'elles aient attrapé l'équilibre. S'il n'y a qu'un seul enfant, elles lui appareillent un fardeau d'un poids égal; & quand tout est chargé, les hommes, les femmes, les enfans qui peuvent marcher, conduisent, à pied, les rennes qui portent le bagage: celles qui sont à vuide, suivent en troupes leurs conducteurs, sans presqu'aucun soin de la part de ceux qui les gardent. On fait halte dans les bois & entre les montagnes, sans dresser aucune tente, jusqu'à ce qu'on arrive où l'on a dessein de s'établir. On ne monte pas les rennes comme les chevaux, parce qu'elles ont l'épine du dos trop foible, & que leur force est principalement dans les épaules & dans les jambes; aussi tirent-

elles plus vîte, plus long-tems, & de
fardeaux plus pesans, qu'elles ne por
tent.

Je ne vous ai point encore parlé d
caractère des Lapons, que notre Sué
dois m'a dépeints comme des hom
mes « lâches, défiants, craintifs, en
» têtés, fourbes & menteurs ; il
» s'emportent avec violence, lors
» qu'on les irrite, ou qu'ils sont ivres
» & il est difficile de les appaiser quand
» ils sont en colère. Une brutalité in-
» trépide, une valeur féroce rempla-
» cent alors leur timidité naturelle. Il
» se jettent comme des furieux les un
» sur les autres, se battent à grand
» coups de couteau ; & le vainqueu
» n'est satisfait, que lorsqu'il a fendu
» la bouche jusqu'aux oreilles à son
» adversaire. De sang froid, ils son
» dédaigneux & mélancoliques ; per
» fides & superstitieux dans la ven-
» geance. Ils ont le plus souvent re-
» cours à la magie, & font jouer se-
» crettement tous les ressorts de ce
» art, pour perdre leurs ennemis. S'il
» faut employer les sermens, le parjure
» même, pour les rendre odieux, c'est
» encore un moyen dont ils ne se font

» aucun ſcrupule. Lorſqu'ils affirment
» quelque choſe, les imprécations les
» plus effroyables ne ſont point ména-
» gées. Ils ſe deshabillent nuds juſqu'à
» la ceinture ; & dans cet état, ils ſe
» donnent au diable, eux, leurs fem-
» mes, leurs enfans & leurs rennes, ſi
» ce qu'ils diſent n'eſt pas vrai.

» Les femmes pouſſent l'emporte-
» ment juſqu'à l'excès : ſemblables à
» des lionnes en furie, elles s'élancent
» ſur quiconque les outrage, & ne
» reſpectent, dans ces momens, ni
» l'honnêteté, ni la pudeur de leur
» ſexe. Il eſt vrai que ces deux vertus ne
» leur ſont familieres en aucun tems :
» le ſéjour habituel que ſont enſemble
» les garçons & les filles ; l'uſage où
» l'on eſt, de coucher pêle-mêle, &
» ſans chemiſe, dans une même ca-
» bane, ſont bien capables d'exclure
» cette décence, cette retenue qu'ob-
» ſervent, parmi nous, les femmes hon-
» nêtes, dans les occaſions même, où
» il ſemble être permis d'en manquer.

» Les Lapons réparent tous ces dé-
» fauts par quelques bonnes qualités :
» ils ont le vol en horreur, ſont cha-
» ritables, & exercent l'hoſpitalité plus

» qu'aucun peuple de l'univers. Leur
» bienfaisance s'étend jusqu'aux étran-
» gers, & aux voyageurs qu'ils reçoi-
» vent avec une cordialité singuliere.
» Les vivres, les rafraîchissemens leur
» sont fournis gratuitement, avec autant
» de soin, & plus de zèle & de bonne
» volonté, que s'ils les payoient. »

Telles sont les vertus principales des Lapons, même de ceux qui habitent les régions septentrionnales, & qu'on regarde comme les plus grossiers de la nation. Dans ces contrées voisines du pole, où je suis actuellement, il y a trois mois de jour continuel en été, & autant de nuit en hyver. Mais alors la lune fait le même office que le soleil; sa clarté, jointe à la blancheur de la neige, produit assez de lumiere, pour diriger les hommes dans leur chasse, leur pêche, leurs voyages, & tout ce qui se fait ailleurs à la faveur du soleil. Le froid est si vif dans cette saison, que l'esprit-de-vin se gèle dans les thermomètres. Lorsqu'on ouvre la porte d'une chambre chaude, l'air de dehors convertit sur le champ en neige, la vapeur qui s'y trouve : il en forme de gros tour-

billons blancs ; & quand on sort, il semble déchirer la poitrine. A voir la solitude qui règne dans les villes, on croit que le froid a fait périr tous les habitans ; souvent il reçoit des augmentations si subites, que ceux qui y sont malheureusement exposés, y perdent les bras & les jambes, & quelquefois la vie même. D'autres fois il s'élève des tempêtes de neige, qui exposent encore à un plus grand péril. Le vent la pousse avec une impétuosité qui fait disparoître, en un moment, tous les chemins. En vain on voudroit se retrouver par la connoissance des lieux ou des marques qui se sont aux arbres ; on est aveuglé par l'épaisseur de la neige ; & l'on ne peut faire un pas, sans s'y abîmer.

Mais si la terre est si horrible dans cette affreuse région, le ciel offre de charmans spectacles. Des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent l'atmosphere. Ces aurores boréales n'ont point de situation constante ; & quoiqu'on les apperçoive, principalement vers le Nord, elles semblent néanmoins occuper indifféremment tout le ciel. Quelquefois elles commencent par former une grande

écharpe d'une lumiere claire & mobile, qui a ses extrémités dans l'horizon, & parcourt rapidement les airs. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait ressembler à des drapeaux qu'on feroit voltiger. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes, on les prendroit pour de vastes bandes de ces taffetas qu'on nomme *flambés*. Quelquefois elles tapissent le ciel d'un rouge si vif, qu'on le croiroit teint de sang. Ceux qui regardent ces phénomènes d'un autre œil que les philosophes, croient y voir les signes funestes des plus grands malheurs.

La chaleur est aussi insupportable en été, que le froid est excessif pendant l'hyver. Il n'y a ni printems, ni automne; & en moins d'un mois, les herbes & les feuilles poussent & prennent toute leur grandeur; mais cette saison a aussi ses tempêtes & ses dangers. Il règne quelquefois des vents si furieux, que les plus fortes maisons ne peuvent y résister. Ils enlèvent même les bestiaux, & les transportent si loin, que l'on ne sçait souvent ce qu'ils deviennent. Ces ouragans amènent une si grande quantité de sable, que l'air

en eſt obſcurci. Un voyageur n'a d'autre reſſource, que de renverſer ſon traîneau ſur lui, & de ſe tenir dans cette poſture, juſqu'à ce que l'orage ſoit diſſipé.

Comme la nature prive ces peuples des douceurs de nos climats, elle les dédommage par d'autres avantages, & ſur-tout par une grande quantité de gibier. On y trouve de ces perdrix qui ont les pieds velus comme les lievres, & que les Allemands appellent des *poules de neige.* Cet oiſeau eſt plus accoutumé à courir qu'à voler; ce qui donne beaucoup de facilité pour le prendre. Il eſt blanc, & tacheté de noir ſur les ailes. Il paſſe l'hyver dans le pays, & ſe nourrit de la même herbe que les rennes. Il en fait ſa proviſion pendant l'été, pour le tems où la terre eſt couverte de neige. Les autres oiſeaux qu'on trouve en Laponie, ſont des faiſans, des gelinotes, des coqs ſauvages, des aigles, des corbeaux, des cygnes, des canards, des looms, des huppes & des knipers. Le loom eſt à-peu-près de la groſſeur d'une oie, & a le plumage violet, mêlé de blanc, & perlé d'une ma-

niere agréable. Il se tient communément sur l'eau, & vit de poisson. Le kniper est de la grosseur d'une pie, a la tête, les aîles & le dos noir, l'estomac & le ventre blanc, le bec & les jambes rouges.

On ne voit ici aucun des animaux familiers, connus dans nos climats, excepté le chien, le seul compagnon de la renne, pour la domesticité. Il fait les fonctions de nos chiens de berger & de nos chiens de chasse. Il en est d'une très-petite espece, qui font la guerre aux souris, & guettent leur proie, dont ils se nourrissent comme les chats. On les estime beaucoup, quoique fort laids. Toute leur tête, à l'exception des oreilles, qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat. Ils ont la queue bien tournée, & le poil d'un jaune brillant, fort rude & hérissé. Les autres quadrupèdes sont les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les lievres, les martres, les petits gris.

Ces derniers abondent ici d'une maniere incroyable. Ce sont de véritables écureuils, qui, aux approches de l'hyver, quittent leur poil, &, de roux,

deviennent gris. Ils ſont dans l'uſage de changer de contrées, ſoit dans la crainte de manquer de vivres, ſoit pour éviter l'extrême rigueur du froid dans certaines années. Quelque tems avant leur départ, ils s'aſſemblent en troupes, ſur le bord des lacs, montent ſur de petites écorces qu'ils y trouvent, ou qu'ils y apportent, & qui leur tiennent lieu de nacelle, pour ſe tranſporter de l'autre côté de l'eau. Leur queue, qu'ils ont ſoin de tenir droite, ſert de voile au navire; & ils ſont ainſi pouſſés par le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné le rivage. Mais ils ont, comme nous, des tempêtes à eſſuyer, & des naufrages à craindre; un coup de vent peut renverſer le bateau, & faire périr le pilote: ſouvent toute la flotte eſt ſubmergée. Le corps de l'animal ne va point à fond; il eſt porté ſur les bords; & on en ramaſſe quelquefois juſqu'à deux mille. Quand ils ne ſéjournent pas trop long-tems dans l'eau, leur peau n'en reçoit aucun dommage. La chaſſe du petit-gris eſt ſi générale parmi les Lapons, que cette peau eſt, de toutes les fourrures, la plus commune & la moins

chere : un paquet de cinquante écureuils ne coûte guères plus de trois livres.

Je viens d'être témoin, Madame, d'un spectacle qui vous auroit amusée : j'étois sur le bord de la mer, à quelque distance d'une forêt. Une martre, montée sur un arbre, avoit attendu qu'un aigle fût endormi. La martre sauta sur le dos de l'oiseau qui s'éveilla & s'envola. Elle n'abandonna pas sa proie, & s'y attacha si fortement avec ses griffes, que l'aigle l'emporta avec lui ; mais elle continua à le tourmenter & à le mordre, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Cette chute leur fut également funeste à tous deux ; car ils périrent l'un & l'autre contre un rocher.

On prétend que l'hermine, quoique plus petite que la martre, n'est pas moins dangereuse pour les gros animaux. Quand elle voit un élan ou un ours endormi, elle se glisse dans son oreille, & s'y accroche tellement avec ses dents, que rien ne peut lui faire quitter prise. Alors l'animal mugit & court, jusqu'à ce que les forces lui manquent. Affoibli à la longue, il tombe, languit & meurt, sans pouvoir

se délivrer de son ennemi. L'hermine prend des souris comme les chats, & fait, comme le renard, de terribles ravages parmi la volaille. Elle est aussi très-friande d'œufs d'oiseaux, qu'elle va chercher dans des nids sur le bord de la mer. On dit qu'une hermine qui a fait ses petits dans une isle, & veut les amener au continent, les met sur un morceau de bois, qui leur sert de radeau. La mere nage derriere eux &, pousse, avec son museau, la petite barque vers le rivage. En été, la peau de cet animal est d'un brun cannelle, & blanchit en hyver. Il en est de même du lièvre, du renard, &c, dans presque toutes les contrées septentrionales; ils ne reprennent leur couleur naturelle, qu'à la fonte des neiges.

On raconte des particularités remarquables d'une autre bête plus petite que l'hermine, & qui n'est guères connue qu'en Laponie. Elle est de la grosseur ordinaire d'un rat, & de couleur rousse, mêlée de petites taches noires. On l'appelle le *lemmer*; & lorsqu'il y a eu de l'orage ou de grosses pluies, la terre en est toute couverte. Ces ani-

maux ne craignent ni les chiens ni les hommes : ils courent après les voyageurs ; & si on les attaque avec le bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés. Ils sautent sur les chiens, & leur font des morsures douloureuses : ce n'est qu'en se roulant sur le dos, que ceux-ci trouvent le moyen de s'en débarrasser. Les lemmers n'entrent jamais dans les maisons ni dans les cabanes ; ils se tiennent dans des buissons ou dans des trous comme les lapins. On prétend qu'ils se font une guerre cruelle, & qu'ils observent entr'eux un certain ordre de bataille. Les deux partis se rangent dans une prairie, s'attaquent réciproquement, combattent avec fureur, jusqu'à ce que le plus grand nombre reste sur la place. Les renards, les rennes, les chiens & les hermines se nourrissent de la chair de ces animaux ; & c'est encore ce qui en diminue prodigieusement l'espece. La plûpart même périssent à l'entrée de l'hyver, soit de leur mort naturelle, soit, comme le disent quelques-uns, par une espece de suicide volontaire. On prétend, mais je ne garantis pas le fait, que les lemmers, lorsqu'ils sont las de vivre, se

pendent au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, ou qu'ils vont, par troupes, ſe noyer dans des lacs.

Des légions de mouches de toute eſpece, rempliſſent l'air pendant l'été. Elles pourſuivent les hommes; &, les ſentant de loin, elles forment, autour de ceux qui s'arrêtent, une nuée ſi épaiſſe & ſi noire, qu'on a peine à ſe voir. L'unique moyen de les éviter, eſt de changer continuellement de place, ou de brûler du bois verd, pour exciter beaucoup de fumée; mais elle n'écarte les mouches, qu'en cauſant aux hommes la même incommodité. On eſt ſouvent obligé de ſe frotter la peau d'une certaine réſine qui coule des ſapins. Ces cruels inſectes font des piquûres, ou plutôt de véritables plaies, dont le ſang découle à groſſes gouttes. Dans la ſaiſon de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs rennes, vers les côtes de l'Océan, pour s'en délivrer.

Il n'eſt point de pays où il y ait autant de poiſſon qu'en Laponie. C'eſt la marchandiſe dont il ſe fait un plus grand commerce. Le ſaumon y eſt ſi

commun, qu'on en prend quelquefois jusqu'à treize cens barques en un an, dans le seul fleuve de Tornéao. Les brochets & les perches y sont d'une grosseur extraordinaire, & en très-grande quantité. On ne voit nulle part plus de fleuves, de rivieres, de ruisseaux, de lacs, d'étangs & de marais, que dans cette contrée. Les rivieres de Lussa, de Loigna & de Gloma, sortant toutes trois de la même source, sont fameuses dans le pays, par la fable qu'on en raconte. C'étoient, dit-on, trois jeunes nymphes, qui, pour une dispute survenue entr'elles, furent changées en ruisseaux. L'aînée prit son cours vers la Suède; la seconde, par une inclination opposée, & par antipathie pour sa sœur, tourna le sien en Norvége. La troisieme, cherchant à s'éloigner des deux premieres, prit une route toute contraire.

Comme le terrein est ici très-inégal, il s'y forme des cataractès impétueuses, qui nuisent infiniment à la navigation. La vue ne peut suivre la rapidité d'une barque qui descend de ces épouvantables torrens. Tantôt elle s'enfonce dans les vagues, où elle pa-

roît ensevelie ; & tantôt elle s'élève à une hauteur surprenante. Le vol d'un oiseau ne représente que foiblement cette impétuosité. Dans une si grande agitation, le pilote, qui est debout, emploie toute son industrie à passer entre des rochers qui ne lui laissent que la largeur de sa barque, & le menacent de mille morts.

Cette multitude de lacs & de rivieres rend les terres de ce pays très-humides & très-mouvantes, & empêche qu'on n'y pratique des champs propres au labourage. En revanche il y a beaucoup de prairies ; & le sol produit en abondance des navets, des choux, des raiforts, &c, dans les endroits les plus fertiles ; mais le terroir n'est pas le même par-tout ; &, en général, sa grande humidité, ou les pierres & le sable qui le couvrent, y causent une stérilité insurmontable.

De grandes montagnes, continuellement couvertes de neige, séparent la Laponie de la Norvége, & forment des vallées agréables, pleines de ruisseaux & de fontaines, dont l'eau est excellente.

On ne voit ici ni arbres fruitiers, ni chênes, ni coudriers, ni hêtres, ni

planes, ni tilleuls, mais beaucoup de ſapins, de bouleaux, de peupliers, de genèvriers, d'aulnes & de ſaules. La plûpart des montagnes y ſont arides; les bois ne commencent qu'à leur deſcente, & n'y ſont pas fort épais. Les arbriſſeaux y ſont communs; & l'on y trouve des mûres ſauvages, des groſeilles & autres fruits très-acides, que le défaut de chaleur empêche d'arriver à leur parfaite maturité. Les mûres paſſent pour un excellent remède contre le ſcorbut. Les habitans en font des confitures, qu'ils conſervent pour l'hyver.

Parmi les autres productions de cette contrée, on compte différentes ſortes de mouſſes, & des champignons de pluſieurs eſpeces. Il y a de la mouſſe pour nourrir les rennes, pour faire périr les renards, pour calfeutrer les bateaux & les cabanes, pour garnir les bottes & les ſouliers, pour nettoyer les enfans, &c. Il eſt une eſpece de champignon, qui répand une odeur très-gracieuſe. Les jeunes Lapons en ont toujours ſur eux, lorſqu'ils vont rendre viſite, & faire leur cour aux belles du pays. Cette plante leur tient lieu de

nos eaux de senteur, de nos pommades odorantes, & de nos poudres parfumées. Il faut à nos organes usés des compositions d'ambre & de musc; la simplicité Lapone se contente encore de l'odeur du champignon.

Pendant notre séjour à Kola, il me prit fantaisie de faire quelques courses dans les environs; & je payai un marinier, qui avoit sa femme à quelques lieues de-là, pour m'y accompagner. Il me mena d'abord dans sa cabane: elle étoit composée de longs pieux, enfoncés dans la terre circulairement, & liés ensemble par le haut, où ils ne laissoient qu'une ouverture pour la fumée. Ils étoient ceints de branches d'arbres, & revêtus, du haut en bas, d'une grosse étoffe. Au sommet de la hutte, régnoit une espece de paravent, fait de rameaux entrelacés, formant un quarré d'environ quatre pieds de long sur deux de large, couvert de la même étoffe que la cabane, & attaché au bout d'une longue perche, pour l'opposer au vent ou à la neige, selon le besoin. L'entrée de cette tente n'étoit qu'un intervalle ménagé entre deux pieux de l'édifice, & la porte, qu'une

espece de claie, dans le goût du paravent. L'hôtesse, jeune femme d'une petite taille, mais assez bien prise, étoit assise sur une peau de renne, les jambes croisées à la maniere des Turcs, & avoit, auprès d'elle, une petite fille de deux ans. Elle se leva, me donna la main, & étendit une autre peau, sur laquelle je m'assis en pareille posture. L'habit de cette femme étoit une robe blanche, d'un drap fort grossier, & faite comme nos chemises d'hommes, excepté qu'elle étoit moins ouverte par-devant, plus longue & plus juste sur le corps. Une ceinture de cuir, large de quatre doigts, serroit cette robe sur ses reins; & une culotte de même étoffe, mais fort étroite, lui descendoit jusqu'à la cheville du pied, où elle étoit jointe & attachée avec des rubans de laine de différentes couleurs. Ses souliers de peau de renne, & sans talons, avoient le poil tourné en dehors; & sa coëffure n'étoit qu'un petit béguin de drap rouge, dont les bords étoient relevés d'une petite broderie, à la maniere du pays.

Cette femme nous servit un petit repas froid de poisson sec, de chair

de renne, accommodée sans sel, & de fromage fait du lait de cet animal. Elle me fit boire de ce même lait, aigre & caillé, dans une tasse de bois : il me parut assez bon, mais moins doux que celui de nos vaches, & presqu'aussi âpre que le lait de jument, que j'avois bu en Tartarie ; cette âpreté étoit tempérée par l'odeur d'angélique, dont les rennes se nourrissent volontiers, & qui est fort commune dans ce pays. Les jeunes femmes en mâchent la racine, quand le tabac leur manque, & rendent par là, leur haleine agréable. Ces gens conservent, dans des barils, le lait de leurs rennes, ou dans des peaux, comme les Tartares celui de leurs jumens. Après le repas, l'hôtesse me pria d'accepter une petite corbeille de sa façon, très-proprement travaillée avec des racines d'arbrisseaux : l'ouvrage en est si serré, qu'on y mettroit de l'eau sans qu'elle s'écoulât. Je lui fis présent de quelques petites galanteries que j'avois achetées d'un marchand errant, & que je portois toujours dans mes poches pour de semblables occasions.

Mon guide me mena chez un autre Lapon du voisinage, qui possédoit un nombreux troupeau de rennes. Il me fit passer sur des montagnes très-hautes, & par des bois fort serrés, où je ne vis de remarquable, que des ours blancs d'une grosseur prodigieuse, qui paroissoient s'approcher de nous. Je crus qu'ils venoient me dévorer; mais mon conducteur ne fit que rire de ma frayeur, & m'assura que nous n'avions rien à craindre; que ces animaux ne nous attaqueroient point, si nous tenions nos armes en état. En effet, je n'eus pas plutôt préparé mon fusil, qu'ils prirent la fuite avec précipitation, sans doute, parce qu'ils sentirent l'odeur de la poudre.

Nous arrivâmes peu de tems après à un village composé d'environ douze cabanes, fort écartées les unes des autres; & nous entrâmes dans une, pour y loger. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac qui parut lui être très-agréable; & par reconnoissance, il nous offrit tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Nous lui demandâmes quelques rennes pour nous conduire plus loin; & sur le champ il

se mit à sonner d'un cornet qui fit venir à lui dix ou douze de ces animaux. Il en choisit trois; les attacha chacune à un traîneau, qu'il chargea de diverses provisions, & nous donna un homme pour nous accompagner & les ramener. Lorsque nous fûmes près de partir, il marmota quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes; & j'appris par notre guide, que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller. La crédulité & l'ignorance sont si grandes dans ce pays, que les habitans s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont, au reste, tellement accoutumées à cet usage, que dès que notre homme eut cessé de leur parler, elles nous emporterent avec une vîtesse incroyable, & ne s'arrêterent que le soir, dans un village où elles firent halte devant la maison, où elles jugerent à propos de nous mener. Là elles commencèrent à battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée; & le maître du logis sortit pour nous recevoir. Je gagnai son affection avec un bout de tabac & un

peu d'eau-de-vie. Nous soupâmes de nos provisions; & nous passâmes la nuit sur des peaux d'ours. Le lendemain, quelques gens du village nous demanderent s'il nous restoit encoro du tabac, & nous prierent de l'échanger contre des fourrures. Nous n'en gardâmes que quelques rouleaux pour donner dans l'occasion, parce que les Lapons l'estiment plus que l'argent. Il faut donc que ceux qui voyagent dans ce pays, ayent soin de s'en bien munir, pour se procurer des rennes, des traîneaux, & les autres choses nécessaires. Les rois de Suède & de Danemarck ont mis de très-gros impôts sur cette marchandise; & il y a des commis dans toutes les places frontieres, pour en recevoir les droits.

Je passai tout le jour dans ce village, parce que mon hôte me pria de l'accompagner aux funérailles d'un de ses voisins. Le corps, enseveli dans une toile, à l'exception de la tête & des mains, étoit étendu sur une peau d'ours, d'où il fut enlevé par six de ses amis, qui le mirent dans une biere, avec de l'eau-de-vie, du poisson sec, & du gibier, pour subsister pendant

pendant son voyage. Dans une de ses mains, on mit quelques piéces d'argent, pour donner au portier du ciel à son arrivée en paradis; dans l'autre un certificat de bonnes mœurs, adressé à S. Pierre, & signé du curé de la paroisse.

Sans attendre la fin de la cérémonie, je retournai à la cabane, où je vis, en entrant, une femme qui se retiroit précipitamment; mais mon guide la suivit, & la ramena avec lui. C'étoit l'épouse de notre hôte, qui s'étoit échappée de la chambre où son mari l'avoit confinée; mais elle revint librement, quand elle sçut qu'il étoit absent. Elle nous examina attentivement, & nous parut fort contente d'être en notre compagnie. Lorsqu'elle eut satisfait sa curiosité, elle s'assit au milieu de nous, & nous fit voir quelques morceaux de broderie de sa façon, qui me parurent travaillés avec assez de goût. Comme elle étoit extrêmement vive & de bonne humeur, je lui fis plusieurs questions, auxquelles elle répondit fort naturellement. Quelques couleurs que j'employasse, pour

lui faire la peinture d'un genre de vie préférable à la sienne, elle n'en fut nullement ébranlée, & me dit qu'elle étoit contente de son sort, & ne desiroit que l'augmentation de ses rennes. Après avoir goûté de nos provisions, & particuliérement du pain d'épices, dont le goût lui parut agréable, elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie, & se retira, craignant le retour de son mari. Il revint, accompagné de deux de ses voisins, avec lesquels je me mis à converser. Le discours tomba sur la religion, qu'ils font consister principalement à faire des présens à leurs curés : c'est du moins ce que ces derniers leur recommandent le plus. « Je donne » moi seul, me dit l'hôte, quatre-» vingt livres de viande de renne, » huit fromages, deux paires de gants, » & une paire de bottes au prêtre de » la paroisse, pour mon présent de » Pâques. Ma femme lui donne dix » peaux d'hermines pour le sien; & » il n'est pas jusqu'à mon valet, qui ne » ne lui fasse aussi son petit présent de » six écureuils, indépendamment des

» contributions particulieres, pour la
» communion, le baptême, les ma-
» riages, les enterremens, &c. »

L'entretien roula sur d'autres ma-
ieres ; & je vis, par leurs réponses,
que les déserts reculés, les rochers,
es bois & les neiges, entre lesquels ces
peuples habitent, sont inaccessibles
aux chagrins, aux craintes & aux ma-
ladies ; que l'injustice en est bannie,
& par conséquent les procès ; qu'on
n'y connoît ni juges, ni avocats, ni
médecins, ni prêtres même, dans quel-
ques endroits. On n'y fait la guerre
qu'aux bêtes des bois & des monta-
gnes, pour se vêtir de leurs peaux, &
se nourrir de leur chair. On y suit la
loi de la nature dans toute sa simpli-
cité ; & sans qu'on y ait jamais ensei-
gné le premier commandement de
Dieu à l'égard de la multiplication,
on l'y pratique dans toute son éten-
due ; ce sont moins les prêtres, que
l'amour ou le desir de s'unir, qui
mettent le dernier sceau à la plûpart
des mariages.

Comme j'avois gagné les bonnes
graces de mon hôte, je n'eus pas de
peine de l'engager à me faire voir le

magicien du canton. Il me mena dans une miſérable tente, couverte de vieux haillons couſus enſemble, qu'il me dit être la demeure du ſorcier. Eh! quoi, lui dis-je, le diable que vous regardez comme le maître des richeſſes, & le diſpenſateur des tréſors, récompenſe donc ainſi ſes ſerviteurs & ſes favoris? Mais ſans m'écouter, il entra dans la cabane, & diſpoſa le prétendu négromancien à recevoir ma viſite. Celui-ci vint au-devant de moi, me donna la main; &, m'ayant demandé le ſecret que je lui promis, nous pria de le ſuivre. Il nous mena ſur une éminence, & nous dit de l'attendre, pendant qu'il iroit chercher ſon tambour, ſous des broſſailles, où il avoit coutume de le tenir caché. Cet inſtrument reſſemble plutôt à une tymbale, qui n'a de la peau que d'un côté, ou au corps d'un luth, par ſa figure ovale, & ſon dos de bois. La premiere inquiétude du magicien, quand il vint nous rejoindre, fut de ſçavoir ſi nous avions de l'eau-de-vie. J'avois été averti, même avant que d'arriver en Laponie, que cette liqueur devoit toujours précéder les opérations magiques; j'en avois un flacon dans

ma poche, que je lui présentai, & dont il avala les deux tiers. Il fit ensuite toutes les extravagances qui se pratiquent en pareil cas; puis nous envisageant fixement, moi & mon compagnon, il lui annonça une pêche abondante, & à moi un heureux voyage. Je le questionnai sur divers points qui pouvoient m'intéresser; je lui demandai de quel pays j'étois? si j'étois garçon ou marié? si j'avois beaucoup voyagé, & si je voyagerois encore long-tems? Mais c'étoit parler à un rocher. Son instrument étoit épuisé à mon égard; son démon familier ne lui avoit révélé que ce qu'il m'avoit dit. Il se leva; & je lui donnai, par l'avis de mon hôte, un écu, dont il me parut plus content, que je n'avois lieu de l'être de ses prédictions.

De retour à la hutte, nous nous mîmes à table moi, l'homme, la femme & les valets; car il régne ici une égalité si parfaite, que le maître n'est ni mieux vêtu, à quelques broderies près, ni mieux logé, ni mieux nourri, ni mieux couché, que les domestiques. Nous fûmes assez bien régalés; car ce peuple fait consister sa plus grande

politesse envers les étrangers, à le[...] bien donner à manger & à boir[...] On nous servit deux oies sauvages qu'un valet avoit tuées la veille. Le[...] Lapons les percent aussi adroitemen[...] en l'air, avec leurs flèches, que n[...] plus habiles chasseurs avec le plom[...] de leurs fusils.

Après-dîné, notre hôte nous men[...] chez un de ses voisins, où nous n[...] trouvâmes que sa femme, & une fill[...] d'environ quinze ans, assez jolie pou[...] une Lapone, & occupée à fai[...] d[...] beurre. Elle battoit la crême dans u[...] grand vase de bois, avec deux bâton[...] semblables à des baguettes de tambour. Quand elles nous virent entrer elles se leverent de dessus une peau d[...] renne, sur laquelle elles étoient assises les jambes croisées, & nous firent la révérence, en tirant les pieds en arriere, & en s'inclinant : après cette civilité, elles étendirent d'autres peaux, sur lesquelles nous nous reposâmes, en les priant de continuer leur ouvrage ; ce qu'elles firent, sur-tout la fille, qui eut bientôt réduit sa crême en une masse de beurre. J'appris, dans la conversation, qu'elle étoit promise à un jeune Lapon

qui possédoit beaucoup de rennes, & qu'elle seroit mariée à la prochaine foire. Le mari, qui étoit à la pêche, arriva, chargé de poisson, dont il voulut nous régaler; je le remerciai, en lui disant que je goûterois seulement de l'excellent beurre que je venois de voir faire avec tant de grace. Le compliment ne déplût pas à la belle faiseuse; & j'avoue que c'étoit mon intention. Je fus servi, dans l'instant, par la fille même. Le beurre ressembloit à du fromage mou, nouvellement préparé, & étoit meilleur qu'il ne paroissoit, quoique moins agréable & moins doux au goût, que celui de nos vaches; mais je me gardai bien de le dire: je laissai croire, au contraire, que je n'en avois, de ma vie, mangé de meilleur. J'oubliois de vous dire, qu'en entrant, son pere nous avoit fait une révérence à la maniere des femmes d'Europe, c'est-à-dire, en pliant les genoux. J'appris que cette façon de saluer, dans les deux sexes, se pratiquoit assez généralement entre les Lapons de cette contrée. S'ils sont bons amis, ils se baisent sur la bouche; s'ils ne le sont

pas, ils ne font que se toucher nez à nez.

Nous prîmes congé du maître de la cabane; & je remarquai que la jeune Laponne me voyoit partir à regret. Nous revînmes, par le même chemin, dans la maison de mon hôte, qui me fit trouver de nouvelles rennes pour m'en retourner à Kola. Je ne sçais si je vous ai dit que c'est une très-vilaine petite ville, éloignée, environ de dix lieues, de la mer du nord. Elle est située sur les bords d'une riviere, ayant, du côté du midi, des montagnes très-élevées, & à l'orient, de grands déserts & d'immenses forêts. Il n'y a qu'une rue, dont les maisons sont de bois, couvertes d'os de poisson, avec une ouverture au toît, pour donner passage à la lumiere, comme dans toutes les autres villes de ce pays. Je pris une barque pour rejoindre le vaisseau qui se préparoit à partir pour Waranger, capitale de la Laponie Danoise. Les environs me parurent entiérement sauvages, & la ville, aussi mal bâtie, mais plus grande, & plus peuplée que Kola, qui n'en est pas fort

éloignée. Le roi de Danemarck y entretient un gouverneur & une garnison pour la sûreté des habitans, & la protection de la pêche; car il y a beaucoup de cabanes de pêcheurs le long de la côte; & ce port est très-fréquenté des Lapons qui y commercent.

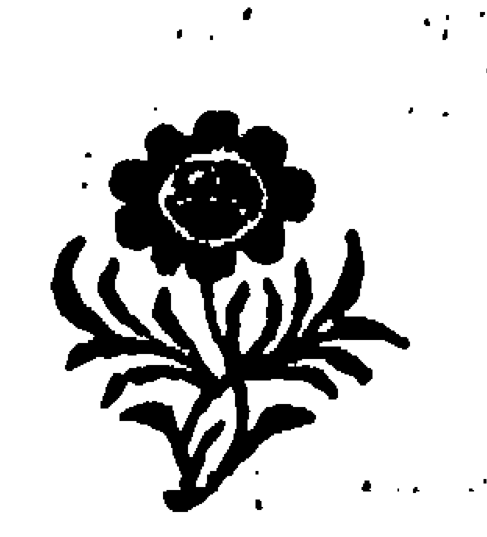
Nous fîmes présent de tabac à quelques-uns d'entr'eux; ce qui leur fut plus agréable, que si nous avions donné de l'or. Par reconnoissance, ils nous offrirent du poisson sec, qui leur tient lieu de pain, avec de la chair d'ours & de renne. Ils nous régalerent aussi de poisson frais, bouilli sans sel, préparé avec une liqueur aigre, qui tient lieu de toute autre sausse, & dont on fait ici la boisson ordinaire. C'est une infusion de genièvre & d'une graine semblable à nos lentilles, qui est ici très-commune. On tire aussi de ce grain, une eau-de-vie par distillation, qui enivre aussi promptement que la nôtre.

Des trois Laponies, Suédoise, Moscovite & Danoise, cette derniere me paroît la plus sauvage & la moins peuplée; mais, autant que j'en peux juger par ce que j'en ai vu, ou ce qu'on

m'en a dit, les mœurs ne diffèren que par plus ou moins de grossiéreté car le fond du caractère, de la taill & de la figure est le même. Ils son fort laids, petits & trapus, quoiqu maigres. La plûpart n'ont que quatr pieds de haut : les géants, parmi eux en ont quatre & demi. Les femme sont aussi laides que les hommes ; & l'on assure que, comme les Samoïè-des, elles n'ont de poil que sur la tête

Je suis, &c.

En Laponie, ce 25 Avril 1748.



LETTRE XCI.

LA NORVEGE.

APRÈS quelques jours de navigation sur la mer Glaciale, nous eûmes un calme, sous le cercle polaire, qui inquiéta les gens de l'équipage. Plusieurs s'imaginerent que les habitans de la côte voisine, semblables aux Samoïèdes dont je vous ai parlé, avoient le pouvoir de commander aux vents, & d'en faire commerce. Le capitaine, par complaisance, ou par curiosité, envoya la chaloupe à terre, avec ordre d'en acheter ; car nous en avions grand besoin. On descendit au premier village ; & l'on demanda le principal négromancien. Cet homme répondit que son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'en Islande, où il apprit que nous devions aller, mais seulement jusqu'au cap le plus voisin de la Norvége. Nos envoyés, jugeant que, si nous nous rendions promptement à ce cap, ce seroit pour nous un très-

grand avantage, inviterent le sorcier à se rendre à bord avec eux. Il fit son marché avec le capitaine, & promit que nous aurions incessamment le vent qui nous convenoit. Il attacha à l'un des mâts du navire, une bande d'étoffe de laine, où il fit trois nœuds, & nous recommanda de délier le second, & même le troisieme, s'il arrivoit que le premier ne fit pas son effet. On lui donna pour récompense une livre de tabac & quelques piéces de monnoie; & il s'en retourna fort satisfait, dans un petit bateau, sur lequel il étoit venu.

Peu de tems après son départ, le capitaine défit le premier nœud, conformément à ses instructions; & quelques-uns crurent s'appercevoir que le vent nous devenoit favorable; mais bientôt il nous fit prendre un autre cours; & le capitaine lâcha le second nœud. Le vent parut se rétablir comme il étoit d'abord, & dura jusqu'à ce que nous eussions atteint l'endroit marqué par le magicien. Mais quand nous eûmes passé le promontoire, on prétendit que le vent commençoit à nous manquer; le capitaine délia donc le

troisieme nœud : alors le vent souffla avec tant de force, qu'il excita une horrible tempête ; ce que plusieurs regarderent comme une juste punition de notre commerce infernal. Nous n'étions pas éloignés des côtes de Norvége, lorsque nous sentîmes le choc d'un rocher. Aussi-tôt nous nous crûmes tous perdus ; & chacun eut recours aux prieres. Mais par un bonheur extraordinaire, la mer agitée emmena une vague, qui enleva le vaisseau prêt à se briser. Enfin la tempête s'appaisa ; & comme elle nous avoit emportés à la hauteur de Drontheim, ancienne capitale du royaume de Norvége, nous nous déterminâmes à y aborder.

Vous me demandez, Madame, ce que je pense de cette puissance, prétendue surnaturelle, que s'attribuent, sur les élémens, les peuples septentrionaux ? Vous ne devez pas douter, que, semblable à toutes les autres especes de sorts ou de magie, ce pouvoir n'ait son fondement dans la fraude, ou dans l'adresse à en imposer au public. Ceux qui s'y attachent, étudient les variations du tems ; &

par une suite d'observations, ils se mettent en état de prévoir ces changemens, plusieurs jours d'avance. Aussi, quand ils font ces sortes de marchés, ils ont soin de n'en venir à la conclusion, que lorsqu'ils apperçoivent des signes certains, qu'on aura bientôt le vent qu'on demande. Notre prétendu sorcier déclara que sa puissance ne s'étendoit que jusqu'à tel endroit, parce que réellement ses observations étoient limitées à ce point; s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre son crédit, n'ayant aucune certitude sur les vents, au-delà de ce promontoire. Cette connoissance est bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent en disposer comme d'un effet commerçable. Par cet artifice, ils se soumettent leurs voisins, & font payer une espece de tribut aux étrangers. Leur prétendue magie n'a donc rien qui doive étonner, dans un pays enveloppé des ténébres de l'ignorance: ces absurdités ne se détruisent, qu'à mesure que la raison & la philosophie font des progrès.

Nous fûmes obligés de rester plu-

sieurs jours à Drontheim, pour faire réparer notre vaisseau qui avoit considérablement souffert de la tempête. Je profitai de cette circonstance, pour connoître un pays dont les habitans, quoique très-voisins des Lapons, puisqu'ils n'en sont séparés que par une chaîne de montagnes, leur ressemblent si peu par la figure, les mœurs, les coutumes, & le langage. Les Norvégiens ont les cheveux blonds, les yeux & le teint plus clairs que les autres peuples du Nord. Ils sont, en général, grands, bienfaits & de bonne mine. Ils ont de la force, de l'activité, du courage, & sont regardés comme très-propres pour la guerre. Une nourriture simple, un travail continuel, une grande gaieté, un air pur, leur procurent une santé constante & une longue vie. On trouve, parmi eux, plus de personnes âgées de cent ans, que dans toute autre nation. Ils sont habitués, dès l'enfance, à souffrir le froid & les besoins. On les voit marcher pieds nuds sur le ver-glas, la barbe chargée de glaçons, & le sein, qu'ils ont aussi velu que le menton, rempli de neige. Sur les plus

hautes montagnes, où les chevaux ne peuvent atteindre, les Norvégiens font le travail de ces animaux, qu'ils semblent égaler par la force; & quand ils sont en sueur, ils se couchent dans la neige pour se rafraîchir, en mangent même, pour se désaltérer, & soutiennent ces fatigues avec une gaieté & une satisfaction incroyables.

Les paysans des côtes s'assemblent par troupes, en plein hyver, sur les bords de l'Océan, pour y faire leur provision de poisson. Chaque famille porte des vivres pour cinq ou six semaines, & se tient en mer, le jour & une partie de la nuit, au clair de la lune, dans des barques découvertes. Ils se retirent ensuite par bandes, dans de petites huttes, où ils ont à peine assez de place, pour se coucher avec leurs habits mouillés. Ils se reposent le reste de la nuit; &, le lendemain matin, ils retournent à leurs occupations avec autant de joie, que s'ils alloient à une partie de plaisir. Les femmes même ne sont pas exemptes de ce travail, qu'elles font en chantant, & avec la même ardeur que les hommes.

Les Norvégiens ne diffèrent pas

moins des Lapons par l'esprit & le caractere, que par la taille & la figure. Ils sont adroits, pénétrans, ingénieux, & feroient des progrès dans les lettres & dans les arts, s'ils avoient occasion de s'y appliquer. Les enfans apprennent, avec facilité, ce qu'on leur enseigne; & pour exceller dans les sciences, il ne leur manque que de l'encouragement & de l'émulation.

L'adresse de ce peuple, pour les travaux méchaniques, ne le cède point à ses dispositions pour la littérature. Les paysans font eux-mêmes leurs habits, leurs meubles, leurs instrumens de chasse, de pêche & de labourage; & jamais ils n'achetent, dans les villes, aucune de ces marchandises. Plusieurs portent leurs ouvrages à une telle perfection, qu'on les croiroit fabriqués par les plus habiles maîtres. Les jeunes gens se font eux-mêmes des violons, qui se trouvent assez bons, pour jouer dans les concerts. Leur génie s'exerce principalement, à graver sur le bois toutes sortes de devises, avec la pointe d'un couteau. On garde dans le cabinet du roi de Dannemarck, comme une des grandes curiosités de l'art, des

gobelets ciselés, & autres morceaux en bas-relief, faits par un paysan qui ne connoissoit aucune des régles du dessein. On montre dans le même cabinet, un buste de sa Majesté Danoise, gravé par un berger, qui, n'ayant vu passer qu'une seule fois le monarque, conserva une si vive impression de son visage, qu'il en représenta tous les traits au naturel.

La civilité est une des qualités distinctives des Norvégiens, même de ceux qui habitent la campagne. On prétend que le paysan de Norvége surpasse, én politesse, le citoyen de Coppenhague; & le bourgeois Norvégien égale au moins, à cet égard, la noblesse Danoise. Leur plus grande passion est de se faire honorer; & s'ils ont des égards les uns pour les autres, c'est toujours dans la vue, qu'on lés payera de retour. La plûpart se prétendent descendus d'une race noble & ancienne, & même de la famille royale. Cette vanité les empêche quelquefois de marier leurs enfans, crainte de se mésallier; & vous observerez, Madame, que les paysans même ne sont pas exempts de ce ridicule. La noblesse de Norvége, autre

ſois nombreuſe & puiſſante, eſt maintenant réduite à un petit nombre, parce que le bien d'un gentilhomme ne jouit des privilèges attachés à cet ordre, qu'autant que le noble y demeure en personne. A l'égard des autres poſſeſſions, le droit de franc-aleu eſt établi pour tous les habitans; ce qui fait que tout propriétaire s'eſtime autant qu'un gentilhomme.

La valeur jointe à la fidélité pour leur ſouverain, ſont deux vertus dont les Norvégiens ſe font honneur. Il n'y a ni difficulté qu'ils ne ſurmontent, ni danger qu'ils ne bravent, quand il eſt queſtion du ſervice du prince. Le grand nombre d'animaux qui habitent leurs forêts, les oblige de porter les armes de bonne heure; & dès l'enfance, ils apprennent à les manier. Il eſt vrai qu'ils en font quelquefois un uſage funeſte : comme il n'y a pas juſqu'aux payſans, qui ne ſoient ſuſceptibles du point d'honneur, ils ſe battent à coups de couteau, juſqu'à ce que l'un ou l'autre des combattans périſſe de la main de ſon adverſaire. Autrefois, quand un homme étoit invité à une fête avec ſa famille,

la femme prenoit communément un drap avec elle, pour ensevelir son mari; car il étoit rare, dans ces occasions, qu'il n'y eût toujours quelqu'un de tué.

Dans les cantons où les paysans se sont défaits de cette coutume barbare, les armes qu'ils emploient sont moins meurtrieres, mais plus coûteuses; ils ne se servent plus si souvent de leur couteau, mais de la plume des procureurs. Si un homme n'a pas le moyen de plaider, ses voisins se cotisent pour lui fournir de quoi suivre son procès. Cet esprit de chicane est tellement inséparable de leur nation, qu'ils l'ont porté, avec eux, jusques dans leurs colonies. Vous sçavez, Madame, que c'est de la Norvége, que les habitans de la Normandie tirent leur nom & leur origine. On vante leur franchise & leur probité; je parle de celle des Norvégiens; & l'on prétend qu'il n'y a point de peuple plus libéral, plus officieux envers les étrangers: ils ont peine à souffrir qu'un voyageur paye son gîte; sans doute, parce qu'on voyage rarement dans ce pays; mais, malgré cet amour pour l'hospitalité, &

la civilité dont ils l'accompagnent, jamais ils ne donnent, àltable, la place d'honneur à l'hôte le plus illuſtre. Un payſan même croit que, dans ſa maiſon, elle n'eſt dûe qu'à lui ſeul. Tous les ans, vers Noël, les Norvégiens tiennent table ouverte pendant trois ſemaines, & font ſervir ce qu'ils ont de meilleur. Chacun eſt admis à ces repas; & il n'eſt pas juſqu'aux oiſeaux même, qui ne participent à la fête. La veille de la fête, on ſuſpend ſur une perche, à la porte de la grange, une gerbe de bled pour régaler tous les moineaux du voiſinage.

Les Norvégiens, en général, ne ſont pas riches. L'agriculture, la nourriture des beſtiaux, la coupe des bois, le travail des mines, la navigation, la pêche, la chaſſe ſont à-peu-près leurs ſeules occupations. Pluſieurs s'appliquent au commerce. Tous ont la liberté de chaſſer, & peuvent prendre toutes ſortes de bêtes. Les meilleurs tireurs vivent dans les montagnes: ils ſe ſervent d'arcs pour tuer les animaux, dont la peau eſt eſtimée; & leurs flèches ſont émouſſées, pour ne point endommager les fourrures. Le

même usage s'observe dans les pays du Nord, où les pelleteries sont la principale richesse.

Lorsque nous fûmes arrivés à Drontheim, on me proposa d'aller voir les mines d'argent & de cuivre, qu'on regarde comme une des curiosités de ce canton. Je m'y rendis dès le lendemain; & je logeai chez le directeur. Il me mena à l'embouchure de la mine de cuivre, sur le sommet d'une montagne fort haute, où l'on avoit élevé une machine qui ressembloit assez à une grue. Elle sert à descendre dans la mine, ou à tirer la matiere dehors. Le directeur & moi, nous nous mîmes chacun dans un grand panier; & l'on nous descendit à cinquante toises de profondeur. Je ne crois pas que vous puissiez rien imaginer de plus affreux, ni que rien représente mieux les régions infernales, que ces demeures souterreines. Des cavernes, dont les sentiers raboteux ne permettent pas de faire quatre pas sans trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui se répandent de toutes parts; des êtres qui ressemblent plus à des habitans des enfers, qu'à des

créatures humaines ; tous ces objets ſemblent réunis, pour imprimer dans l'ame la terreur la plus ſombre. Ces hommes ſont habillés de cuir noir, & couverts de cottes de maille, avec des piéces de la même ſorte, attachées autour de leur tête, précisément ſous les yeux, & qui leur tombent ſur la poitrine. Les uns ſéparent la matiere minérale de la maſſe ; les autres cherchent de nouvelles veines : d'autres ſont chargés de veiller ſur les torrens d'eau, qui s'élancent ſouvent des entrailles de la terre, & les mettent tous en danger d'être ſubmergés.

Nos guides allumerent des flambeaux qui avoient peine à percer l'obſcurité de ces cavernes ténébreuſes. On ne voyoit de tous côtés, & à perte de vue, que des objets d'horreur, à la faveur de certains feux lugubres, qui ne donnent de lumiere, qu'autant qu'il en faut pour les diſtinguer. La fumée vous offuſque ; le ſoufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux, & l'aſpect effrayant de ces noirs & malheureux forgerons ; & vous conviendrez que rien ne reſſemble plus à ce qu'on nous dit de

l'enfer, que cette horrible habitation.

Nous descendîmes en terre par des chemins épouvantables, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible; mais quand il fallut remonter, le soufre nous avoit tellement suffoqués, que ce ne fut qu'avec des difficultés inconcevables, que nous regagnâmes la premiere descente.

Le maître de la mine, craignant que je ne fusse saisi d'un accès de frisson, très-commun dans ces souterreins, sonna une cloche, pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer; & nous fûmes remontés avec la même célérité, qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable, que la salubrité de l'air que je respirai, après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs de ces demeures sulfureuses. Je dînai avec le directeur qui me mena, le même jour, à la mine d'argent. Nous y descendîmes comme dans celle de cuivre; & tout ce que j'y remarquai, me parut totalement semblable à la premiere.

Ces

Ces mines produisent un revenu très-considérable au roi de Dannemarck ; & l'on fabrique une grande quantité d'especes d'argent sur le lieu même, aussi-tôt qu'il est raffiné. Les mineurs ne travaillent jamais pendant l'hyver ; le printems & l'automne, ils ne sont occupés que trois heures le matin, & autant l'après-dîné ; mais en été, ils travaillent neuf heures par jour ; le reste du tems ils le passent fort gaiement : ils sont passionnés pour la danse & la bonne chere ; ils ont des violons, des hautbois, & d'autres instrumens. J'ai eu occasion de les voir dans leurs amusemens, dont la simplicité m'a fait plaisir. Ils sont en état d'en faire les frais ; car ils gagnent un écu par jour, dans un pays où les denrées sont à bas-prix.

Je remerciai le directeur ; & je repris la route de Drontheim avec un des maîtres mineurs, qui avoit affaire dans cette ville. La nuit nous surprit en chemin ; & nous fûmes obligés de nous arrêter dans la maison d'un paysan, qui se crut très-honoré de notre visite, & fit tous ses efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord

de la bière, du tabac & de l'eau-de-vie; ensuite il nous servit, pour le souper, deux faisans & un liévre qu'il avoit tués le jour même. Après le repas, nous continuâmes à boire au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le mineur tomba ivre mort; ce qui donna la plus grande satisfaction au paysan qui se hâta de se mettre dans le même état. C'est la coutume du pays; il n'est guères possible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'on n'y a point d'autre idée du plaisir de la société, que de se réunir pour boire ensemble & s'enivrer. Nous passâmes le reste de la nuit sur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher; & nous y dormîmes jusqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & priai le fils du paysan de préparer nos chevaux qui nous remenerent à Drontheim.

C'est dans cette ville que les anciens rois de Norvége faisoient leur résidence : elle est grande, assez bien bâtie, & son port fort spacieux, mais couvert de roches cachées sous l'eau. Elle est fortifiée & défendue par une bonne citadelle; & l'on y fait un grand commerce, sur-tout en cuivre,

dont les mines ne sont qu'à six ou sept lieues de la ville. D'un côté, elle est presqu'environnée de la mer, & de l'autre, par de hautes montagnes qui la commandent. Ce gouvernement, le plus étendu du royaume, a plus de cent cinquante lieues communes de France, du midi au nord, sur une largeur d'environ trente-six.

Toute la Norvége n'en comprend guères que trois cens, & va toujours en se rétrécissant, dans la partie septentrionale, jusqu'en Laponie. Ce royaume a été appellé *Nortmannia*; & ses peuples *Nortmanni*, par nos anciens historiens, c'est-à-dire, *hommes du Nord.* Ils se rendirent célébres par les incursions qu'ils firent, dans le neuvieme siécle, sur les côtes de la France, & par la conquête d'une de ses plus belles provinces, à laquelle ils donnerent leur nom. Leur pays fût d'abord partagé en différentes petites souverainetés, jusqu'à ce qu'un seul monarque les réunît toutes sous sa domination. La Norvége fut, depuis ce tems-là, toujours gouvernée par ses propres rois; mais, vers le milieu du quatorzieme siécle, elle a été unie au Danemarck; & ces

deux états sont restés sous la puissance d'un même chef : quelques portions de ce pays ont été cédées à la Suède par divers traités.

Les rois de Danemarck envoyoient autrefois des vice-rois en Norvége ; mais depuis quelques années, cette fonction ne subsiste plus. Ce sont quatre tribunaux supérieurs, établis à Christiania, à Berghen, à Aagger-hus & à Drontheim, qui réglent aujourd'hui toutes les affaires du royaume : le tribunal de Christiania juge les appellations des trois autres. La Norvége a embrassé la religion Protestante, en même tems que le Danemarck. Quatre évêques, ou surintendans Luthériens, président au gouvernement spirituel & ecclésiastique du pays, où l'on compte plus de neuf cens églises desservies par un nombre de ministres convenable.

Ce royaume est divisé en deux principales parties, séparées par de hautes montagnes, la septentrionale & la méridionale. La premiere, qui s'étend au-delà du cercle polaire, est plus froide, moins cultivée, moins peuplée que l'autre : tout ce qui est dans la zone glaciale, est stérile, presque dé-

sert, & rempli de bêtes féroces. La ville de Christiania, située dans la partie méridionale, est aujourd'hui la capitale de tout le royaume. On l'appelloit *Opsolo ;* mais ayant été brûlée au seizieme siécle, Christian, roi de Danemarck, la fit rebâtir & lui donna son nom. Elle est assez belle, & défendue par une citadelle. Outre le premier siége ou tribunal de justice elle posséde encore un évêché & un collége ; c'est dans le même gouvernement, que se trouvent le château d'Aagger-hus, où les vice-rois de Norvége faisoient leur résidence ordinaire ; & la ville de Friderick-shall, place forte & importante, dont Charles XII, roi de Suède, vint faire le siége en personne, dans le fort de l'hyver. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes ; & les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce prince s'étant avancé inconsidérément sur le parapet, reçut une balle à la tête, dont il mourut sur le champ. Le roi de Danemarck fit élever, dans cet endroit, une pyramide de marbre,

avec des inscriptions à la gloire de la nation.

Les autres villes de la partie méridionale de la Norvége, excepté Berghen, sont peu remarquables. Cette derniere, divisée en haute & basse, est un des meilleurs ports de l'Europe. La ville est grande, & une des plus commerçantes du Nord. Elle a été autrefois une des principales Anséatiques. Les hauteurs dont elle est environnée, lui ont fait donner le nom de *Berghen*, qui veut dire *montagnes*. Elle n'étoit bâtie que de bois, lorsqu'un incendie la consuma presqu'entiérement au commencement de ce siécle; mais, en la rétablissant, on y a construit des maisons de pierre. Elle a été le siége d'un archevêque, dont le palais, depuis le changement de religion, a été donné à une société de marchands. Ils pouvoient y demeurer, tant qu'ils restoient garçons; mais s'ils venoient à se marier, ils étoient obligés d'en déloger. Cet établissement singulier leur fit donner le nom de *moines*, quoiqu'ils ne fussent assujettis à aucune régle; & leurs magasins porterent long-tems celui de *cloîtres*. Les

principales branches de commerce de cette ville, sont le hareng, la merluche, le stockfiche, & les bois de construction.

En me promenant dans le voisinage de Drontheim, je trouvai un gentilhomme, avec deux valets & plusieurs chiens, qui alloit à la chasse de l'élan. Il connoissoit l'homme qui m'accompagnoit; & ayant appris que j'étois étranger, il m'invita à partager son amusement. Je le fis avec plaisir, ayant assez de tems à pouvoir y employer. Après avoir marché environ une demilieue, nous trouvâmes plusieurs paysans qui nous conduisirent dans un bois. Les préparatifs de la chasse avoient été faites le jour précédent, par les vassaux du gentilhomme. Nous avions à peine fait cinquante pas, que nous apperçûmes un élan; mais en peu de tems il tomba mort, saisi, comme on me l'apprit, du mal caduc, qui lui fait donner dans le pays, le nom d'*elk*, qui signifie *une créature misérable*. Il paroît que ces animaux tombent souvent de cette maniere, dès le commencement de la chasse, sans procurer aucun divertissement. Sans cet évé-

nement, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer; car nous restâmes plus de deux heures à la poursuite d'un autre, que nous aurions manqué vraisemblablement, s'il ne lui étoit arrivé le même accident. On est ici persuadé, que les jambes gauches de cet animal sont un remede souverain contre l'épilepsie. Je fis revenir le gentilhomme de cette opinion populaire; & peu s'en fallut que je ne lui prouvasse qu'on s'exposoit, au contraire, à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'élan.

Il nous proposa une autre chasse, à la maniere des habitans de ces contrées, non pour la faire nous-mêmes, il y a trop de risques à courir, mais pour en être simplement les spectateurs. Dans cette partie de la Norvége, on trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui se retirent dans des rochers affreux, la plûpart situés sur les bords de la mer. Les paysans ont tous le même droit de chasse; & afin qu'ils en jouissent également, ils ne peuvent avoir que le même nombre de chiens. Outre la chair de ces oiseaux, qui leur sert de nourriture, ils font de la plume un commerce considérable. Il y a tel

canton qui en fournit, tous les ans, pour plus de cent mille francs à Coppenhague. Cette chasse se fait de deux manieres. Des hommes se rendent en bateau, au pied d'un rocher; l'un d'eux, par le secours d'une perche, avec laquelle ses camarades le soulevent, gagne le premier appui qu'il peut rencontrer; & lorsqu'il sent qu'il est bien ferme sur ses pieds, il descend une corde à laquelle un autre s'attache. Ensuite il le tire à lui; & ainsi, d'appui en appui, ils s'aident tous mutuellement, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus aux différens endroits où les oiseaux font leurs nids. Si le pied manque à celui qu'on aide avec la corde, ou s'il est trop pesant, il entraîne celui qui le tient en l'air; & ils périssent ensemble. Ce malheur, quoique fréquent, ne les rebute point: leur tendresse pour leur famille ne leur laisse appercevoir d'autre danger, que celui de la voir périr de misere. Quand ils sont parvenus au haut du rocher, ils prennent les jeunes oiseaux dans les nids, & les vieux dans des filets. Lorsque le tems est beau, & le gibier abondant, il y a de ces chasseurs

qui passent des semaines entieres sur des rochers, tandis que d'autres leur préparent à manger, & emportent le butin à la maison.

Il y a des rochers absolument impraticables du côté de la mer, qui est cependant le plus favorable, parce que les oiseaux le choisissent de préférence. Alors un intrépide Norvégien tâche, du côté de la campagne, de parvenir au sommet, d'où il descend à l'aide d'un cable qu'il passe entre ses jambes, après s'en être fait une ceinture. Ses camarades lâchent ce cable; & il tient à la main une petite corde, avec laquelle il donne le signal, soit qu'il veuille monter, descendre, ou s'arrêter. Le cable détache souvent de grosses pierres qu'il évite, lorsqu'il sçait se balancer à propos. Un bonnet fort épais le garantit des coups qu'il pourroit recevoir des plus petites. Il y a des rochers qui ont plus de cent coudées au-dessus de la mer, & n'offrent, de toutes parts, que des précipices. Une loi du pays privoit autrefois de la sépulture ceux qui périssoient à cette chasse. Ce malheur étoit regardé comme une tache pour

la famille ; & pour l'effacer, le plus proche parent du mort étoit obligé de courir le même risque, en parcourant l'endroit d'où l'autre étoit tombé. Cet usage barbare est aboli ; aujourd'hui celui qui culbute, périt pour son compte, & reçoit les honneurs de la sépulture.

Ce qui fait le principal objet de cette chasse, sont les pingoins & les éiders, oiseaux aquatiques, fort recherchés à cause de leur plume. Ils bâtissent leurs nids entre les pierres & les rochers les plus hauts & les plus escarpés. C'est-là, que ces hardis & téméraires chasseurs les poursuivent, & en trouvent quelquefois jusqu'à cent, placés indifféremment sur les œufs les uns des autres. Les œufs du pingoin, semblables à ceux de nos poules, sont moins de tems à éclorre ; & au bout de quinze jours, les petits suivent les vieux à la mer. Des chiens élevés exprès pour côtoyer le rivage, les font sortir de leurs trous : le nombre de ces oiseaux est si grand, que quand ils sortent des rochers, ils obscurcissent le soleil comme un nuage, & que le bruit de leurs aîles ressemble à celui d'une tempête.

L'éider tient le milieu entre l'oie & le canard, & participe à leurs qualités respectives. Les plumes de sa poitrine, qu'on appelle *edre-don*, sont d'un revenu considérable pour les habitans. Ce duvet est si leger, si chaud, si mollet, si propre à se renfler, qu'il n'en faut que deux ou trois poignées bien serrées, pour remplir un couvre-pied. C'est l'unique usage qu'on fait en France de cette espece de lit de plume: on s'en sert ici, en place de couverture de laine. En hyver, ces oiseaux sont presque continuellement sur la mer; ils viennent au printems, en grand nombre, sur la côte, pour faire leurs nids dans les fentes des rochers. Ils y déposent cinq ou six œufs de couleur verte, aussi gros que des œufs d'oie, que la mere couve pendant trente jours, tandis que le mâle reste au-dessous, dans l'eau, à faire sentinelle. A l'approche d'un chasseur, ou de quelque bête carnassiere, il fait un cri qui avertit la femelle; & aussi-tôt elle couvre ses œufs de mousse, ou de duvet qu'elle tient tout prêt, & va joindre le mâle qui l'attend. Peu de jours après que les petits sont éclos,

elle les mène à la mer, & ne les abandonne point, même dans les plus grands dangers. Elles les prend sur son dos, & les transporte en nageant, lorsqu'ils ne sont point encore en état de la suivre. Si, par sa faute, la mere laisse périr ses œufs ou ses petits, le mâle la maltraite à coups d'ailes, & l'abandonne.

Le gentilhomme, qui me procura le spectacle de cette chasse, me retint deux jours avec lui dans son château. Le bâtiment en est vilain, sans élégance & sans goût; mais nous y fûmes traités avec abondance. Dans les tems où nous n'étions pas occupés à manger, je faisois mille questions à mon hôte, principalement sur l'histoire naturelle de son pays. Je lui demandai d'abord ce qu'il pensoit du plus grand de tous les monstres marins, qui fut, dit-on, découvert, il y a quelques années, à peu de distance des côtes de Norvége. « Vous voulez, dit-il, parler » du kraken, l'animal le moins connu » de la mer, & celui à qui on a donné » le plus de dénominations : on l'ap- » pelle aussi *krabben*, *horven*, *anketroll*, » *scetensel*, &c. Je commence par vous

» prévenir que je n'en ai jamais vu; que
» je regarde même son existence comme
» une chose fort douteuse. Mais puisque
» cette matiere semble piquer votre cu-
» riosité, voici ce que nos pêcheurs ra-
» content de ce poisson extraordinaire.

» Ils disent que, lorsqu'ils croient
» être avancés en mer à quatre-vingt
» ou cent toises de profondeur, ils sont
» quelquefois tout étonnés de ne plus
» se trouver qu'à une hauteur de vingt
» ou trente toises; & c'est alors que
» la pêche est la plus abondante. Ils
» jugent par cette diminution extraor-
» dinaire de l'eau, & par l'énorme
» quantité de poissons qui se jettent
» dans leurs filets, que le kraken est
» sous leur nacelle au fond de la mer.
» Alors ils jettent le plomb à plusieurs
» reprises, pour observer si la hauteur
» de l'eau est toujours la même, ou si
» elle diminue. Dans ce dernier cas,
» ils jugent que l'animal s'éleve,
» s'approche de la surface, & qu'il
» seroit dangereux de rester plus
» long-tems dans ce même endroit.
» Aussi-tôt ils abandonnent la pêche,
» se sauvent à force de rames, &
» s'éloignent le plus vîte qu'ils peu-

» vent. Quand ils se croient hors de
» danger, ils rallentissent leur course;
» & au bout de quelques minutes, ils
» voient ce monstre sur la superficie
» de l'eau, où il occupe & couvre
» un espace que l'œil ne sçauroit me-
» surer. Cependant, quelqu'énorme
» qu'il paroisse, il ne se montre point
» dans toute sa grandeur. Il ne pré-
» sente que son dos, qui a, dit-on,
» près d'une demi-lieue d'étendue. On
» croit voir d'abord de petites isles
» flottantes, dont les inégalités, sem-
» blables à des collines, renferment
» une foule innombrable de poissons,
» qui se remuent avec précipitation,
» & regagnent la mer. Alors on ap-
» perçoit sur la peau de l'animal, des
» pointes écailleuses, qu'on prendroit
» pour des mâts, si elles étoient moins
» luisantes, & qui deviennent plus
» épaisses, à mesure qu'elles s'élevent
» & se montrent au-dessus de l'eau.
» Malheur au vaisseau qui en appro-
» cheroit de trop près; il seroit bientôt
» coulé à fond : le monstre, en se reti-
» rant, & s'abbaissant au fond de la
» mer, forme un tournoiement si ra-
» pide, & un gouffre si profond, qu'il

» entraîne avec lui tout ce qui se ren-
» contre dans l'étendue de son tour-
» billon.

» Quelques naturalistes qui ont cru,
» sur parole, tout ce que je viens de
» dire, ont prétendu que les pointes,
» qui s'élevent sur le dos du kraken,
» doivent être regardées comme ses an-
» tennes, ses bras, ou, si l'on veut, des
» cornes qui lui servent à se mouvoir,
» & à chercher sa nourriture. Si on s'en
» rapporte à nos pêcheurs, la nature
» a donné à cet animal, un moyen
» encore plus propre pour conserver
» sa vie : ils ont remarqué, disent-ils,
» que l'odeur qu'exhale sa transpiration
» est si forte, qu'elle attire sur lui une
» prodigieuse quantité de poissons,
» destinée à lui servir de pâture. Heu-
» reusement pour eux, le monstre qui
» les dévore n'a pas, dans toutes les
» saisons, la même voracité : il ne
» mange que durant quelques mois de
» l'année, & reste ensuite très-long-
» tems sans prendre aucune espece d'a-
» limens. Il ne fait autre chose, durant
» cette longue abstinence, que rejetter
» la nourriture qu'il a prise. Cette ex-
» crétion est d'une si grande abon-

» dance, qu'elle teint & épaissit les » eaux de la mer à une distance très- » considérable. Toujours attirés par le » même piége, les poissons se rassem- » blent en foule, & viennent de tous » côtés, pour se nourrir de la substance » digérée du kraken, qui les dévore à » son tour, & les métamorphose en » une nouvelle amorce, propre à trom- » per dans la suite, d'autres poissons.

» Quelque fabuleuse que paroisse » l'existence d'un poisson plus grand » que la ville de Drontheim, me dit » mon gentilhomme Norvégien, il » n'en a pas moins donné lieu à ce pro- » verbe de notre pays : *Il a pêché sur* » *le kraken*, pour désigner un homme » heureux, & à qui tout réussit. Mais, » ajoûta-t-il, si je ne puis vous rien » apprendre de certain touchant cet » animal monstrueux, l'histoire natu- » relle de la Norvége vous offrira d'au- » tres particularités non moins curieu- » ses. Outre les oiseaux dont je vous ai » fait voir la chasse, il en est un autre, » appellé *le grand plongeon du Nord*, » qui est remarquable, dit-on, par cette » singularité. On prétend qu'il a sous ses » aîles deux especes de sacs assez grands,

» assez profonds, pour y fourrer le
» poing. Il cache un œuf dans chaque
» creux, & y couve ses petits aussi par-
» faitement, & avec moins d'embarras,
» que ne font les autres à terre.

» Ce que nous appellons ici *l'aigle-
» pêcheur*, est un oiseau plus gros que
» l'aigle ordinaire. Quand il vole à la
» mer pour accrocher un poisson avec
» ses griffes, il ne peut plus aisément
» les dégager, tant elles sont longues
» & crochues; & si le poisson qu'il
» attaque est plus gros & plus fort que
» lui, il entraîne l'aigle jusqu'au fond
» de l'eau. Au moment où l'oiseau se
» sent arrêté, il fait un cri épouvanta-
» ble, tâche de se soutenir en l'air, &
» s'efforce, avec ses aîles étendues, de
» résister aux efforts de son ennemi.
» Mais c'est en vain; il est obligé de cé-
» der; & bientôt il devient lui-même la
» proie de celui qu'il comptoit dévorer.

» On me racontoit dernièrement
» un trait singulier d'un de ces oiseaux,
» que vous croirez, si vous voulez. Un
» aigle-pêcheur vit un jour, près du
» bord de la mer, un gros poisson, sur
» lequel il se précipita de toute sa force.
» Pour mieux se soutenir, il enfonça une

» de ses griffes dans la racine d'un arbre
» planté sur le rivage; de l'autre, il saisit
» si fortement l'animal aquatique, qu'il
» ne lui fut plus possible de la dégager.
» Le poisson, qui étoit fort, voulant se
» débarrasser, s'éloigna de la rive, dé-
» chira l'aigle jusqu'au cou, & en fit
» réellement & à la lettre, ce que jus-
» qu'alors on n'avoit vu que dans le
» blason, un aigle écartelé.

» La côte de Norvége est le seul
» endroit de l'Europe, qui soit fré-
» quenté par l'animal terrible, qu'on
» appelle ici *le serpent de mer*. On as-
» sure qu'il a plus de cinq cens pieds
» de long; que son corps est au moins
» de la grosseur de deux muids; qu'il
» se tient toujours au fond de l'eau,
» excepté en Juillet & Août, qui sont
» les mois où il fraie : encore ne s'é-
» leve-t-il à la surface, que lorsque le
» tems est calme. Alors on lui voit,
» dans la même direction que sa tête,
» quelques petites portions de son dos,
» qui paroissent quand il se plie, &
» semblent de loin, autant de ton-
» neaux flottans sur une même ligne,
» à une distance considérable les uns
» des autres. Ce monstre a le front

» haut & large, le museau applati
» comme celui du cheval ; & de
» grandes narines, d'où sortent de
» longs poils, comme des mousta-
» ches. Ses yeux sont gros, de couleur
» bleue, & luisent comme deux bou-
» les d'argent. Tout l'animal est d'un
» brun foncé, parsemé de taches plus
» claires, qui brillent comme des
» écailles de tortue.

„ Le serpent de mer fait souvent
„ couler à fond hommes & chaloupes;
„ on prétend même que par son poids,
„ il feroit périr un bâtiment de cent ton-
„ neaux, en s'élançant au travers. Quel-
„ quefois il s'entortille en cercle autour
„ d'un bateau, de sorte que les hommes
„ en sont environnés de tous côtés. Le
„ moyen de l'éviter, quand on se
„ trouve près de lui, c'est de diriger
„ la barque vers la partie de son corps
„ la plus élevée & la plus visible;
„ parce que le serpent plonge sur le
„ champ, & laisse passer le bateau; si
„ au contraire, on ramoit vers l'en-
„ droit où le corps ne se montre pas,
„ le monstre, en s'élevant, renverse-
„ roit la chaloupe. Il seroit inutile de
„ tenter de s'en éloigner à force de

„ rames ; cet animal fend les eaux „ comme une flèche ; & levant sa tête „ effrayante , il enleve un homme „ d'une barque , sans toucher à ses „ compagnons. Pour s'en débarrasser „ plutôt , on lui jette tout ce qui „ se présente sous la main , ne fût-ce „ qu'un morceau de bois , une pierre , „ ou la chose du monde la plus legere ; „ pourvu qu'il en soit atteint , il plonge „ aussi-tôt dans l'eau , & prend une „ autre route.

„ L'expérience a fait connoître que „ la chair de castor , l'assa-fétida , ou „ toute matiere qui a l'odeur forte , „ est tellement contraire à ce monstre „ marin , qu'un petit morceau , jetté au „ au bord de la chaloupe , le fait fuir „ sans retour. Depuis que les pêcheurs „ ont découvert ce secret , ils en por- „ tent toujours avec eux , quand ils s'é- „ loignent en-mer. Le tems où le ser- „ pent marin est le plus à craindre , c'est „ lorsqu'il cherche sa femelle pour s'ac- „ coupler ; parce qu'alors il poursuit „ les vaisseaux & les barques , qu'il „ prend , sans doute , pour des ani- „ maux de son espece. On prétend „ que des gens ont été empoisonnés

„ par ses excrémens qu'on voit flot-
„ ter sur l'eau, comme du limon,
„ pendant quelques mois de l'été.
„ Si un pêcheur trouve de cette ma-
„ tiere près de ses filets, & que
„ par inadvertance, il en touche
„ avec sa main, il éprouve une en-
„ flure subite, & une inflammation
„ qui oblige quelquefois d'en venir
„ à l'amputation.

„ Mais c'est assez parler de monstres:
„ les quadrupedes de la Norvége vous
„ offriront d'autres images. On en voit
„ ici des mêmes especes, que dans le
„ reste de l'Europe. Les chevaux y
„ sont communément petits, mais forts,
„ & d'une taille propre & élégante.
„ Quand ils montent ou qu'ils descen-
„ dent un rocher escarpé, d'abord ils
„ avancent doucement un pied, pour
„ essayer si la pierre qu'ils touchent, est
„ solide; &, pour descendre, ils passent
„ sous eux une jambe de derriere, & se
„ laissent glisser très-lentement. Il faut
„ s'en rapporter entiérement à leur
„ prudence, sans quoi le meilleur ca-
„ valier risque souvent de se casser le
„ cou. Ils sont extrêmement intrépi-
„ des, quand ils ont à combattre avec

„ les loups & les ours, ce qui leur „ arrive assez fréquemment. En voyant „ approcher son ennemi, le cheval, „ s'il est avec une jument ou un pou- „ lin, place le plus foible derriere lui, „ se présente fièrement, frappe son „ adversaire avec les pieds de devant, „ dont il se sert comme de baguettes „ de tambour; & communément il „ remporte la victoire. Mais s'il lui ar- „ rive de tourner le dos, pour frapper „ l'ours des pieds de derriere, alors il „ est perdu; car l'ours saute sur lui, „ se crampone sur son dos; & le che- „ val galope avec son cavalier vain- „ queur, jusqu'à ce qu'à force de per- „ dre son sang, il tombe & meurt sur „ la place.

„ Les bœufs & les vaches de Nor- „ vége sont plus petits qu'en Dane- „ marck. Quand les paysans manquent „ de fourrage pour les nourrir, ils cou- „ pent en été des rejettons d'arbres, „ qu'ils font sécher, & les mettent en „ bottes comme du foin, pour l'hy- „ ver. Ils amassent aussi des têtes de „ morues, & des os de poissons que „ les vaches mangent de bon appé- „ tit, mais qui font de mauvais lait.

„ Elles ſe nourriſſent auſſi des os de
„ leur propre eſpece, qu'elles dévo-
„ rent avec avidité, & qu'elles ron-
„ gent avec les dents, comme les
„ chiens.

„ On rencontre des ours dans toute
„ la Norvége; & on en diſtingue
„ de deux ſortes, la grande & la
„ petite eſpece. Tous ſont féroces,
„ carnaſſiers, forts & adroits. Quand
„ ils élèvent leurs petits, il eſt fort
„ dangereux de les rencontrer; car
„ alors ils attaquent les hommes; au
„ lieu que dans d'autres tems, ils
„ ſont ſur la défenſive, à moins qu'ils
„ ne trouvent une femme enceinte. Ils
„ connoiſſent ſon état à l'odorat, ou
„ par inſtinct, & font leur poſſible,
„ pour en tirer le fœtus, qui eſt pour
„ eux un morceau très-délicat: on a
„ pourtant remarqué, que jamais un
„ ours n'a attaqué un enfant; & l'on
„ prétend qu'il ne touche point à un
„ homme ſans vie: il veut être lui-
„ même le boucher de ce qu'il mange.
„ On a vu des gens qui ſe ſont ſauvés,
„ en retenant leur reſpiration & con-
„ trefaiſant le mort. Dans les tems de
„ diſette, cet animal ſe nourrit de
racines,

„ racines, de gazon, de plantes, & „ sur-tout d'angélique, qui est ici „ fort commune. Mais la chair le flatte „ davantage, & spécialement celle de „ brebis, de chèvre, de vache ou de „ cheval. Il attaque avec ses pattes de „ devant, & ne se sert de sa gueule, „ que lorsqu'il est maître de sa proie. „ Alors il en suce le sang, & en- „ traîne ou porte le cadavre dans sa „ taniere. On en a vu marcher droits „ sur leurs pattes de derriere, tenant „ dans celles de devant, le corps d'un „ grand animal.

„ De petits chiens, élevés à cet exer- „ cice, forcent l'ours, & le lassent d'a- „ bord en s'attachant à ses parties génita- „ les. De grands chiens l'attaquent en- „ suite, & le déchirent. Alors il grimpe „ sur un rocher, contre lequel il pose „ son dos, & en arrache des pierres „ qu'il jette à ses ennemis. Le chasseur „ choisit ce moment pour lui tirer une „ ou deux balles dans la poitrine, aux „ épaules, ou aux oreilles. Frappé dans „ un de ces trois endroits, il tombe „ sur le champ; par-tout ailleurs, il „ devient encore plus furieux, & court „ sur le tireur, qui doit toujours avoir

„ une bayonnette au bout de son fusil
„ pour sa défense. Nos fermiers de
„ Norvége ne sortent jamais sans un
„ grand couteau, pendu à leur côté
„ avec une chaîne de cuivre : ils
„ prennent cet instrument en travers,
„ & l'enfoncent dans la gueule ou-
„ verte de l'ours, jusqu'au gosier. Quand
„ ils ont vaincu l'animal, ils le dé-
„ pouillent, & en attachent la tête
„ dans leur maison, comme un tro-
„ phée glorieux de leur victoire, &
„ une preuve éclatante de leur cou-
„ rage. Il y a des fermiers, dont toutes
„ les portes sont ornées de quelques-
„ unes de ces têtes.

„ On cite plusieurs exemples de
„ la prudence de l'ours, & de sa
„ discrétion. On assure qu'il choisit,
„ dans un troupeau de vaches, celle
„ qui a une sonnette pendu au cou ;
„ qu'il arrache cette clochette qui lui
„ déplaît, & l'applatit avec ses pattes,
„ de peur que le bruit qu'elle fait en-
„ tendre, ne donne le signal du dan-
„ ger. Quand il est attaqué par deux
„ ou trois chasseurs à la fois, si le pre-
„ mier manque son coup, ou ne le
„ blesse que legérement, il va à lui,

„ le désarme, le prend dans ses pattes
„ de devant, & l'emporte, très-per-
„ suadé que les autres chasseurs ne ti-
„ reront pas sur lui, crainte de blesser
„ leur compagnon. S'il se sent lui-
„ même blessé à mort, comme il sçait
„ très-bien qu'on ne le poursuit que
„ pour avoir sa peau, il tâche de la
„ dérober à son vainqueur; & dans ce
„ dessein, il se saisit d'une grosse pierre,
„ & se jette dans le premier étang ou
„ réservoir d'eau qu'il rencontre.

„ L'ours est un assez bon nageur:
„ souvent il va dans les rivieres, &
„ attrape le poisson; s'il voit passer
„ une barque, il nage après, ne fût-ce
„ que pour s'y reposer. Quand il y
„ entre, il se tient tranquille à l'écart;
„ mais le maître du bateau, qui n'est pas
„ curieux de recevoir un pareil hôte,
„ s'efforce de s'éloigner; & s'il a une
„ hache, l'animal court risque d'avoir
„ les pattes coupées, en les appuyant
„ contre la barque.

„ Dès le commencement d'Octo-
„ bre, l'ours cherche sa cabane pour
„ y établir son quartier d'hyver. C'est
„ ordinairement le creux d'un rocher,
„ ou quelque caverne naturelle, où il

„ forme un lit de feuilles & de mousse.
„ Il en cache l'ouverture avec des
„ branches d'arbres, qui sont bientôt
„ chargées & couvertes de neige. Il
„ est quelquefois, une semaine entiere,
„ enseveli dans un sommeil profond,
„ sans qu'on puisse le réveiller, même
„ en tirant sur lui, ou en le blessant.
„ On prétend qu'il y reste une partie
„ de l'hyver, sans provisions. Comme
„ il est naturellement gras, il supporte
„ plus aisément l'abstinence; & il ne
„ sort de sa bauge, que lorsqu'il se
„ sent affamé.

„ Les loups sont la terreur des habi-
„ tans de la Norvége, tant ils sont nom-
„ breux, cruels & voraces. Ils mangent
„ toutes les bêtes qu'ils peuvent attra-
„ per, même les chiens, qu'ils viennent
„ saisir, dans les hyvers rudes, à la
„ porte des fermiers, & dévorent jus-
„ qu'aux chevaux attelés aux traîneaux.
„ Les moyens qu'on emploie pour les
„ détruire, sont des fosses profondes,
„ creusées dans la terre, où l'on trouve
„ quelquefois, à côté d'un loup, plu-
„ sieurs autres animaux, auxquels il
„ ne touche point. Il est même arrivé,
„ que des paysans tombés dans ces

„ trapes, se tenoient assis au milieu „ d'eux, sans en recevoir aucun mal. „ Lorsqu'un loup tombe dans un piége, „ il est tellement & si long-tems épou- „ vanté, qu'on peut l'enchaîner, le „ museler, le conduire où l'on veut, „ sans qu'il ose donner le moindre „ signe de mécontentement. Il n'y a „ pas long-tems qu'une femme, un „ renard & un loup étant tombés dans „ une même fosse, resterent chacun „ dans leur place, sans oser se remuer, „ jusqu'au lendemain, que ces trois „ prisonniers furent trouvés ensemble. „ On commença par tuer le loup & „ le renard; puis on retira la femme „ qui étoit plus morte que vive, quoi- „ qu'elle n'eût éprouvé d'autre mal, „ que la frayeur. Il y a des ordres pré- „ cis, de faire sçavoir, dans tout le voi- „ sinage, quand & où l'on veut prati- „ quer de pareils trous.

„ Lorsque la faim est bien violente, „ les loups dévorent jusqu'à la terre „ glaise; & comme c'est une nourri- „ ture qui ne se digere pas aisément, „ elle reste dans les entrailles de l'ani- „ mal, jusqu'à ce qu'il mange de la „ chair, & la fasse sortir avec des ef-

„ sorts violens. Alors on les entend
„ heurler, d'une façon horrible, de la
„ douleur qu'ils ressentent. On trouve
„ sur les sapins, une espece de mousse
„ jaune, qui a une qualité venimeuse,
„ toujours mortelle pour les loups.
„ On en met dans les charognes, que
„ l'on expose pour détruire ces ani-
„ maux cruels & carnassiers. Ils ont le
„ sens de l'odorat si parfait, que la
„ chair de ces cadavres les attire de plus
„ d'une lieue. Lorsqu'ils veulent sortir
„ du bois, jamais ils ne manquent de
„ prendre le vent. Ils s'arrêtent sur la
„ lisiere, flairent de tous côtés, & re-
„ çoivent ainsi les émanations des corps,
„ morts ou vivans, que le vent leur ap-
„ porte. Ils aiment sur-tout la chair hu-
„ maine; & peut-être, s'ils étoient les
„ plus forts, n'en mangeroient-ils ja-
„ mais d'autre. On a vu des loups suivre
„ les armées, arriver en nombre au
„ champ de bataille, où l'on avoit en-
„ terré négligemment des corps morts,
„ les découvrir & les dévorer avec avi-
„ dité. „

Tels étoient, Madame, chez mon noble Norvégien, les sujets de nos conversations; car ici, comme en

France, de quoi voulez-vous que parle un gentilhomme qui vit dans ses terres, sinon de pêche, de chasse, de chiens & de chevaux? Celui-ci m'entretenoit encore de ses prés, de ses champs & de ses récoltes. J'appris que les produits de l'agriculture sont ici peu considérables, & que sans l'extrême abondance de poisson & de gibier que fournit la Norvége, les habitans auroient de la peine à pourvoir à leur subsistance. Envain on a défriché & mis en valeur des cantons incultes, & brûlé plusieurs forêts, pour en convertir le terrein en labourage : il y aura toujours de la disette dans un pays, où la nature de la terre & les rochers ne sont point capables de recevoir de culture. Un autre malheur, c'est que dans les provinces, même les plus abondantes, le grain est sujet à mal réussir, à cause des gelées fréquentes & subites, qui rendent les années infructueuses. On ne mange ici que des fruits d'été; ceux d'hyver y parviennent rarement à maturité. Mais, si la Norvége le céde, en ce point, aux autres contrées de l'Europe, elle en est amplement dédommagée, par

les avantages inépuisables de ses vastes forêts. Ce pays produit de plus une grande quantité de marbre, & ses montagnes de très-beau crystal de roche.

Une autre utilité de ces montagnes de la Norvege, est de servir de boulevards contre les incursions étrangères. Les paysans, qui sont tous d'adroits tireurs, se postent, en tems de guerre, sur des rochers escarpés, d'où, animés d'un zèle patriotique, ils incommodent fort les ennemis. La nature a rendu aussi quelques provinces inaccessibles aux armées qui traînent de l'artillerie à leur suite. C'est par cette raison, que la ville de Berghen, quoique fortifiée uniquement par deux châteaux du côté de la mer, passe pour n'avoir rien à craindre, tant qu'elle ne sera attaquée que par des troupes de terre. Ces fortifications naturelles semblent encore contribuer à l'embellissement du pays. Le spectacle varié des hauteurs & des fondrieres, forme les contrastes les plus délicieux, par la diversité de ses vues, & inspire les idées les plus agréables & les plus sublimes. Mais les Norvégiens payent cher ces avantages, par les inconvéniens qu'entraîne la proximité & la

multitude de ces montagnes. Non-seulement elles y laissent moins de terres labourables; mais les villages n'y sont ni si grands, ni si ramassés, ni si commodes, que dans les pays de plaine. Les maisons sont dispersées parmi les vallées, & placées communément à un quart de lieue les unes des autres. D'autres sont situées si haut, & sur le bord de précipices si escarpés, qu'il faut avoir des échelles pour y monter. Un prêtre, ou un médecin qui visite un malade, risque vingt fois sa vie pour lui porter du secours. Dans ces endroits, on est obligé de descendre le corps mort avec des cordes. On se sert du même expédient, à quelque distance de Berghen, pour enlever les malles des couriers de poste. Ajoûtez à ces inconvéniens, l'extrême difficulté pour les voituriers & les voyageurs, qui ne peuvent passer sans effroi, même dans les routes royales, sur des chemins suspendus par des crampons de fer, sans garde-fou, & qui n'ont de largeur, que pour un homme seul. Il y a des endroits, au haut des montagnes, & sur le bord des lacs, où la voie est si étroite & si

serrée, que si deux cavaliers se rencontrent le soir, sans s'être apperçus assez-tôt, pour que l'un des deux s'arrête, & laisse à l'autre le passage libre, la seule ressource, dans cet embarras, est que l'un d'eux s'accroche à la montagne, & précipite son cheval dans le lac, pour faire place à l'autre voyageur. Quelquefois, dans le fort de la querelle, les deux chevaux entraînent les deux hommes dans le précipice, où ils périssent tous quatre. Dans un de ces défilés, il y a un morceau d'antiquité assez remarquable : c'est un chemin suspendu sur des barres de fer, qu'un roi de Norvége pratiqua dans des rochers, pour y faire passer de la cavalerie. Il n'y a que des chevaux Norvégiens, accoutumés à grimper comme les chevres, qui ayent pu se faire à une pareille route.

Un autre inconvénient, est que les crevasses de ces montagnes fournissent des retraites aux bêtes fauves & carnassieres. On n'imagine pas les ravages qu'elles font parmi les bestiaux. Je ne parle point de la perte des vaches, des brebis, & d'autres animaux utiles, qui tombent souvent dans les précipices

& se tuent. Quelquefois ils font un faux pas, & se trouvent sur une pointe de rocher, d'où ils ne peuvent plus ni monter ni descendre. Dans ces occasions, un paysan risque sa vie, pour sauver son mouton ou sa chevre. Il descend à l'aide d'une corde, à laquelle il attache l'animal, & se fait tirer en haut avec lui. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'emploie pour cela, que les bras d'un seul homme; mais on a vu, dans ces cas, l'assistant lui-même entraîné dans l'abîme, & y périr avec son ami. On a remarqué que, dans de semblables chutes, l'air pressé avec tant de force contre le corps de l'homme qui tombe, que non-seulement il est suffoqué avant que d'arriver à terre, mais que son ventre creve, & que les entrailles en sortent aussi-tôt. C'est ce qui se vérifie clairement, lorsqu'un malheureux tombe dans un lac ou une piéce d'eau; tous ses membres restent entiers, à l'exception du ventre qui est crevé. Joignez à ces accidens, la chute subite des rochers qui se détachent, & en tombant, déracinent les arbres, reaversent les maisons, détruisent les

campagnes, écrasent les hommes & les bestiaux, & occasionnent dans l'air une agitation si violente, qu'on la prendroit pour le prélude de la destruction générale du monde. Quand ces énormes masses tombent dans un étang ou dans un lac, leur submersion donne à l'eau une telle impulsion, qu'elle inonde tout le voisinage; & l'on a vu jusqu'à des églises renversées par ces terribles & subits débordemens.

Une des grandes calamités de la Norvége, c'est lorsqu'une masse énorme de neige, venant à s'ébouler, tombe d'un précipice; entraîne les hommes, les troupeaux; submerge les bateaux sur les lacs; démolit les maisons, les cabanes; culbute & détruit quelquefois des villages entiers. Il y a peu d'années, qu'une paroisse fut totalement couverte par un semblable éboulement; & elle est toujours restée dans cet état. La neige ne s'étant point fondue l'année d'après, fut encore considérablement augmentée, & se durcit en y restant. Elle est aujourd'hui si ferme & si solide par la gelée, que les pieds des chevaux n'y laissent aucune em-

preinte. Ces neiges accumulées produisent, pendant l'été, des sources habituelles, qui arrosent les plaines, & ont, de plus, l'avantage de faire tourner un grand nombre de petits moulins ; car chaque ferme a le sien.

Parmi les montagnes de Norvége, il y en a de singuliérement remarquables par leur figure & leur apparence. L'une ressemble de loin à une grande ville, ornée de tours & de vieux édifices gothiques, l'autre à la tête d'un homme, couverte d'un chapeau. On y apperçoit un œil, bien formé par une large ouverture qui perce la montagne, & laisse voir le soleil au travers.

Ce pays éprouve, comme les autres contrées du Nord, toutes les variétés de l'air & de la lumiere, telles que les longues nuits & l'extrême rigueur du froid pendant l'hyver, les grands jours & les chaleurs excessives de l'été. Dans la partie la plus septentrionale, on voit, au mois de Juin, le soleil circuler continuellement autour du pole, resserrant peu-à-peu son orbite, & l'étendant ensuite par dégrés, jusqu'à ce qu'il quitte l'horizon ; de sorte que dans le cœur de l'hyver,

il disparoît pendant quelques semaines. Toute la lumiere qu'on apperçoit alors en plein midi, n'est qu'une foible lueur, qui dure environ une heure & demie, & vient principalement de la réflexion des rayons sur les plus hautes montagnes, dont les sommets paroissent plus éclairées, que les autres parties. Vous avez vu ailleurs, qu'indépendamment de cette clarté, celle de la lune & des aurores boréales fournit à ces peuples du Nord, autant de lumiere qu'il en faut, pour les travaux ordinaires.

Quelques-uns attribuent ici ce dernier phénomène à l'agitation des corpuscules salins, dont ils prétendent que la basse région de l'air est remplie, & aux vapeurs nîtreuses qui y tourbillonnent. Ce sont, disent-ils, des éclairs sans tonnerre, qui, comme les éclairs ordinaires, consistent en particules sulfureuses enflammées, mais qui brûlent avec moins de violence. D'autres regardent l'aurore boréale, comme une simple réflexion de la clarté du soleil, qui, étant fort loin au-dessous de l'horizon, rencontre des nuages assez élevés, pour se trouver en con-

tact avec ses rayons. On a remarqué que c'est sur-tout depuis le coucher de cet astre, jusqu'à minuit, que l'aurore boréale est la plus forte ; on assûre qu'elle n'est pas toujours sans une espece de son ou de bruit, & qu'on a souvent entendu un craquement semblable à celui de la glace qui se brise.

Je me rappelle d'avoir lu autrefois dans l'ouvrage d'un Académicien, qu'il peut y avoir des aurores boréales, dont la matiere soit élevée à plus de soixante-dix lieues au-dessus de la surface de la terre ; d'où il conclut qu'elles ne sont point produites par les vapeurs & les exhalaisons terrestres, mais par l'atmosphère du soleil, ou la lumiere zodiacale. Cette lumiere, selon lui, n'est autre chose qu'un fluide, ou une matiere rare & tenue, qui environne le globe solaire, & qui est en plus grande abondance, autour de son équateur.

Vous sçavez, Madame, sous combien de formes l'ignorance & la superstition des siécles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisoit des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ses appari-

tions étoient plus ou moins fréquentes; c'est-à-dire, selon qu'on habitoit des pays plus ou moins éloignés du pole. Elle fut d'abord un sujet d'allarmes pour les peuples du Nord : ils crurent leurs campagnes en feu, & l'ennemi à leurs portes ; mais le phénomène devenant presque journalier, ils l'ont bientôt regardé comme ordinaire & naturel : ils l'ont même confondu assez souvent avec le crépuscule. Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques, & les extrémités méridionales de l'Europe, n'y virent que des sujets tristes ou menaçans, affreux ou terribles. C'étoient des armées en feu, qui se livroient de sanglantes batailles; des têtes hideuses, séparées de leurs troncs; des boucliers ardens, des chars enflammés, des hommes à pied & à cheval, qui couroient rapidement les uns contre les autres, & qui se perçoient de leurs lances. Voilà ce que nos peres ont presque toujours vu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner des frayeurs terribles, que leur causoient ces sortes d'apparitions? Le même Académicien, dont je vous ai parlé, M. de Mairan,

raconte que, sous le règne de Louis XI, il y en eut une à Paris, qui fit paroître toute la ville en feu. Les soldats du guet en furent effrayés; & un d'eux en devint fou. Le roi lui-même monta à cheval, & assembla tous les quartiers de Paris, pour faire la garde sur les remparts de sa capitale.

Le froid varie en Norvége, suivant la situation de chaque contrée. Il est excessif vers les montagnes, & très-supportable sur les côtes de mer : les habitans industrieux sçavent tirer avantage de l'un & de l'autre. En effet, sans les neiges, & les fortes & longues gelées, les paysans des montagnes ne pourroient transporter, dans leurs traîneaux, le bois, le beurre, le bled, le goudron & autres denrées, dans les villes de marché, pour rapporter, avec le produit de cette vente, les choses dont ils ont besoin. Au contraire, comme l'hyver est modéré sur les côtes, la mer est toujours libre pour les pêcheurs qui en tirent leur principale subsistance. Depuis le milieu de Janvier, les harengs, les merlans, les morues, &c, sont chassés par les baleines vers le rivage, où les habi-

tans vont les recevoir. Cette douce température de l'hyver est également nécessaire pour vuider & saler le poisson. S'il geloit au sortir de l'eau, le sel ne pourroit pas pénétrer dans sa chair à cause de la glace. Si on le portoit à la maison, pour le garder jusqu'à ce que le dégel arrivât; il deviendroit flasque, & se corromproit.

Le froid est si violent dans les montagnes de Norvége, que l'Etat entretient des étuves, sur les grands chemins, pour reposer & réchauffer les voyageurs. Sans cette précaution, les grandes routes même seroient absolument impraticables. Les troupes Suédoises, au nombre de huit à neuf mille hommes, en ont fait une triste & terrible expérience en 1715. On les trouva, les uns assis, les autres couchés, & quelques-uns dans l'attitude de gens qui prient, mais tous morts de froid.

Les Norvégiens, &, en général, les pays glacés du Nord, ont plus de préservatifs que d'autres, contre la rigueur des saisons. Ils abondent en vastes forêts, qui produisent du bois en quantité, soit pour le chauffage, soit pour bâtir des maisons. La

laine des moutons ; les fourrures & les peaux de bêtes sauvages leur fournissent des doublures très-chaudes pour les habits, & d'excellentes couvertures de lits. Une multitude innombrable d'oiseaux leur donne du duvet & de la plume.

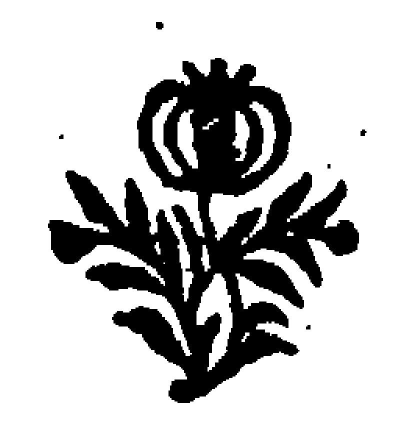
On passe ici de la violence du froid à des chaleurs excessives. Dans le milieu de l'été, le soleil étant continuellement sur l'horizon, l'atmosphère & les montagnes n'ont pas le tems de se refroidir, & conservent encore, au lever de cet astre, une partie de la chaleur du jour précédent. Si l'été étoit d'une longueur plus considérable, le sol pourroit produire des raisins & d'autres fruits d'une maturité aussi parfaite, que dans les autres pays. Plusieurs plantes, & particuliérement l'orge, croissent & mûrissent en six semaines. La nature accélère ses opérations, quand elle n'a que peu de tems à travailler.

Je ne vous parle, Madame, ni de la religion, ni des loix de la Norvége ; ce sont les mêmes qu'en Dannemarck, étant soumise à la même domination. Il y a seulement, parmi les loix pé-

nales, une singularité qui mérite de trouver place dans cette Lettre. Dans les anciens tems, les Norvégiens faisoient usage d'une fameuse cataracte pour l'exécution des rebelles, des traîtres & des chefs de sédition. On suit encore le même usage; on les y précipite tout vivans, afin qu'ils soient mis en piéces contre les pointes des rochers, & périssent dans un tumulte semblable à celui qu'ils ont voulu exciter.

Je suis, &c.

A Drontheim dans la Norvége, ce 30 Mai 1748.



LETTRE XCII.

L'ISLANDE.

UN vent d'eſt nous tira heureuſement du port de Drontheim, & nous conduiſit, dans peu de jours, ſur les côtes de l'Iſlande. J'appris d'un prêtre Danois, qui paſſoit avec nous dans cette iſle pour y deſſervir une cure, comment ce pays fut découvert par les Norvégiens, & tomba enſuite au pouvoir des rois de Dannemarck. Mon peu de connoiſſance dans l'hiſtoire de cette partie du Nord, ne m'a pas permis de le contredire, quoique je ſçache en général, qu'on eſt fort incertain ſur l'année où ce pays a été peuplé, & que la Chronique d'Iſlande ne donne, à ce ſujet, que des notions inexactes & peu ſûres. Quoiqu'il en ſoit, je vous rends, Madame, le récit de cet eccléſiaſtique proteſtant, préciſément comme je l'ai reçu.

» Un prince nommé *Hérald*, après » avoir ſubjugué tous les petits tyrans

» qui désoloient la Norvége, entreprit
» d'y régner seul, & exigea, de la part
» des nobles, des contributions, aux-
» quels plusieurs refuserent de se sou-
» mettre, aimant mieux s'exiler volon-
» tairement de leur patrie, que de re-
» connoître cette nouvelle puissance.
» Deux d'entr'eux, Ingulf & Hyorlef,
» furent des premiers à exécuter ce
» projet d'émigration. Un motif aussi
» puissant, que sa haine contre Hérald,
» obligeoit Ingulf de s'absenter. Il avoit
» commis un meurtre, & craignoit la
» vengeance des parens du mort. Il
» entraîna, dans sa suite, un grand
» nombre de mécontens, s'embarqua
» avec eux; & ils arriverent en Islande,
» vers la fin du neuvieme siécle. Au
» moment où ils découvrirent cette
» isle, Ingulf fit jetter une planche dans
» la mer; persuadé, suivant une an-
» cienne superstition, que là où elle
» s'arrêteroit, l'intention des dieux étoit
» qu'on y abordât. Mais les vagues dé-
» roberent cette planche aux yeux des
» navigateurs; & après plusieurs jours
» de recherches inutiles, ils furent con-
» traints de s'arrêter à une isthme, qui
» porte encore aujourd'hui le nom

» d'Ingulf. Hyorlef s'établit à quelques » lieues de-là ; & ces deux chefs ne » trouverent par-tout, qu'un pays in- » culte, désert & couvert de forêts. » Cependant on ne sçauroit douter » que des Européens, des Chrétiens » même, n'eussent été jadis dans cette » isle ; car on y trouva, de distance » en distance, le long du rivage, des » croix & d'autres monumens en bois, » sculptés dans le goût des Anglois.

» Quelques années après le départ » d'Ingulf, des familles Norvégiennes, » instruites de son sort, suivirent son » exemple. Hérald voulut en vain s'op- » poser à ces émigrations, ou s'emparer » de la nouvelle colonie ; il fut re- » poussé avec perte ; ses successeurs » ne furent pas plus heureux ; & ce » n'a été que quatre cens ans après, » que les Norvégiens firent la conquête » de ce pays, qui a passé, ainsi que la » Norvége même, sous le pouvoir des » rois de Dannemarck. Les glaces, » dont les montagnes & les côtes sont » couvertes, lui ont fait donner le nom » d'*Eysland*e, mot allemand, qui » signifie *pays de glace.* Son étendue » est d'environ deux cens lieues, de

» l'orient à l'occident; & de cent, du
» nord au midi : c'est, après l'Angle-
» terre, la plus grande isle de l'Eu-
» rope. Quelques-uns pensent qu'elle
» est la *Thulé* des Anciens, dont Vir-
» gile parle dans ses Géorgiques.

» Ce pays est hérissé, d'une extré-
» mité à l'autre, de rochers & de mon-
» tagnes immenses, entre lesquelles
» se trouvent des vallées fertiles, &
» très-étendues. Quelquefois on ren-
» contre, avec étonnement, au haut
» de ces montagnes, une surface plate
» de trois ou quatre lieues, des pâtura-
» ges excellens, des lacs même, & des
» étangs très-poissonneux. Toute l'isle
» est divisée en dix-huit districts ou
» bailliages, qui forment comme au-
» tant de petites provinces le long des
» côtes; le centre n'est presque point
» habité. Les Islandois choisissent les
» bords de la mer, par préférence à
» l'intérieur du pays, pour y faire leur
» domicile; parce que c'est vers les
» ports, que sont les établissemens de
» la compagnie de commerce; que
» ces parages fournissant beaucoup de
» poisson, il faut aussi beaucoup de
» monde pour la pêche, & qu'il leur
est

» est plus aisé de vivre de ce métier, » que de se livrer à l'agriculture. Mais » aujourd'hui, continua le ministre » Danois, on peut tout se promettre » des soins paternels de notre glorieux » souverain ; ses regards bienfaisans, » déja portés sur toutes les parties de » cette isle, y vont ranimer une profes- » sion honorable, qui est à la fois la » mere de toutes les autres, & la base » de la population.

» Dans la partie du nord, on voit pres- » que continuellement le soleil, depuis » la mi-Juin, jusqu'à la fin de Juillet; & » dans les mois de Décembre & de Jan- » vier, on ne l'apperçoit que pendant » fort peu de tems. Les aurores boréa- » les & la clarté de la lune dédomma- » gent de la privation de cet astre. »

Notre débarquement dans l'isle d'Islande se fit, au midi, dans le port d'Orebaque, assez près de Skalholt, une des principales villes du pays. Je dois vous prévenir, Madame, qu'on donne ici, en général, le nom de *villes*, à certains endroits qui appartiennent à la compagnie Danoise, & où l'on négocie avec les habitans. Ils consistent, le plus souvent, en cinq ou six maisons

de commerce, non compris les magasins, les boutiques & les cuisines. Ce qu'on appelle proprement un village, est inconnu aux Islandois. Chaque ferme est bâtie seule, & environnée de prairies. Là résident autant de locataires, que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages.

Ayant sçu de notre capitaine de vaisseau, que le dessein étoit de passer trois semaines à Skalholt, je m'arrangeai avec deux guides, pour m'accompagner dans l'intérieur de l'isle. Ma premiere curiosité fut de connoître le mont Hécla, qu'on a regardé comme un des plus fameux volcans de l'univers, quoiqu'aujourd'hui, il se trouve un des moins terribles de l'Islande. Depuis plusieurs années, il s'en est formé de nouveaux, qui ont causé plus de dégâts. Il est bien vrai que les éruptions de l'Hécla ont été très-violentes; mais il est tranquille depuis plus de soixante ans: on n'y apperçoit ni feu, ni exhalaisons, ni fumée; on n'y voit que des fontaines d'eau bouillante, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'isle. L'expérience apprend que lorsque ces eaux

jettent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; quand elles ne donnent qu'une vapeur foible, c'est le présage d'un tems sec. Il y a de ces sources qui ne sont que médiocrement chaudes; d'autres bouillonnent avec une telle force, qu'elles s'élèvent en l'air, & forment un jet assez élevé. Mais pour revenir au volcan, s'il a causé quelque dommage par sa derniere éruption, il en est résulté un plus grand bien; car les cendres, poussées par le vent dans les marais, les ont desséchés, & rendus propres à produire des pâturages. D'autres terreins ont été engraissés, pour ainsi dire, & sont devenus plus fertiles. On a établi, autour de cette montagne, des métairies & des fermes, qui ne sont plus importunées par ce voisin, autrefois si dangereux. L'ayant parcourue presque jusqu'à son sommet, je n'y ai trouvé que des pierres, des cendres, du sable, &, de tems en tems, des cavités pleines d'eau chaude. La cime est couverte de neige & de glace; & personne n'a encore pu y arriver.

Il est un autre volcan, dont l'irruption, qui se fit sentir, il y a vingt

ans, causa un ravage affreux. « On
» éprouva d'abord, me dit un hom-
» me qui en fut témoin, de violens
» tremblemens de terre, à la suite
» desquels le mont Krafle commença
» à vomir, avec un fracas terri-
» ble, de la fumée, du feu, des
» cendres & des pierres. Comme le
» tems étoit calme, tout ce que jettoit
» le volcan, retomboit sur la monta-
» gne; & le terrein des environs n'en
» fut nullement endommagé. Deux
» ans après, le feu se communiqua à
» des rochers de soufre, peu éloignés.
» Ils brûlerent pendant quelque tems,
» jusqu'à ce que les matieres fondues
» formassent des ruisseaux de feu, qui
» firent déserter les habitans. Ces ri-
» vieres brûlantes, après avoir ravagé
» la campagne, allerent se décharger
» dans un lac avec un bruit, un bouil-
» lonnement & un tourbillon épou-
» vantables. Ces irruptions occasion-
» nent quelquefois des inondations con-
» sidérables, par la fonte subite des
» neiges & des glaces qui environ-
» nent les bouches brûlantes de ces
» volcans. Tout le terrein que ces
» eaux parcourent, se dépouille de

» la croûte supérieure qui forme le » sol ; & il n'y reste plus qu'un lit de » sable. L'immense quantité de glace, » de pierres & de terre, qu'entraînent » ces torrens, comblent la mer à un » quart de lieue de distance, & y laisse » une petite montagne qui diminue » avec le tems. »

Parmi les diverses singularités de l'Islande, je ne dois pas oublier trois sources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises, & dans chacune desquelles l'eau bouillonne & s'élance alternativement. Quand la premiere a lancé de l'eau, celle du milieu en jette à son tour ; & ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité. La premiere recommence ; la seconde continue ; & ainsi successivement, toujours dans le même ordre, & avec la même régularité. Ces trois fontaines sont dans un terrein uni & découvert. Il y en a deux, où l'eau sort d'entre les crevasses, & pousse ses bouillons deux pieds plus haut que le terrein. L'autre, au contraire, qui paroît être l'ouvrage de l'art, est pratiquée dans une roche fort dure, ressemble à une cuve de brasseur, & porte son eau à

la hauteur de plus de huit pieds. Les opérations de ces trois sources se font au moins trois fois dans un quart d'heure.

Mais voici quelque chose de plus singulier : mettez de cette eau dans une bouteille, sans la boucher ; & vous l'en verrez sortir à deux ou trois reprises, comme du vin de Champagne, au moment même que celle de la source éprouvera son bouillonnement. Ce jeu continuera jusqu'à ce que l'eau de la bouteille ne soit plus chaude. Après la seconde ou la troisieme effervescence de cette eau, elle commence à se refroidir, & à devenir tranquille. Si vous bouchez la bouteille, après l'avoir remplie, elle éclate en morceaux, dès que la source se remet à bouillonner. Jettez, dans cette même source, du bois, ou quelque chose même de plus leger, elle l'entraînera au fond, comme si c'étoit ou du plomb, ou une pierre ; mais aussi, lorsqu'elle recommence à rejetter l'eau, elle lance avec elle, sur ses bords, à plusieurs pas de son ouverture, des pierres même qu'un homme auroit peine à lever. Ces pierres causent d'abord un grand bruit

dans la ſource; mais bientôt elles cèdent à la violence du bouillonnement; & malgré leur peſanteur, elles ſont repouſſées aſſez loin du bord. Cette eau eſt bonne à boire lorſqu'elle eſt froide; on a même remarqué que les vaches qui s'en abbreuvent, donnent plus de lait que d'autres, & que les terreins qu'elle arroſe, produiſent de meilleurs pâturages.

Ceux qui habitent près de ces fontaines bouillantes, y font cuire leurs alimens. Ils mettent leur viande dans une marmite, qu'ils ſuſpendent dans la ſource; & elle eſt cuite en aſſez peu de tems. Les voyageurs y font du thé; d'autres ſe baignent dans ſon eau, lorſqu'il s'en trouve de la froide dans les environs, pour en tempérer la chaleur. J'ai vu un bain de cette eſpece, ouvrage de la nature, qui reſſemble à une grande cuve, faite d'une ſeule pierre. Divers canaux, dont les uns fourniſſent de l'eau chaude, les autres de la froide, coulent dans ce bain, & ſemblent avoir été ménagés pour la commodité des baigneurs; tant il eſt aiſé de les détourner à ſon gré. Au fond de ce réſervoir eſt une ouverture, par

laquelle on peut le nettoyer, & y faire entrer de la nouvelle eau.

Non loin de cette source, nous rencontrâmes une compagnie de dix ou douze personnes, qui se rendoient à la ville voisine, pour assister à une nôce. Nous les accompagnâmes jusqu'à l'église; & après que le service divin fut commencé, mais avant que le ministre montât en chaire, il donna aux fiancés la bénédiction nuptiale devant l'autel. C'est, à l'égard de l'église, en quoi consiste toute la cérémonie. La mariée avoit sur la tête une couronne de vermeil, qui s'étendoit jusques sur le front. Deux chaînes de même métal, disposées en sautoir sur sa camisole, y formoient des festons, & se croisoient par-devant & par-derriere. Son cou étoit entouré d'une pareille chaîne, à laquelle étoit attachée une petite cassolette d'odeur, qui lui tomboit sur la poitrine. On me dit que ces ornemens étoient affectés aux nouvelles mariées.

Le service fini, on conduisit les époux dans leur maison; & l'on voulut bien m'y inviter. On commença par nous régaler de quelques verres d'eau-de-vie; & le reste du jour se passa à

boire, à manger & à se divertir, comme cela se pratique ailleurs. On nous servit d'abord du poisson assaisonné avec beaucoup de beurre, mais sans sel & sans épicerie, dont on ne fait ici presqu'aucun usage. On apporta ensuite divers plats de viande rôtie & bouillie; mais on commence toujours par la faire cuire à l'eau; après quoi, on la rôtit dans une poële. On met du gruau dans presque tous les alimens; & il paroît que ce peuple en fait sa nourriture ordinaire. Il connoît, comme nous, la bouillie faite de lait & de farine; & tous ces mets se préparent dans de la vaisselle de cuivre ou de fer, qu'il achete des Danois.

Il se fait une grande consommation de lait de vache; ces insulaires en composent une boisson qu'ils nomment *Syre*, & qu'ils préparent de la maniere suivante. Ils font d'abord du beurre de crême douce; puis ils mêlent le lait qui reste, avec celui qui a été écrêmé. On chauffe le tout ensemble; & l'on y jette de la présure, pour le faire cailler. On le passe dans un linge; on met à part ce qui est coagulé; & le petit-lait est le syre dont je parle.

C'eſt une liqueur aigre, qui ſe conſerve toute l'année, & dont on fait une ample proviſion. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & ſe clarifie. On met du lait nouveau ſur l'ancien; & quand on craint de n'en point avoir aſſez pour en vendre aux voyageurs, on la falſifie avec de l'oſeille, en y mêlant de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait ici mariner la viande dans le ſyre, comme nous dans le vinaigre.

L'agriculture étant fort négligée en Iſlande, vous jugez bien que le pain doit y être rare. Il eſt vrai qu'on y tranſporte beaucoup de farine des royaumes voiſins; mais il n'y a que les riches qui en achetent : c'eſt beaucoup, quand les autres peuvent s'en procurer pour les jours de grandes fêtes ou les repas de nôces. Le beurre, le lait, les légumes & le poiſſon ſec ſont les alimens ordinaires, dont ſe nourriſſent les gens du commun.

Accoutumés à la ſobriété, les Iſlandois jouiſſent d'une complexion robuſte, & d'une bonne conſtitution. Ils élèvent leurs enfans avec aſſez de ſoin & de ménagement : ce ſont les meres qui les alaitent : ils ont des berceaux

de deux especes, les uns avec des pieds; les autres suspendus; jamais les enfans ne reposent par terre. On leur donne du lait de vache, qu'on leur fait avaler avec un mammelon. Il est d'usage de les mettre en culotte & en veste, à l'âge de deux ou trois mois; mais on ne les laisse ni se rouler ni se traîner. On les porte sur les bras avec beaucoup de précaution; & l'on peut dire que leur éducation n'est pas plus négligée, que dans les autres pays de l'Europe. Quand ils deviennent grands, ils sont généralement assez bien faits, quoique d'une taille médiocre. Les femmes ont une figure passable; & quoique d'une constitution moins forte que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est presque jamais altérée, que par les accidens fâcheux, qui, faute de sages-femmes, suivent d'ordinaire les accouchemens. La difficulté de rassembler les enfans des métairies éloignées les unes des autres, ne permet pas de les envoyer dans des écoles publiques; mais dans chaque maison, les peres & les meres se chargent de leur instruction, ou bien ils choisissent un domestique capable, qui

leur apprend à lire & à écrire. Les curés leur rendent quelques visites, ou les font venir dans leur presbytere, pour examiner ce qu'ils ont appris. On leur enseigne le catéchisme, soit dans la maison paternelle, soit à l'église; & l'on n'admet à la cène, que ceux qu'on trouve suffisamment instruits.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, ils commencent à mener une vie dure & rigoureuse. Ils font, jusqu'à cinquante, une épreuve très-rude de leurs forces; mais, ce tems une fois passé, leur vigueur s'affoiblit; &, pour l'ordinaire, ils sont attaqués de maladies qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. Il n'y a pas de doute, qu'elles ne procèdent des travaux cruels qu'ils supportent, étant en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ils restent des nuits entieres dans leurs habits mouillés; ce qui leur cause des maux de poitrine, & les empêche de prendre de l'embonpoint.

Ces peuples s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes; les plus riches en tirent de Dannemarck. Leur vêtement ressemble assez à celui du mate-

lot; c'eſt, en été, une veſte & une culotte de toile; en hyver, l'un & l'autre eſt de drap. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un ſur-tout, dont il ſe ſert lorſqu'il voyage, ou qu'il va à l'égliſe. Les femmes ont des robes, des camiſoles & des tabliers de même étoffe que les habits d'hommes. Elles portent auſſi des eſpeces de ſurtouts, qui reſſemblent à ces caſaques que les Jeſuites mettent en hyver par-deſſus leur ſoutane, ou comme on en voit dans de vieux tableaux, & ſur le portail des anciennes égliſes. Les manches ne ſont point pendantes, comme celles des Jeſuites, quoiqu'auſſi étroites : on y paſſe les bras; & elles vont preſque juſqu'aux mains. Cette robe ne tombe pas ſi bas, que celle de deſſous; il s'en faut plus de quatre pouces. Elle eſt noire, & bordée d'une certaine garniture que les femmes font elles-mêmes, & qu'on prendroit pour de la dentelle : les perſonnes riches y attachent divers ornemens en argent ou en or. Le bord des tabliers eſt orné de rubans de différentes couleurs : le haut tient à une ceinture, qui ſe ferme par-devant avec un

crochet. Les camiſoles, toujours noires, & juſtes à la taille, avec des manches étroites juſqu'à la main, ſont auſſi garnies de rubans; & au bout de chaque manche, il y a quatre ou cinq boutons d'argent ou de cuivre. La robe de deſſus eſt jointe à un collet à la Jéſuite, large de trois doigts, un peu ſaillant, fait de ſatin ou de velours noir, & bordé d'un petit cordon d'or ou d'argent. La coëffure eſt un grand mouchoir blanc, de groſſe toile, couvert d'un autre plus fin, haut de trois pieds, & terminé en pain de ſucre. Autour de ces mouchoirs, elles en ont un de ſoie, qui enveloppe tout le front. Elles font elles-mêmes leur chauſſure & celle des hommes, avec du cuir de bœuf, ou de la peau de mouton, dont on a ôté le poil ou la laine. Ces ſouliers ſont couſus de maniere, qu'ils emboëtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les aſſujettit, au moyen de pluſieurs courroies fort minces, dont deux, attachées derriere le ſoulier, ſe lient par-devant ſur le cou-de-pied.

Les maiſons ordinaires des Iſlandois ſont compoſées de cinq à ſix piéces,

On trouve d'abord un corridor long & étroit, au-dessus duquel sont pratiquées, de distance en distance, des ouvertures rondes, qui donnent passage à la lumiere. Elles sont fermées par de petits carreaux de verre, ou communément, par une espece de parchemin bien tendu, & fort transparent, qui se fait avec la tunique qui enveloppe l'estomac du bœuf ou de la vache. On entre, par ce corridor, dans différentes chambres; l'une est la salle de travail: les femmes y préparent l'étoffe pour les habits, le cuir pour les souliers; ce soin les regarde principalement. Dans une autre chambre couchent le mari & la femme, dans une troisieme les enfans & les domestiques; les autres servent de cuisine, de laiterie, de garde-manger, &c. Toutes ces différentes piéces ne sont éclairées que comme le corridor, c'est-à-dire, par des ouvertures pratiquées dans le toît, avec de semblables chassis; il n'y a que la salle de travail, qui ait des fenêtres. Les fermiers, & autres personnes un peu à leur aise, ont un appartement propre à recevoir & à loger les étrangers; c'est la principale chambre de la maison, &

la seule qui ait une entrée particuliere en dehors. Non loin du logis, dans une espece de basse-cour, chaque habitant a ses étables. Ils ne serrent pas leur foin dans des granges; ils ont une place entourée d'un fossé, où ils le laissent en tas séparés, couverts d'un gazon en pyramide, afin que l'eau coule, & ne le gâte pas. Tous ces bâtimens sont fort grossiers, ainsi que les meubles qui les décorent. L'Islande produit peu de bois de charpente; & pour construire un édifice, on a recours à de petits soliveaux, liés à quelques piliers de pierres, entrelassés de brossailles, garnis de terre, & couverts de gazon. Les meubles de ces maisons sont de peu de valeur. Des lits faits d'une grosse étoffe du pays, & garnis de plumes que la multitude d'oiseaux aquatiques rend très-communes; des tables, des chaises, des bancs, des armoires composent tout l'ameublement, qui est de la plus grande simplicité.

Les églises ne sont pas autrement bâties, que les maisons ordinaires; mais elles sont plus grandes, plus larges & plus élevées, quoiqu'en géné-

ral, un homme un peu grand toucheroit au plancher avec ses doigts. Le défaut de bois, de brique & de chaux empêche qu'on ne les exhausse davantage. Les toîts, formés de chevrons, de traverses & de lattes, sont couverts de gazon en dehors, & de planches en dedans; & lorsque ce gazon devient verd, on les prendroit pour des élévations de terre, ou de petites montagnes. Au reste, toutes les églises d'Islande ne sont pas dans le même goût. Celle de Holum, ville épiscopale, est construite de gros murs & de bois de charpente, & a plus de quarante pieds d'élévation. On y voit encore, autour du chœur, une muraille de pierre de taille, qui subsiste depuis plus de quatre cens ans. La cathédrale de Skalholt, autre évêché d'Islande, est dans le même état, que celle de Holum, à l'exception du chœur, & se soutient aussi depuis très-long-tems.

Les prêtres qui desservent ces églises, & le peuple qui les fréquente, sont de la religion Luthérienne, la seule que l'on souffre en Islande. Un évêque Catholique s'opposa long-tems à son établissement dans cette isle, &

paya de sa tête sa longue résistance. On prétend qu'on trouve encore ici des restes de Catholicité ; je crois qu'ils ne consistent que dans de vieux ornemens, & d'anciennes peintures qui se conservent dans quelques églises. Deux évêques partagent entr'eux le gouvernement spirituel de l'Islande. La partie du nord forme seule le diocèse de Holum ; celui de Skalholt comprend le reste du pays. Chaque évêché a une école latine, pourvue de deux professeurs. Les étudians, qui donnent des preuves de science & de capacité, sont nommés aux cures du diocèse, sans avoir besoin de subir des examens à l'université de Coppenhague. Il est vrai néantmoins, que les Islandois qui vont faire leurs études en Dannemarck, & qui y prennent des degrés, sont préférés dans la distribution des bénéfices & des emplois. On donne aux uns les meilleures cures ; les autres sont pourvus des charges de baillifs, sous-baillifs, & autres places de judicature.

Lorsque la religion Luthérienne fut introduite chez ces insulaires, le clergé Catholique, séculier & régulier, formoit ici un corps assez nombreux. Une grande

partie de ſes biens demeura unie aux ſiéges épiſcopaux ; le reſte fut confiſqué au profit du roi. Les évêques ont la geſtion de tous leurs biens ; ils en retirent environ deux mille écus par an, ſur quoi ils ſont obligés de payer deux profeſſeurs, un prédicateur qui leur tient lieu de grand-vicaire ou de théologal, deux ou trois prêtres ; d'entretenir un certain nombre d'étudians, & de faire faire les réparations néceſſaires aux égliſes, & autres bâtimens qui dépendent de leur ſiége. Cela payé, il leur reſte tout au plus trois mille livres. Il eſt vrai que le roi de Dannemarck leur abandonne certains péages dûs à la couronne. Chaque habitant eſt ſoumis à une taxe annuelle de la valeur de dix poiſſons, que ſa Majeſté a quelquefois la bonté de leur céder.

Les revenus des autres eccléſiaſtiques conſiſtent en rentes provenant des biens-fonds, en impoſitions ſur les métairies, & en denrées qu'ils retirent des paroiſſiens. Il y a de ces curés qui, comme parmi nous, vivent fort à leur aiſe, & d'autres qui ſont extrêmement pauvres. Ces derniers ſont obligés de tra-

vailler comme les paysans, pour nourrir leurs enfans & leurs femmes. Ils vont avec eux à la pêche, & imitent les apôtres par leur profession, comme par leur pauvreté. Comme eux, ils quittent leurs filets & montent en chaire; & de pêcheurs d'hommes, ils redeviennent pêcheurs de poissons.

On imprime à Holum, en langue Islandoise, divers ouvrages de dévotion, & d'autres livres utiles qu'on leur attribue. Plusieurs de ces insulaires se sont appliqués aux sciences avec succès, & ont passé, dans leur tems, pour des écrivains célèbres. On représente les anciens Islandois comme des hommes spirituels & curieux, qui mettoient en vers, tout ce qui arrivoit de mémorable. Les poësies Islandoises ont été fort estimées de leurs voisins. Un auteur de cette nation a publié, il y a quelques années, une Dissertation latine sur les voyages des anciens peuples du Nord, & principalement de ses compatriotes. On trouve encore actuellement des étudians de cette nation à Coppenhague, qui ne le cèdent à aucun Danois. Ceux qui s'appliquent à une profession, & exercent quelques métiers en Danne-

marck, y deviennent ordinairement d'habiles maîtres. En Islande même, il y a d'excellens ouvriers, qui n'ont jamais eu d'autres instructions, que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans s'occupent d'orfévrerie, & font ces ornemens d'or, d'argent ou de cuivre, que les femmes portent à leur ceinture. Ils réussissent également dans tout ce qui est d'un usage ordinaire, même sans avoir les instrumens nécessaires, ni les matériaux convenables: lorsqu'ils peuvent se les procurer, ils travaillent avec beaucoup plus de perfection. Ils ont naturellement de la facilité pour apprendre à écrire & à calculer, & de très-grandes dispositions pour le commerce.

Il faut pourtant convenir qu'en général, les Islandois sont encore très-grossiers, malgré les soins qu'on prend de les policer. Il y a un grand baillif, trois baillifs particuliers, & vingt-quatre officiers de justice, dont chacun gouverne un petit district. Celui qui commande à toute l'isle, sous le titre d'Administrateur, ou Gouverneur général, est un seigneur Danois du premier rang. C'est aujourd'hui M. le comte

de Rantzaw, chambellan du roi. Il fait son séjour ordinaire à la cour ; mais le grand baillif réside à Besseſted, où est le siége du conseil souverain d'Islande. Cette charge est assez briguée ; & le roi ne la confie qu'à des personnes qu'il honore de sa faveur. Ce grand-baillif n'est pas le seul officier considérable de cette isle ; la cour y entretient encore un sénéchal, qui perçoit tous les droits & les revenus de sa Majesté, & en rend compte à la chambre des finances. Les impositions se payent en poissons : les baillifs particuliers touchent toutes les rentes de cette espece, ainsi que les autres revenus, chacun dans son district, d'après un bail passé par le sénéchal, au nom du Souverain ; ce bail est fait de façon, que les officiers y trouvent les appointemens de leurs charges.

Il y a d'autres droits, que paye à la chambre des finances du roi, une compagnie de Coppenhague, privilegiée par sa Majesté, pour le commerce d'Islande. Tous les ports de cette isle lui ont été affermés ; & elle y envoie des navires avec des marchands & des commis, qui négocient pour son

compte avec les habitans. Ils reçoivent les marchandises des Islandois, & les payent avec d'autres marchandises, ou avec de l'argent comptant, suivant un tarif imprimé, auquel les deux parties sont obligées de se conformer. Ce tarif indique toutes les marchandises qui sortent du pays, sçavoir, des poissons secs, du mouton salé, du beurre, de l'huile de poisson, du suif, de la laine, des peaux & de la plume : les Danois donnent, en échange, du bled, de la farine, de l'eau-de-vie, de la bière, du fer, de la toile, des bois de charpente, des lignes à pêcher, du tabac, &c.

On compte ici par poissons, au lieu de compter par sous, par livres, ou par écus. Trente poissons sont estimés trois livres; & il est indifférent de donner ou un écu, ou trente poissons; ces deux objets ont le même cours dans le commerce. Ce qui vaut moins de douze poissons, ne sçauroit être payé avec de l'argent; & dans ce cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac, dont un petit bout fait la valeur d'un poisson. Ainsi on peut regar-

der le poiſſon & le tabac comme la monnoie du pays.

Pour éviter la fraude dans le commerce, les Iſlandois portent dans les ports, tout ce qu'ils ont à vendre : les Danois ne reçoivent que ce qu'ils trouvent bon, & mettent le reſte au rebut. Les ports, pour le poiſſon, ſont principalement au midi & à l'occident de l'iſle ; les ports pour la viande, au nord & à l'orient. Dans ces derniers, les marchands fixent eux-mêmes le jour, où les moutons de chaque diſtrict doivent être livrés. Les Iſlandois tuent tout ce bétail, & en remportent les entrailles & la tête. La viande eſt ſalée par la compagnie, & coupée en grandes & petites piéces. A l'égard des peaux, on les ſaupoudre de ſel, du côté où elles tenoient à la chair ; on les applique les unes contre les autres par ces mêmes côtés ; & l'on en fait des rouleaux bien ſerrés, pour qu'elles ne ſe corrompent point. Le ſuif ſe fond, & ſe met dans des tonnes, que l'on charge ſur les vaiſſeaux.

Dans les ports du midi & de l'orient, la compagnie Danoiſe prend indiſtinctement

indiſtinctement tout le bon poiſſon ſec, ſuivant la taxe. La Providence ſemble avoir eu un ſoin particulier des Iſlandois, en raſſemblant près de leur iſle, une multitude innombrable de poiſſons de toute eſpèce. Ils arrivent d'abord ſur les côtes orientales, paſſent enſuite ſur celles du ſud, d'où ils ſe rendent dans les grands golfes. Ce ſont les Hambourgeois qui ont, les premiers, fait ce commerce avec l'Iſlande. Ils avoient d'abord établi une ſociété; dans la ſuite ils y ont négocié clandeſtinement, & ſous le nom de contrebandiers. Aujourd'hui la compagnie Danoiſe défend l'entrée de cette iſle aux marchands étrangers. Elle a enlevé des vaiſſeaux à des négocians Hollandois, qui y faiſoient la contrebande; ils furent conduits à Coppenhague, & déclarés de bonne priſe.

Les grandes affaires, celles qui concernent le commerce général du pays, ſont jugées en Danemarck; mais les différends particuliers, & les procès des habitans, ſe décident dans l'iſle même. Il s'en élève de toute eſpece, par leur humeur querelleuſe & tracaſſiere, qu'ils tien-

nent, comme on l'a dit des Normands, de la Norvége leur ancienne patrie. La cause est portée d'abord au tribunal d'un magistrat subalterne; & l'on appelle de sa sentence à celle du baillif, lorsque celui-ci donne son audience. On dit *tenir les grands jours*, pour signifier la résidence qu'il va faire tous les ans dans une paroisse de sa jurisdiction. Là on plaide tous les procès survenus entre les habitans; ces jours se tiennent au commencement de l'hyver, loin des villes où les paysans ne pourroient venir qu'à grands frais, & en abandonnant leurs travaux. On peut encore avoir recours à un siége plus élevé, auquel préside le grand-baillif, assisté de dix ou douze gens de loi. En son absence, il est remplacé par le sénéchal. Un magistrat inférieur peut y être cité directement pour un déni de justice, ou autres fautes de cette nature. De cette cour supérieure, on se pourvoit au conseil suprême de Coppenhague, lorsque la matiere est importante, & dans des cas prescrits par les loix.

Les affaires ecclésiastiques se jugent, premiérement par la jurisdiction du

chapitre de chaque cathédrale. Elle est composée d'un prévôt & de deux assesseurs. On passe ensuite, par appel, à la chambre du consistoire, où assiste le grand-baillif, en qualité de président, au nom de l'administrateur ou gouverneur général : l'évêque, le prévôt, les prébendiers en sont les assesseurs. Ce tribunal se tient dans les mêmes lieux que les grands jours, & à-peu-près de la même manière. De la chambre consistoriale, on passe directement à la cour souveraine de Coppenhague. Il n'y a d'autres supplices capitaux en Islande, que de couper la tête avec une hache, & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.

Mais c'est assez parler de procès & d'affaires criminelles ; je vais dire un mot des divertissemens de ces insulaires. Ils consistent à chanter d'anciennes chansons guerrieres, sur des airs très-grossiers, sans mesure, sans musique & sans instrumens. Les Islandois n'ont nul goût pour la danse ; c'est en quoi ils différent spécialement des autres paysans du Nord. Si quelquefois, pour s'amuser, les négocians les rassemblent

avec un violon, ces bonnes gens se prêtent de leur mieux à cet exercice. L'homme & la femme se mettent vis-à-vis l'un de l'autre, & sautent continuellement, en se laissant tomber, tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre. Ils ne connoissent guères que le jeu des échecs; & l'on trouve quelquefois, parmi le peuple même, des gens qui l'entendent passablement. Ils en faisoient autrefois leur passion; & ils assurent que leurs ancêtres y ont excellé. Il n'y a point de misérable paysan, qui n'ait chez lui son jeu d'échecs, travaillé de sa main. Ils sont faits d'os de poisson, & diffèrent des nôtres, en ce que leurs fous sont des évêques, comme devant le plus approcher des personnes royales.

Cet amusement prend quelquefois sur leurs occupations ordinaires, telles que la pêche & le soin du bétail, qui fait la richesse principale de la plus grande partie de l'isle : il y a des habitans qui possèdent jusqu'à cinq cens moutons. Dans certains tems, on les mène paître sur des rochers; dans d'autres, ils restent à la maison. Chaque fermier a autant de bergeries qu'il

en faut, pour les mettre à couvert. On jette le foin dans des rateliers suspendus de façon, qu'ils peuvent y manger des deux côtés. Il y a de ces bergeries que la nature a formées elle-même : ce sont des excavations causées par les éruptions de quelques volcans. Les moutons s'y retirent, lorsque le tems devient mauvais ; mais ils y sont exposés aux entreprises du renard, qui s'y cache volontiers, dans l'espérance d'y faire un butin considérable.

En hyver, lorsqu'il y a peu de neige, on envoie aux champs les troupeaux, pour épargner le foin. Il arrive quelquefois, quand il fait beaucoup de vent, que ces animaux en suivent l'impulsion, & vont se jetter à la mer ; la neige, qui couvre la terre & les empêche de voir loin devant eux, leur dérobe la vue du danger. D'autres fois, quand la neige les surprend, ils se joignent en troupes, rapprochent leurs têtes les unes des autres, & abandonnent leurs dos à l'air, sans se remuer, jusqu'à ce que leurs toisons se gelant ensemble, ils ne puissent plus se dégager. La neige

continuant à tomber à gros flocons, ils en sont bientôt tout couverts ; & le froid les saisit tellement, qu'il ne leur est plus possible de se séparer. On les retire quelquefois sains & saufs, même au bout de plusieurs jours ; mais souvent ils sont étouffés sous le poids de cette masse énorme de neige, qui les accable. D'autresfois, la faim les oblige de se ronger mutuellement la laine pour se nourrir, jusqu'à ce que l'on vienne à leur secours. Quelques-uns conservent ensuite cette habitude ; mais lorsque le propriétaire s'en apperçoit, il les fait mourir pour arrêter ce désordre ; car, outre que cette manie leur occasionne à eux-mêmes des maladies, elle nuit encore extrêmement aux autres, en empêchant que leur vêtement ne les défende contre le froid. C'est une règle générale, parmi les habitans, de retenir les troupeaux dans la bergerie, lorsqu'ils prévoient un tems fâcheux, pour prévenir tous ces accidens. Il est un tems dans l'année, où l'on attache, sous le ventre des béliers, un morceau de drap, qui les empêche de s'accoupler avec les brebis. A Noël, on les laisse libres ; &,

par ce moyen, les meres ne mettent bas, que dans le commencement d'Avril, saison où les jeunes agneaux n'ont plus rien à craindre de la rigueur du froid.

Le principal commerce de la partie septentrionale de l'isle consiste dans ses moutons ; & les paysans donnent un soin particulier à la conservation de ces animaux. Le berger ne les quitte pas, & a toujours, à sa disposition, un ou deux chevaux, & une couple de chiens dressés, dont il se sert pour rassembler le troupeau. Il y a de ces gens-là, qui s'apperçoivent, du premier coup d'œil, si, parmi deux ou trois cens moutons, il en manque un, lequel c'est, & s'il s'en trouve d'étrangers.

Lorsqu'un marchand a fixé le tems où il achetera le bétail d'une paroisse, les habitans conviennent d'un jour pour reconnoître leurs moutons, & choisir ceux qu'ils veulent vendre. Alors tous les bergers se rendent dans les montagnes, rassemblent les troupeaux dans un lieu environné de murs, qui peut contenir huit à dix mille de ces animaux. Chacun cherche ceux qui

portent sa marque, les mène à part dans une petite place, non loin de la premiere, & conduit au port ceux dont il veut se défaire.

Un des grands fléaux des troupeaux de moutons, sont les renards, dont l'Islande abonde plus que tout autre pays. On en trouve beaucoup de blancs, & peu de noirs. Les insulaires leur tendent des piéges, ou les tuent à coups de fusils. Ils placent, dans la campagne, un animal mort; & près de-là est une cabane, où un homme reste caché. Les renards, attirés par l'odeur, s'amassent en si grand nombre autour du cadavre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un seul coup, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit. Ce sont les seules bêtes fauves du pays. Quelquefois on peut y voir des ours, qui viennent du Groënland sur des glaçons; mais on les empêche de pénétrer dans l'isle, ou de s'y établir. Les habitans des côtes ont soin d'observer s'il en arrive sur des glaces, ou s'il en paroît des traces dans la neige. Alors ils en avertissent leurs voisins, qui ne cessent pas de les chercher & de les poursuivre, qu'ils ne

les ayent tués. Si l'ours rencontre par hazard un homme qui ne soit point en état de l'attaquer, celui-ci lui jette son gant. L'animal s'arrête, prend ce gant, retourne & manie tous les doigts ; & pendant cet intervalle, l'habitant se dérobe à sa vue par une prompte fuite. Mais si la bête est pressée par une faim violente, s'arrêtant peu à ce qu'on lui jette, il rejoint bien vîte son homme, & le dévore. La peau d'un ours tué en Islande, doit être remise au baillif, parce qu'elle est regardée comme un droit du fisc royal.

Je rapporterai quelques singularités de ce pays, avant que de parler des animaux domestiques. Il y a dans cette isle une espece particuliere de crystal, qui a la propriété de représenter doubles, tous les objets qu'on regarde au travers. Les montagnes qu'on appelle *jokuls*, parce qu'elles sont continuellement couvertes de neige & de glace à leur sommet, ont cela de remarquable, qu'elles croissent, décroissent, s'élèvent, s'abbaissent, grossissent & diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoûte à leur forme, ou en enlève quelque chose. On trouve des mon-

ceaux de glace inacceſſibles, où la veille on voyoit un chemin, & des traces de voyageurs. Ce qui étoit un gouffre le jour d'auparavant, redevient au niveau le lendemain; & ce qui offroit une élévation, ne préſente plus qu'un précipice. On ne craint ici, ni ſerpent, ni aucun reptile venimeux. Les forêts y ſont très-rares; on n'y voit guères que des bouleaux & des ſaules, dont la groſſeur n'excède pas celle du bras. En quelques endroits, ces arbres ſont raſſemblés de manière, qu'ils forment, çà & là, de petits boſquets. Mais on peut dire, en général, que les habitans manqueroient de bois, ſi la mer n'en amenoit, tous les ans, une grande quantité ſur les côtes de leur iſle. En creuſant la terre, de côté & d'autre, on trouve des ſouches pourries, & de vieilles racines, qui indiquent que jadis il exiſtoit des forêts dans des lieux où l'on n'en voit plus actuellement. Dans les endroits où le bois eſt moins commun, comme aux environs de la mer, les pauvres gens ſe ſervent d'arrêtes de poiſſon pour faire du feu. En d'autres cantons,

où l'on manque de pâturages, on nourrit les vaches avec de l'eau, dans laquelle on a fait cuire du poisson. On y mêle même de ce poisson à moitié pourri, & des arrêtes que l'on réduit en bouillie. Les météores sont ici assez ordinaires; les feux follets y paroissent les plus fréquens. On y voit souvent deux soleils, avec trois arcs-en-ciel qui passent entre les deux images de cet astre, & l'astre lui-même. On conserve le poisson en l'ensevelissant dans la neige, comme ailleurs, en le couvrant de sel. Lorsque la mer est agitée par les rames, elle paroît durant la nuit, quand le tems est serein, comme un feu qui sort d'une fournaise.

La plûpart des animaux domestiques connus dans le reste de l'Europe, comme les chiens, les chats, les cochons, les chèvres, les bœufs, les vaches, les chevaux, le sont également en Islande. Ces derniers ressemblent à ceux de la Norvége, qui en a, dit-on, fourni les premieres races; d'autres prétendent qu'ils sont venus d'Écosse, où les Islandois faisoient autrefois un grand commerce. Les chevaux, qui ne travaillent qu'en été, passent le reste

de l'année dans les champs, en plein air, & s'en trouvent bien. Ceux, dont on croit n'avoir besoin qu'au bout d'un certain tems, sont envoyés dans les montagnes, avec une marque qui les fait reconnoître. On les y laisse plusieurs années; & lorsqu'on veut s'en servir, on les rassemble en troupe, & on les prend avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus trop sauvages: il s'en trouve même, parmi eux, qui osent attaquer les gens qui viennent pour les emmener. Les chevaux de selle restent l'hyver dans l'écurie, & l'été en pleine campagne.

Puisque j'ai commencé à vous parler des animaux, je finirai cet article par les oiseaux & les poissons. On nourrit ici peu de volaille, tant à cause de la rigueur du froid, que de la cherté du grain; cependant j'y ai vu des pigeons, des poules, & des poulets. Mais si ces especes sont rares, cette disette est réparée par l'abondance des canards sauvages, des cannes, & de ces perdrix à pattes velues, très-communes dans la Norvége. On trouve, dans la saison, une si grande quantité d'œufs d'oiseaux

aquatiques, que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut, & presque plus qu'ils n'en peuvent manger frais. Il y auroit de la folie, de garder de la volaille domestique, qui obligeroit à de la dépense, tandis qu'ils en ont assez de sauvage, qui ne leur coûte rien. Vous sçavez d'ailleurs, de quelle utilité est leur excellente plume, & principalement ce duvet mol, élastique & leger, connu sous le nom d'*édredon*, d'où est venu le mot corrompu d'*aigledon*.

A l'égard des oiseaux de proie, les plus connus en Islande, sont l'aigle, l'épervier, le corbeau & le faucon. Ce dernier se prend avec des filets; & cette chasse diffère peu de celle des faucons de Russie, que vous pouvez vous rappeller. Ceux de cette isle ont la réputation d'être plus braves, plus adroits, que tous les autres faucons de l'Europe. On assure qu'il n'est presque pas un seul nid de ces oiseaux, qui ne soit connu. Il y a, dans chaque canton, un ou plusieurs fauconniers, qui n'ont d'autre occupation, que de les découvrir. Ils ont un brevet du baillif, & sont les

ſeuls, à qui cette recherche ſoit permiſe. Ils doivent tous être du pays; & cette commiſſion, quand ils ont du bonheur & de l'intelligence, eſt communément aſſez lucrative. Tous les ans, le jour de la S. Jean, ils ſe rendent à Beſſeſted, & y dépoſent tous les faucons, en préſence du premier fauconnier de ſa Majeſté. Celui-ci réforme les moins capables de ſervir, met les autres à part, & les tranſporte dans ſon vaiſſeau à Coppenhague. Chacun de ces oiſeaux vaut au moins vingt écus à celui qui l'apporte: cette ſomme lui eſt payée par le baillif du roi, ſur la vérification de ſon fauconnier. Le trajet d'Iſlande en Dannemarck, étant, pour l'ordinaire, d'environ quinze jours ou trois ſemaines, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut, pour nourrir les faucons pendant cette traverſée; & comme on ne leur donne que de la viande fraîche, on embarque toujours quelque bétail vivant, pour le tuer ſucceſſivement, à meſure qu'on en a beſoin. Ces oiſeaux demandent beaucoup de ſoin, pour être conſervés durant le voyage. Ils ſont rangés entre les deux ponts du vaiſſeau,

fur des perches garnies de couffins, auxquelles on les attache. Le roi de Dannemarck en reçoit, tous les ans, de cette ifle feule, cent cinquante ou deux cens, & en fait des préfens à plufieurs princes de l'Europe.

La prodigieufe quantité de poiffons qui peuplent les mers voifines de l'Iflande, attire, fur les côtes, une multitude infinie d'oifeaux aquatiques. Chaque efpece peut y être fervie felon fon goût & fes befoins. La plus nombreufe eft celle des cygnes & des canards; c'eft auffi la plus utile, à caufe de l'abondance & de la bonté de fon duvet. Je n'infifterai ni fur cet article, ni fur mille autres fortes d'oifeaux, qui ne font point particuliers à ce pays. Voyez, fur la maniere de les prendre, ce que j'ai dit en parlant de la Norvége. A l'égard des poiffons qui fe raffemblent près de l'Iflande, il feroit difficile d'en nommer toutes les efpeces. Je ne parlerai point des harengs, qui font quelquefois des années entieres fans fe montrer; il eft vrai que quand ils paroiffent, ils forment une colonne fi épaiffe, qu'une chaloupe a peine à la pénétrer. Le retour des far-

dines est plus constant & plus régulier. C'est un spectacle amusant & curieux, de les voir arriver par millions, agiter, par leurs mouvemens, les flots de la mer, & devenir la proie d'une foule innombrable d'oiseaux, qui obscurcissent le ciel, & remplissent l'air de leurs cris. A chaque instant, on en voit quelques-uns d'eux se détacher, s'élancer dans les eaux comme un trait, s'y enfoncer profondément, & remonter avec leur prise dans leur bec.

Mais le plus grand ennemi des sardines est le cabeliau, qui ne cesse de les poursuivre pour les dévorer. Ces poissons arrivent ensemble le long des côtes de l'Islande ; & les habitans saisissent le tems de leur passage, pour en faire une ample provision. Ils pêchent le cabeliau à la ligne : sa chair est d'un si excellent goût, qu'il passe par-tout pour un mets délicieux. C'est avec ce poisson, qui se divise en plusieurs especes, & est connu sous différentes dénominations, que ces gens-ci préparent, sous des noms divers, ce qu'on appelle, en général, le *stockfisch*. Ils coupent la tête aux cabeliaux, ouvrent aux uns, le ventre dans toute sa lon-

gueur, fendent les autres par le dos, leur en arrachent l'épine, les appliquent les uns contre les autres par le côté ouvert, les étalent ſur des pierres arrangées à ce deſſein, ou les ſuſpendent ſur des lattes, les retournent pluſieurs fois, & expoſent alternativement à l'air, le côté de la chair & celui de la peau. Si le tems eſt beau, il ne faut pas plus de quinze jours pour ſécher ce poiſſon. On le met enſuite ſur un mur fait exprès; & l'on a attention, que le côté de la peau ſoit tourné en dehors. Quelque tems qu'il faſſe alors, rien ne peut le corrompre; il ſe conſerve des années entières ſans ſel, & ſans autre préparation. Lorſque les habitans apportent leur poiſſon ſec dans les places de commerce, ils en forment des amas auſſi élevés que les maiſons, & de la même façon qu'on entaſſe chez nous les gerbes de bled. S'il pleut, on les couvre avec de gros draps, de peur qu'ils ne contractent de l'humidité. La pêche ſe fait au mois de Mai & de Juin; elle commence avant le lever du ſoleil, & quelquefois ſe continue pendant toute la nuit. Dès qu'une barque eſt arrivée

à terre, le chef des pêcheurs partage le butin ; chacun d'eux en a une portion égale ; & il ne la quitte pas, qu'il ne l'ait arrangée comme je viens de le dire.

Les baleines font la guerre aux cabeliaux, comme ceux-ci aux harengs & aux sardines. On en voit de toutes les especes près de ces côtes ; & c'est une très-grande joie pour les habitans, que la prise d'un de ces animaux. Une barque s'approche de la baleine ; le pêcheur lui darde un grand harpon de fer, & la barque se retire promptement. Le harpon a la marque de celui qui l'a lancé. Quand le coup a été bien porté, & que le monstre périt sur la côte où il vient échouer, on le partage entre celui à qui le harpon appartient, & le propriétaire du fonds sur lequel on le trouve. En ouvrant une de ces baleines, on vit dans son ventre plus de six cens cabeliaux frais & vivans, & une multitude innombrable de sardines, & même quelques oiseaux qui en tenoient encore dans leur bec.

J'ai lu quelque part, que le poisson est plus propre que la viande, à fournir de cette matiere qui sert à la généra-

tion, & que c'eſt une des raiſons de ce nombre infini de peuple, qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. Si cela eſt, toute la partie méridionale de l'Iſlande, qui en fait ſa principale nourriture, devroit être très peuplée : il eſt pourtant vrai, que ce pays contient à peine la vingtieme partie des habitans qui peuvent y vivre. On aſſigne pluſieurs cauſes de cette dépopulation. La premiere eſt une épidémie terrible, appellée *la peſte noire*, qui déſola tout le Nord, vers le milieu du quatorzieme ſiécle. Il mourut alors tant de monde dans cette iſle, qu'il n'y reſta perſonne en état de faire la deſcription de cet horrible fléau. Les Annales Iſlandoiſes, où tous les évènemens antérieurs ſont fidélement rapportés, ne fait aucune mention de celui-ci. On ſçait ſeulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeſte contagion, que très-peu d'hommes, qui s'étoient réfugiés dans les rochers : tout le reſte périt miſérablement. Le petit nombre de ceux qui ne furent point enveloppés dans la deſtruction générale, repeupla le pays dans l'eſpace de trois ſiécles ; mais leurs

malheureuſes générations ont, dans la ſuite, éprouvé des fléaux non moins cruels que la peſte. Des ravages affreux, cauſés par la famine & la petite vérole; des cruautés inouïes, exercées par des corſaires Turcs & Algériens, qui ont fait une irruption en Iſlande, ont enlevé un ſi grand nombre d'habitans, qu'il en reſte à peine aujourd'hui quatre-vingt mille dans toute l'iſle.

Je vous ai dit, Madame, que les anciennes Annales de ce peuple ſe ſont aſſez bien conſervées: on garde encore, en vers, les événemens arrivés ſous les règnes de chacun de ſes rois. Ces monarques, ainſi que tous les héros du Nord, menoient par-tout avec eux, des poëtes qui écrivoient leurs exploits. Les ſoldats les apprenoient par cœur, & les chantoient les jours de combat. Ces mêmes poëſies contenoient tout le développement de la religion. Le premier principe des choſes eſt un géant nommé *Immer*, qui fut taillé en piéces par les Nains qu'engendra le Chaos. Ils formerent les cieux de ſa tête, le ſoleil de ſon œil droit, la lune de ſon œil gauche; ſes épaules furent changées en montagnes;

les rochers devinrent ses os ; la mer fut faite de sa vessie ; & son urine produisit les rivieres. Toute cette mythologie est écrite en vieux Islandois, & paroît très-ancienne. Thor & Odin étoient au nombre de leurs divinités : ils ont conservé ces deux noms, pour désigner deux jours de la semaine, comme nous ceux de Jupiter & de Mercure. On apperçoit par ces chroniques, que les prêtres sacrifioient à leurs dieux des victimes humaines. Ils les précipitoient du haut d'un rocher, ou on les jettoit dans un puits. Ils avoient deux temples principaux, l'un à Holum, l'autre à Skalholt, où sont aujourd'hui les deux cathédrales. Si tout cela se trouve réellement dans les anciennes chroniques, comme on me l'assure, il faut regarder, Madame, comme une fable, ce qu'on dit de la fondation de ce peuple, par un seigneur de Norvége.

Les Islandois passoient jadis pour de bons gladiateurs & de hardis pirates. Le combat singulier leur étoit permis en public ; & souvent on s'en servoit pour la décision des procès. Le parti vaincu perdoit sa cause ; & celui qui

refusoit de se battre, avoit le même sort. Il n'étoit pas rare de voir deux champions exposer toute leur fortune au bout de leur épée : le vainqueur possédoit le bien de l'un & de l'autre; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de présenter un taureau au victorieux ; & il falloit qu'il le tuât d'un seul coup, pour être confirmé dans sa possession.

Je suis, &c.

A Skalholt en Islande, ce 17 Juin 1748.



LETTRE XCIII.

LE GROENLAND.

LE 21 du mois de Juin, l'ordre général fut donné à l'équipage, de se tenir prêt pour partir le 23. Un vent favorable nous porta, en peu de tems, vers les côtes orientales du Groënland; le pays nous parut couvert de neige, & d'un abord difficile. Des glaces flottantes dans la mer jusqu'à cinq ou six lieues du rivage, nous causerent de vives allarmes. Toute notre attention étoit de trouver une ouverture pour pouvoir pénétrer; mais la chose étoit impraticable; car ces glaces paroissoient attachées les unes aux autres; ce qui formoit un spectacle affreux, & augmentoit notre frayeur. Nous fûmes contraints de nous éloigner, de tourner vers le Sud, & de doubler l'isle Farewel, pour aller gagner la partie occidentale du Groënland, la seule où l'on puisse aborder. Mais nous fûmes long-tems loin de

notre but ; un vent d'Oueſt nous ramena du côté de la Norvége, entre l'Iſlande & l'Ecoſſe. C'étoit préciſément le tems du paſſage des harengs, dont la pêche, qui ſe faiſoit alors, nous procura un ſpectacle auquel nous ne nous étions pas attendus. Les pêcheurs avoient aſſemblé leurs barques, au nombre de douze à quinze cens ; & s'étant mis en mer, ils tirerent le premier coup de filet le 25 Juin, à une heure après-minuit.

Cette pêche ne ſe fait que la nuit ; parce qu'alors le poiſſon eſt attiré par la clarté des lanternes, qui l'empêche, en l'éblouiſſant, de diſcerner les filets. Le jour on le diſtingue par la noirceur de la mer, & l'agitation qu'il excite dans l'eau, en s'élevant juſqu'à ſa ſurface, & en ſautant même en l'air, pour éviter la fureur dévorante des autres poiſſons, ſes ennemis. Les filets des pêcheurs étoient longs de deux cens toiſes ; & on les avoit teints en brun, pour les rendre moins viſibles. Il n'eſt pas permis de les jetter en mer avant la S. Jean ; parce qu'avant ce tems, le hareng n'eſt pas arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſçauroit le tranſporter, ſans qu'il ſe gâte. En vertu d'une ordonnance

ordonnance expresse de la marine, qui se publie & s'affiche tous les ans, les pêcheurs de Hollande, de Danemarck & de Hambourg, les pilotes, les matelots, les maîtres des barques font serment, avant leur départ, de ne point précipiter la pêche ; ils le renouvellent à leur retour, pour attester que, ni eux ni personne de leur connoissance, n'a enfreint cette loi ; en conséquence de cette affirmation, on expédie des certificats aux vaisseaux destinés au transport des nouveaux harengs, pour garantir la bonté de cette marchandise, & conserver le crédit de ce commerce.

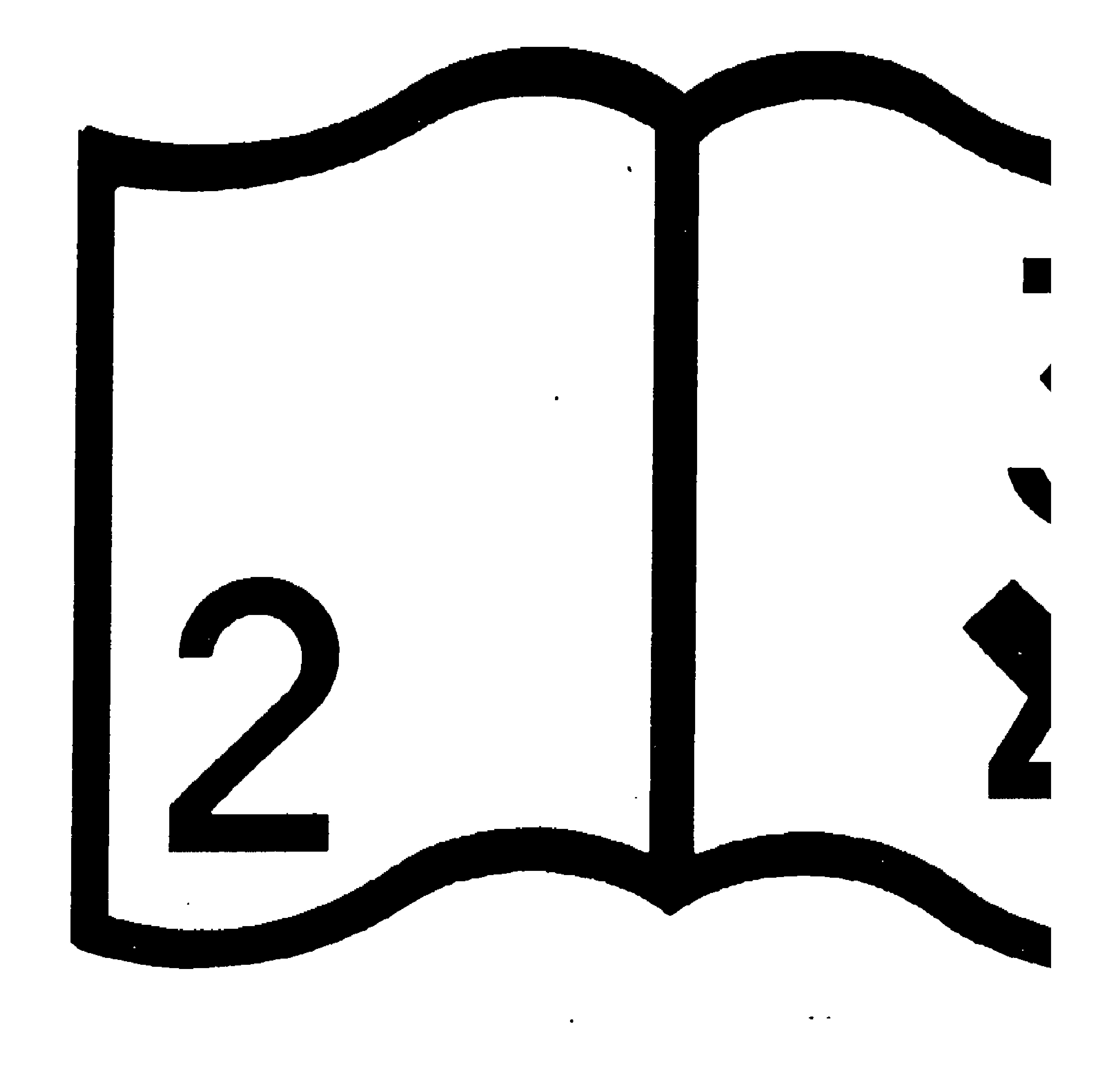
Pendant les trois premieres semaines de la pêche, on met toute la prise, pêle-mêle, dans des tonneaux ; & on l'envoie promptement en Hollande, dans des bâtimens, bons voiliers, qu'on appelle *chasseurs ;* nom que l'on donne aussi aux premiers harengs qui arrivent. A l'égard de ceux qu'on prend après la mi-Juillet, à mesure qu'ils entrent dans la barque, on leur ôte les ouïes ; & on les partage en trois classes : on nomme *harengs vierges*, ceux qui sont prêts à frayer ; *harengs pleins*, ceux qui sont remplis d'œufs ou de

laites; & *harengs vuides*, ceux qui ont jetté leur frai. On sale chaque espece à part; & on les met dans des tonneaux particuliers. La premiere passe pour la plus délicate; la seconde est dans son état de perfection; la troisieme se conserve le moins.

Plus de cent mille Hollandois vivent de la seule pêche de ce poisson; & plusieurs s'y enrichissent. Ce sont eux qui en fournissent à presque toute l'Europe; & aucun peuple n'entend mieux l'art de le préparer. Les tonneaux, dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne; & ils les arrangent, avec beaucoup d'ordre, dans des couches de gros sel, distribué avec des soins & des précautions particulieres. Le sapin, dont les Norvégiens font leurs tonnes, leur communique un mauvais goût; d'ailleurs ils y mettent ou trop de sel, ou trop peu, & les empâtent mal dans les tonneaux. La lenteur avec laquelle les Anglois préparent ce poisson, lui ôte de sa délicatesse & la faculté de se conserver. Les Flamans ont inventé les premiers, vers la fin du quatorzieme siécle, la maniere d'encaquer les harengs: c'est à Guil-

laume Binckels, qu'on eſt redevable de cette découverte. L'empereur Charles-Quint & la reine de Hongrie allerent, en perſonne, viſiter ſon tombeau, en reconnoiſſance d'une invention ſi utile à l'humanité, & ſpécialement à leurs ſujets de Hollande. Ces derniers, jaloux du commerce & du gain, ont exclu les Flamans de la mer, & ſont preſque les ſeuls aujourd'hui, qui réuſſiſſent à cette pêche. Tous les harengs que prennent les François & les habitans de Galles, ſe mangent frais en partie : on ſale le reſte ; & on l'envoie en Eſpagne & dans la Méditerranée. La bonté de ce poiſſon ſe perd ſur nos côtes ; & d'ailleurs on ne ſçait ni ſaler les harengs, ni les préparer pour le tranſport, comme en Hollande. Bien des gens les enfument, pour en faire une marchandiſe plus durable : les Hollandois en font eux-mêmes beaucoup de cette derniere eſpece, & en envoient dans toute l'Allemagne ; c'eſt ce qu'on appelle *des harengs ſaurs.*

Le pêcheur de qui je tiens toutes ces circonſtances, m'a appris, ſur ce poiſſon utile & paſſager, d'autres détails également curieux, que je vais



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

vous rendre dans les mêmes termes.
» Les harengs ont leur principale de-
» meure dans les abîmes qui sont sous
» les pôles; de-là ils envoient, pour
» ainsi dire, des colonies qui font le
» tour de l'Europe, & reviennent
» ensuite au Nord, en passant près de
» l'Islande. Les glaces immenses dont
» ces gouffres sont toujours couverts,
» les mettent à l'abri des poissons vo-
» races, qui les guettent continuelle-
» ment, & à qui la difficulté de res-
» pirer ne permet pas de rester sous la
» glace. Paisibles dans cette retraite,
» les harengs multiplient si prodigieu-
» sement, que, bientôt la nourriture
» leur manquant, ils vont chercher à
» vivre ailleurs. En quittant leur do-
» micile, ils sont bientôt poursuivis par
» les baleines, les marsouins, les chiens
» marins, les cabeliaux & autres gros
» poissons, qui les chassent devant
» eux dans l'Océan, & contribuent à
» les disperser en plusieurs bandes.
» C'est vers le commencement de l'an-
» née, que débouche la grande troupe.
» Son aile droite se détourne vers l'oc-
» cident, & tombe sur l'Islande, d'où
» elle envoie un détachement au banc

» de Terre-neuve. L'aile gauche s'é-
» tend à l'orient, & dirige sa marche
» vers la Norvége, la mer Baltique,
» l'Ecosse, & les provinces septentrio-
» nales de la France.

» Après avoir fourni aux besoins de
» tous ces peuples, ce qui reste de ces
» colonnes dispersées se réunit, pour
» n'en plus former que deux d'une
» épaisseur énorme, qui s'en retour-
» nent dans leur patrie : l'une y arrive
» du côté de l'orient, & l'autre par le
» septentrion. Le tems de leur départ
» est fixé ; c'est ordinairement au mois
» d'Août. La route est prescrite, & la
» marche réglée ; tous partent ensem-
» ble ; il n'est permis à aucun de s'écar-
» ter ; point de maraudeurs, point de
» déserteurs. Le passage est long, parce
» que l'armée est nombreuse ; mais
» dès qu'une fois elle a disparu, on n'en
» revoit plus jusqu'à l'année suivante.

» Si vous demandez ce qui peut leur
» inspirer ce goût de voyager, je ré-
» pondrai, d'après un de nos pêcheurs,
» qu'il naît en été, dans les parties sep-
» tentrionales de l'Europe, une mul-
» titude innombrable de certains vers,
» & de petits poissons, dont ils se nour-

» riſſent : c'eſt une manne qu'ils vien-
» nent recueillir exactement. Quand ils
» ont tout enlevé, ils deſcendent vers
» le midi, où une nouvelle pâture les
» appelle. Si ces nourritures manquent,
» ils vont chercher leur vie ailleurs ; &
» alors le paſſage eſt plus prompt, &
» la pêche moins bonne. La même loi,
» ou le même inſtinct, appelle après
» eux leurs petits, dès qu'ils ont aſſez
» de force pour voyager ; & tous ceux
» qui échappent aux filets des pê-
» cheurs, continuent leur chemin,
» pour remplir ailleurs le grand but de
» la nature, c'eſt-à-dire, pour produire,
» l'année ſuivante, de nouvelles géné-
» rations.

» Si quelque choſe eſt digne d'ad-
» miration dans la marche de ces ani-
» maux, continue toujours notre pê-
» cheur, dont je rapporte les propres
» paroles, c'eſt l'attention que ceux
» de la premiere rangée, qui ſert de
» ſignal aux autres, portent ſur les
» mouvemens des *harengs royaux*,
» leurs conducteurs. Lorſque ces poiſ-
» ſons ſortent du Nord, la colonne
» eſt incomparablement plus longue
» que large ; mais, dès qu'elle entre

» dans une vaste mer, elle s'élargit,
» au point d'avoir une étendue plus
» considérable, que la longueur de
» l'Angleterre. S'agit-il d'enfiler un ca-
» nal? Aussi-tôt la colonne s'allonge
» au dépend de sa largeur, sans que
» la vîtesse de la marche en soit ra-
» lentie. C'est ici, sur-tout, que les
» signaux & les mouvemens font un
» spectacle digne d'étonnement: nulle
» armée, quelque bien disciplinée
» qu'elle soit, ne les execute avec au-
» tant d'ordre & de précision. Ce que
» nous appellons les *harengs royaux*,
» sont une espece particuliere, qui a
» près de deux pieds de long, sur une
» largeur proportionnée. On prétend
» que ce sont les conducteurs de leur
» troupe; & lorsque nous en prenons
» un vivant, nous avons grand soin de
» le rejetter aussi-tôt dans la mer, pour
» ne pas détruire un poisson si utile.

» Les pêcheurs, qui ont étudié
» ses différentes routes, arrivent tous
» les ans à la S. Jean; ils tendent
» leurs filets entre deux barques,
» en les opposant directement à la
» colonne des harengs, & en pren-
» nent à la fois des quantités prodi-

» gieuses. Les oiseaux maritimes qui » voltigent au-dessus de l'eau, leur » font connoître en quels lieux ils sont » en plus grand nombre; ces animaux » les suivent & observent tous leurs » mouvemens, pour trouver le mo» ment d'en faire leur proie. Mais ce » ne sont pas là leurs plus cruels en» nemis : les gros poissons de la mer, » tels que la baleine, & autres de cette » espece, leur font une guerre conti» nuelle. Quand la baleine est tour» mentée par la faim, elle a l'adresse » de les rassembler, & de les chasser » devant elle vers la côte. Lorsqu'elle » en a réuni, dans un endroit serré, au» tant qu'il lui a été possible, elle sçait » exciter, par un coup de queue donné » à propos, un tourbillon si rapide, » que les harengs étourdis & com» primés, entrent par tonneaux dans sa gueule. »

Vous voyez, Madame, que le mauvais succès de notre navigation ne nous fut point absolument infructueux, puisqu'il nous procura un spectacle & des éclaircissemens, dont nous eussions été privés sans cette circonstance. Nous abandonnâmes le dessein d'entrer dans

le Groënland par la côte orientale, comme impraticable; la partie de l'occident nous offroit un abord plus facile; & nous fûmes heureusement secondés par un vent sud-est, qui favorisa notre débarquement. Je ne vous parlerai ni de villes, ni de bourgs, ni de villages; rien de tout cela, Madame, n'est connu dans cette région de neige & de frimats. Quelques cabanes habitées par un missionnaire, un catéchiste, un marchand, un assistant, des matelots, & quelques valets, voilà ce qui forme, le long des côtes, les principaux logemens des colonies Danoises. A l'égard des naturels du pays, ils se construisent des maisons qui les mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Ils en ont pour l'hyver & pour l'été. Les premieres, bâties de pierre, de tourbe, de terre & de mousse mêlées ensemble, sont quelquefois assez spacieuses, pour contenir plusieurs familles; mais elles sont si basses, que c'est tout ce qu'on peut faire, que de s'y tenir debout. Le toît est plat, formé par des lattes couvertes de gazon. Il n'y a des fenêtres que d'un côté: des membranes transparentes de boyaux

de chien marin ou d'autres poiſſons, bien préparées, & couſues enſemble, leur ſervent de vîtres. La porte eſt ſi baſſe & ſi près de terre, qu'il faut, pour ainſi dire, ramper, ou marcher à quatre pieds, pour entrer dans la maiſon : c'eſt pour ſe mieux garantir du froid. Elle eſt tournée au midi, & fermée d'une peau de chien marin.

L'intérieur de la chambre eſt tapiſſé d'autres peaux, dont le poil eſt tourné contre le mur. Les lits ſont rangés dans la partie qui eſt oppoſée aux fenêtres. Ce ſont de longues planches, poſées ſur des poutres à un pied de terre, où des peaux de chiens marins & de rennes, revêtues de leur poil, tiennent lieu de matelas & de couverture. Chaque famille couche enſemble; le pere & la mere au milieu; les garçons près du pere, & les filles de l'autre côté. Ces mêmes familles ont chacune leur appartement ſéparé par un poteau, comme les chevaux dans une écurie : ce poteau eſt placé auprès du lit, & ſoutient le toît. Pendant le jour, les femmes ſont aſſiſes ordinairement ſur le bois de lit, & y travaillent à la couture avec leurs filles : les

hommes & les garçons y ſont également ; mais ils leur tournent le dos. Le long de la muraille, au-deſſous des fenêtres, il y a auſſi des bancs, ſur leſquels les hommes s'aſſeyent.

Au lieu de poële ou de cheminée, on a ici une grande lampe, poſée ſur un bloc à trois pieds, au-deſſus de laquelle eſt ſuſpendu un chaudron ou une marmite. On y entretient, nuit & jour, pendant l'hyver, une flamme qui ſert à la fois, à éclairer, à échauffer la chambre, & à faire la cuiſine. Il y a, dans chaque cabane, autant de lampes que de familles ; & une choſe fort ſinguliere, c'eſt que malgré leur multitude, à peine y cauſent-elles la plus petite fumée. L'huile de poiſſon, & l'eſpece de mouſſe que l'on y brûle en forme de mèche, donnent une lumiere claire qui n'incommode point. Voici comment les Groënlandois préparent cette mouſſe : ils la font d'abord bien ſécher ; ils la pilent enſuite, & la réduiſent en pouſſiere. Ils en mettent une couche fort mince à un des côtés de la lampe ; & elle brûle tant qu'il y a de l'huile. Pour empêcher que la flamme ne s'élève trop haut, & ne

fasse de la fumée, ils tirent cette poudre avec un petit baton, sur le bord de la lampe, & entretiennent par ce moyen, une lumiere égale, qui donne presqu'autant de chaleur qu'un poële. Il est vrai qu'on n'y respire pas une trop bonne odeur; & il seroit difficile que cela fût autrement, dans un lieu toujours fermé, où tant de gens sont rassemblés, où l'on brûle de la mauvaise huile, où des marmites bouillent continuellement, & où, sur-tout, les cuves à urine, qui se vuident rarement, répandent une infection insupportable. Ces maisons d'hyver ne sont habitées que depuis l'automne jusqu'au printems; en été, on loge sous des tentes. Ce sont des peaux unies de chiens marins, étendues sur des perches plantées en rond, & rapprochées par le haut. Chaque famille a la sienne en particulier, avec sa lampe toujours surmontée de son chaudron.

Notre débarquement s'étoit fait à Godhaab, où les Danois ont une résidence, & les Hernhutes une communauté. Je ne sçais, Madame, si vous connoissez cette secte, qui, les années dernieres, a fait tant de bruit en Allemagne,

Elle a pour fondateur le comte de Zinzendorff, issu d'une ancienne famille d'Autriche, où ses aïeux, élevés à la dignité de Comtes de l'Empire, ont possédé les premieres charges. Soit par un zèle mal-entendu, soit par envie de se distinguer, ce seigneur entreprit de réformer la religion, & se disposa à donner publiquement des lèçons de théologie. Il parcourut la Saxe, la Hollande, la France, l'Angleterre, & ne forma de liaisons qu'avec les Kuakers. Il ne parloit que de proscrire les abus qui s'étoient glissés dans le culte; & tout laïc qu'il étoit, on le voyoit monter en chaire, & déclamer ouvertement contre les abus. Il étoit de toutes les assemblées religieuses; son exemple édifioit; il exhortoit le peuple à montrer plus de zèle, & les ministres à répandre une plus pure doctrine. Ses sermons, qui ne convertissoient personne, faisoient beaucoup d'éclat. La résistance du peuple, les censures ecclésiastiques, le peu de confiance que les réformateurs inspirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminerent à prendre des moyens plus sûrs; ce fut de se retirer dans ses

terres, & d'y établir une nouvelle église. Il se proposa de ne quitter sa retraite, que lorsqu'il y auroit solidement fondé sa domination.

Le concours prodigieux de fanatiques, que lui attira cette nouvelle forme de gouvernement, changea sa terre de Bertheldorff en un bourg considérable, qu'il nomma *Hernhut;* nom qu'il donna bientôt à toute sa secte. Flatté de ces premiers progrès, il publia un code ecclésiastique, un catéchisme, un livre de cantiques, & traduisit, en langue allemande, le nouveau Testament. Il défendit à ses prosélytes de se donner d'autres noms à l'avenir, que ceux de frere & de sœur; il voulut qu'ils se tutoyassent, & qu'il régnât entr'eux la plus grande familiarité. Cette innovation occupoit toute l'Allemagne; le nombre des Hernhutes augmentoit chaque jour; & le fondateur alla jusqu'en Danemarck, porter ses ridicules visions. Il envoyoit, à grands frais, des émissaires pour annoncer par-tout les progrès de la réformation d'Hernhut. Deux de ses disciples passerent en Amérique; d'autres vinrent dans le Groënland, pour y faire des prosé-

lytes. S'ils n'ont pas converti les gens du pays, ils y ont du moins formé des établissemens ; & c'est d'un de ces Hernhutes, que je tiens ce que je viens de dire. Le comte de Zinzendorff continue à y envoyer des colonies, pour soustraire ses disciples aux persécutions qu'ils éprouvent dans d'autres pays. On ne peut mieux comparer leur genre de vie, qu'à celle des Kuakers, que le comte, leur fondateur, semble avoir voulu prendre pour modèles. Vous ne sçauriez croire, Madame, avec quelle familiarité ils nous ont reçus : dès le premier jour de notre arrivée, ils nous traiterent comme leurs freres ; & sous une apparence grossiere & rustique, ils eurent pour nous les attentions les plus recherchées & les plus délicates. Je les trouvai même assez instruits, pour des gens qui n'ont d'autre occupation, que le commerce & la pêche. Un d'entr'eux, nommé *Marc Bruder*, (frere Marc,) avoit fait une étude particuliere de l'histoire du pays, & de son ancienne religion ; il commença par me raconter sa propre histoire.

» Tu vois, me dit-il, un ancien » étudiant & bourgeois de Leipsic,

» qu'une affaire malheureuse a obli-
» gé, malgré lui, de s'expatrier. Er-
» rant & fugitif, je ne trouvai de
» secours, que dans la charité des
» Hernhutes. Je m'attachai à mes bien-
» faiteurs; & insensiblement je me sentis
» porté à imiter leur genre de vie. Je
» suivis d'abord le frere Louis (le comte
» de Zinzendorff) à Philadelphie. De
» retour en Europe, il me donna la
» direction d'une école fondée pour
» l'instruction des prosélytes. Le ha-
» zard me procura une description
» de la Norvége, où j'appris qu'une
» colonie de ce royaume étoit venue
» habiter le Groënland, & y avoit
» établi des églises & des monastères.
» Cette lecture me fit naître le desir
» de sçavoir s'il y restoit encore quel-
» ques vestiges de ces anciens Chré-
» tiens. J'écrivis à un de nos freres,
» qui avoit voyagé dans ce pays, pour
» avoir là-dessus des éclaircissemens
» particuliers. Il me fit réponse, que ces
» peuples, qui avoient eu autrefois le
» bonheur d'être éclairés des lumieres
» de la Foi, faute de prêtres & d'ins-
» tructions, étoient retombés dans l'i-
» gnorance & les ténébres du paga-

» nisme. Je souhaitai alors d'être en situa-
» tion de pouvoir voler à leur secours.
» Je fis part de mon projet au frere
» Louis, qui me procura toutes les
» facilités de le suivre. Mes raisons
» étoient fondées sur l'Ecriture sainte,
» qui nous apprend que Dieu desire
» non-seulement le salut de tous les
» hommes, mais encore la conversion
» des idolâtres; sur le précepte de
» Jesus-Christ, qui ne se borne pas
» au tems des apôtres, mais qui re-
» garde son église, jusqu'à la consom-
» mation des siécles. Je faisois l'appli-
» cation de tous ces passages aux pau-
» vres Groënlandois, auxquels je me
» croyois spécialement tenu de rendre
» ce devoir de charité.

» Je me rendis donc à Berghen, &
» m'embarquai dans le premier vaisseau
» de la compagnie royale, qui fit voile
» vers cette contrée. Cette compagnie
» venoit d'être formée & revêtue de
» priviléges, pour l'entreprise de la pê-
» che, de la navigation & du com-
» merce du Groënland. Animés du
» même zèle, plusieurs de nos freres
» se sont empressés de suivre mon
» exemple; mais la cour de Dane-

» marck, dont les ſentimens, en ma-
» tiere de religion, ne s'accordent pas
» entièrement avec les nôtres, nous a
» interdit la prédication, & a envoyé
» d'autres miſſionnaires chargés, à no-
» tre excluſion, de toutes les fonc-
» tions du miniſtère évangélique. Nous
» nous ſommes reſtraints à ſervir Dieu,
» dans la ſimplicité de notre cœur, &
» le roi, dans l'exercice de la pêche,
» & les occupations du commerce.

» Ecoute, François, ſi la curioſité
» t'amène en ces lieux, pour connoître
» l'hiſtoire du pays, je ſuis peut-être
» le ſeul, dans cette région barbare,
» qui puiſſe te donner là-deſſus des
» éclairciſſemens. Les ſentimens ſont
» partagés touchant l'époque des pre-
» mieres colonies dans le Groënland.
» Les Iſlandois la placent au dixieme
» ſiécle; d'autres la font remonter juſ-
» qu'au huitieme, & fondent leur opi-
» nion ſur la bulle d'un pape, qui re-
» commande à un évêque la propaga-
» tion de la Foi Chrétienne chez cette
» nation nouvellement établie. Les pre-
» miers la croient originaire de Nor-
» vége, & lui donnent, pour fondateur,
» un certain *Eric Leroux*, qui ayant tué

» un homme en Islande, se réfugia sur
» une côte inconnue, y choisit un asyle,
» & s'y construisit une petite habitation
» qui porte encore le nom d'*Eric-sund*.
» Il y passa tout l'été ; & charmé des
» prairies agréables que lui offroient
» ces lieux inhabités, il donna à cette
» même contrée le nom de *Groënland*,
» (terre verte.) De retour en Islande, il
» engagea plusieurs habitans de cette
» isle à venir se fixer dans le pays nou-
» vellement découvert. Dans la suite,
» son fils alla faire un voyage en Nor-
» végé, y embrassa le Christianisme,
» revint avec une autre colonie, qui,
» jointe à la premiere, formoit déja
» le commencement d'une petite na-
» tion. On prétend qu'elle bâtit une
» ville nommée *Garde* ; qu'elle y
» éleva une église dédiée à S. Nicolas,
» patron des timides marins, &, en gé-
» néral, de tous les pays du Nord ;
» qu'elle fit construire sur le rivage de la
» mer, une autre ville appellée *Alb*,
» & qu'elle y fonda un monastère dé-
» dié à S. Thomas, parce que le peu-
» ple de ce pays étoit fort religieux.
» Quant au spirituel, les Groën-
» landois étoient soumis à l'évêque

» de Drontheim, & dépendoient,
» pour le temporel, des rois de
» Norvége, auxquels ils payerent un
» tribut annuel. Ce peuple fut ainsi
» gouverné pendant trois ou quatre
» siécles ; mais la plûpart des habitans
» périrent d'une maladie appellée *la*
» *mort noire*. Depuis ce tems, le
» Groënland s'est repeuplé. Ceux qui
» assignent à cette nation une époque
» plus ancienne, prétendent que les
» Norvégiens ni les Islandois ne furent
» pas les premiers habitans originaires
» du pays. Ils rencontrerent, dans la
» partie occidentale, un peuple sau-
» vage, qui, dit-on, tiroit son ori-
» gine de l'Amérique, comme on
» peut le conjecturer de sa maniere
» de vivre & de s'habiller. Quoi qu'il
» en soit, depuis la terrible dévastation
» de la *mort noire*, toute correspon-
» dance entre la Norvége & le Groën-
» land a cessé. Les rois de Danemarck
» ont fait diverses tentatives, pour re-
» prendre, dans la suite, & entretenir
» cette ancienne communication. Ils
» inviterent, par de grands priviléges,
» plusieurs particuliers à équiper des
» vaisseaux ; mais le sort n'en a point

» été heureux. Ce n'eſt guères que » depuis vingt-ſept ans, c'eſt-à-dire, » depuis la fondation de la compagnie » royale, que cette correſpondance » s'eſt rétablie. Voilà, François, ce » que je puis te dire de plus certain, » touchant l'hiſtoire très-peu connue » d'un pays, où le hazard veut que » nous nous ſoyons rencontrés. A l'é- » gard de l'état actuel de cette con- » trée, voici ce qu'un ſéjour de huit » ans m'en a appris.

» Si cette partie du globe eſt une » iſle, ou ſi, du côté du Nord, elle » eſt jointe au continent, c'eſt ce qu'on » n'a pas encore pu connoître ; mais » ce qu'on voit aiſément, ce ſont les » montagnes & les rochers perpétuel- » lement couverts de glaces & de » neige, dont elle eſt hériſſée : quan- » tité de golfes & de rivières l'envi- » ronnent de toutes parts ; la plus » grande, celle où les Danois établi- » rent leur premiere loge en 1721, ſe » nomme *Baals*, & s'étend à plus de » vingt lieues dans le pays. On diviſe » le Groënland en deux diſtricts, celui » de l'orient, & celui de l'occident. Le » premier eſt peu connu, à cauſe des

» glaces qui, pouſſées continuellement
» de la partie du Nord par la mer, ſe
» jettent vers les terres, & empêchent
» les vaiſſeaux d'y aborder. Ses habitans
» ſont repréſentés comme une nation
» cruelle & barbare, qui tue les étran-
» gers & les dévore. Cependant, ſui-
» vant le rapport de ceux qui y ont
» pénétré, ce peuple ne diffère point
» de celui qui habite la partie occi-
» dentale. Le froid n'eſt ſupportable
» dans cette contrée, que dans les en-
» droits où l'on a l'avantage, pendant
» l'hyver, de jouir, deux ou trois heu-
» res par jour, des rayons du ſoleil; &
» même alors les liqueurs fortes ſe gè-
» lent dans les chambres les plus chau-
» des. Dans les lieux où le ſoleil ne ſe
» montre jamais, le froid eſt ſi vio-
» lent, que les taſſes pleines de thé
» ou de caffé brûlant, s'attachent in-
» continent à la table, ſur laquelle on
» les a poſées. J'ai vu un hyver où la
» glace deſcendoit du tuyau de la che-
» minée, juſqu'à l'embouchure du
» poële, ſans que le feu le plus vif
» pût la faire dégeler pendant toute la
» journée. Au-deſſus de ce tuyau, elle
» formoit un arc, percé de différens

» trous, par où la fumée paſſoit. Les » murs, dans l'intérieur des maiſons, » étoient revêtus de glace; le linge, » quelque ſoin qu'on prît de le faire » ſécher, ſe geloit dans les armoires; » on avoit beau ſe couvrir dans le lit; » le froid y pénétroit, glaçoit l'haleine » & la tranſpiration. Nous étions for» cés de mettre en piéces les barils où » l'on conſerve la viande; & les mor» ceaux que nous en tirions, mis ſur » le feu dans de l'eau bouillante, reſ» toient long-tems gelés dans l'inté» rieur. Quelquefois la neige couvre » toute la contrée, & y reſte depuis le » mois de Septembre, juſqu'au mois de » Juin ſuivant. Elle eſt alors amonce» lée, à la hauteur de pluſieurs perches, » dans les chemins creux & les vallées, » & ſi fortement gelée, qu'on y marche » comme ſur la meilleure chauſſée.

» Outre les glaces horribles dont » le pays eſt couvert juſques ſur » les plus hautes montagnes, on en » voit flotter encore une immenſe » quantité ſur la mer. Les unes ſont » plates, & viennent des baies; les » autres, en forme de montagnes, » s'enfoncent autant dans l'eau, qu'elles

» s'élèvent au-dessus. Quelques-unes re-
» présentent de grandes églises, des châ-
» teaux avec des tours, des vaisseaux
» avec leurs voiles. Elles ne sont pas
» moins singulieres par leurs couleurs,
» que par leur figure. Il y en a de
» blanches & de brillantes comme le
» crystal; d'autres sont d'un bleu de
» saphir, d'autres d'un verd d'émé-
» raude. On voit quelquefois de ces
» isles de glaces, qui ont une lieue de
» tour, & plus de quatre-vingt brasses
» de profondeur.

» Les chaleurs de l'été sont fort
» courtes au Groënland; mais elles y
» sont aussi excessives, que le froid de
» l'hyver. Les rayons du soleil sont
» alors si ardens, que j'ai souvent été
» obligé de quitter mes vêtemens, sur-
» tout dans les endroits où la chaleur
» est concentrée, & où les brouillards
» & le vent ne pénetrent pas. Pour
» t'en former une idée, il suffit de
» sçavoir que l'eau de la mer, qui
» séjourne dans le creux des rochers,
» & que le reflux n'a point enlevée,
» s'évapore dans un instant, & laisse
» un très-beau sel en crystaux, d'une
» blancheur éblouissante. Mais quelle
» que

» que soit, en Groenland, l'ardeur du so-
» leil dans les plus grands jours de l'été,
» les nuits y sont toujours très-froides,
» par le vent qui se leve du côté des
» isles glacées, au coucher de cet astre.
» Le brouillard continuel qui tombe
» avec le crépuscule, donne aussi
» beaucoup de fraîcheur. Il est si épais,
» qu'on ne peut discerner aucun objet
» à dix pas de distance. L'automne se-
» roit la plus belle saison de l'année
» dans ce pays, si les nuits y étoient
» moins froides. Une chose singuliere,
» mais confirmée par l'expérience de
» plusieurs siécles, c'est que la tempé-
» rature du Groenland est directement
» opposée à celle du reste de l'Europe:
» si, dans les pays tempérés, l'hyver est
» rigoureux, il est ici très-modéré; &
» fort vif, au contraire, quand il est
» doux ailleurs.

» Deux choses fort incommodes dans
» cette contrée, sont les brouillards
» qui règnent continuellement pendant
» l'été, & la fumée ou la vapeur qui,
» en hyver, s'élève de la mer, comme
» d'une cheminée. Elle est quelquefois
» aussi épaisse qu'un nuage; & il en

» sort un froid si violent, qu'il brûle
» le visage, quand on est hors de
» la sphère du brouillard ; mais, au
» moment qu'on y entre, cette vapeur
» se change en une espece de mèche,
» & s'attache aux cheveux & aux ha-
» bits, comme il arrive dans une gelée
» blanche. Cette fumée cause le scor-
» but & de fréquens maux de poitrine,
» qui sont presque les seules maladies
» du pays ; car on n'y connoît point la
» plûpart de celles qui affligent les au-
» tres climats. Un vent de nord-est,
» traversant tout le continent, se charge,
» sur les montagnes, de particules de
» glace, qui font, sur la chair, le même
» effet que des coups de verges. Elles
» sont très-visibles, sur-tout au soleil,
» où on les voit reluire comme de pe-
» tits fils d'argent. Je ne te parle pas des
» lumieres boréales, qui sont ici aussi
» fréquentes, que dans les autres ré-
» gions septentrionales que tu as par-
» courues. Elles se mouvent avec une
» vîtesse incroyable, & jettent une
» si grande clarté, qu'on pourroit
» lire dans un livre. Quelque tems
» qu'il ait fait pendant le jour, elles

» ne manquent jamais de paroître le
» soir, sur-tout si l'air est net, calme &
» serein.

» Ne t'attends pas, François, à
» trouver ici toutes les productions
» des autres pays. Tu n'y verras ni
» de grands bois, ni de gros arbres. Le
» bouleau, l'aulne, le saule & le ge-
» nevrier sont presque les seuls que
» l'on connoisse dans le Groënland. Le
» cochléaria, l'angélique, le thym sau-
» vage y viennent aisément; les choux,
» & principalement les raves, y sont
» d'une bonté & d'une douceur extraor-
» dinaire. Tout cela doit s'entendre de
» la partie méridionale; car il ne croît
» presque rien vers le nord. J'ai vu peu
» de métaux dans les divers endroits
» que j'ai visités; seulement, à quel-
» ques lieues de la colonie, j'ai ap-
» perçu, sur une montagne, une
» terre de la couleur du verd-de-gris,
» qui contient, sans doute, quelques
» parcelles de cuivre. J'ai découvert
» aussi plusieurs mines d'amianthe, dont
» les veines étoient assez larges, le lin
» fort long & d'une blancheur écla-
» tante. Tant qu'il est dans une matiere
» grasse, il brûle sans se consumer;

» ni rien perdre sensiblement de sa subs» tance. D'autres montagnes renfer» ment une espece de pierre molle, » qui n'est qu'un marbre imparfait. » Comme elle est fort aisée à travailler, » nos Groënlandois en font les usten» siles de leur ménage, tels que des » lampes, des plats, des chaudrons » qui résistent au plus grand feu.

» On ne voit ici aucune bête veni» meuse, ni même nuisible, excepté » l'ours; encore se tient il beaucoup » plus sur l'eau, que dans les terres. » Il demeure presque toujours sur la » glace, & vit de chiens marins & » d'autres poissons. Il s'en présente ra» rement autour de la colonie; & ces » animaux n'habitent guères que le » Nord. Ils sont extrêmement grands, » & d'une figure hideuse. Leur poil est » blanc & long; & on les dit fort » avides de chair humaine. Ils ont leur » retraite dans des cavernes, ou dans » des trous qu'ils font en terre, ou » sous la neige. Ils en sortent au prin» tems, & emmènent avec eux leurs » petits encore informes, mais qu'ils » achevent de former en les léchant. » On n'apprivoise point ici les rennes,

» comme en Laponie ; on les tue à la » chasse pour se nourrir de leur chair, » pour se couvrir de leur peau. Les » chiens sont les seuls animaux do» mestiques du Groënland : on s'en » sert au lieu de chevaux, pour tirer » les traîneaux sur la glace. Les liévres » & les renards y sont aussi fort com» muns.

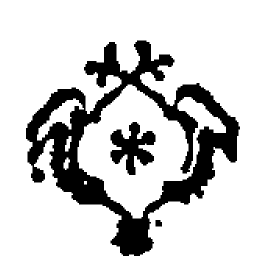
» Les mers, qui baignent ces parages, » sont extrêmement poissonneuses ; & » les côtes fournissent plusieurs especes » d'oiseaux aquatiques. Le plus consi» dérable, parmi les poissons, est la » baleine, & après elle le chien marin, » dont les pieds ressemblent à des pat» tes d'oie, & la tête à celle du chat. » Il a, près du museau, une barbe, & » quelques poils à côté du nez. Ses » dents sont aiguës ; & cet animal est » souvent aux prises avec les ours. Il » aime à grimper sur des monceaux de » glace, à s'y coucher, à se chauffer » au soleil, & quelquefois à y dor» mir. Les plus grands ont depuis cinq » jusqu'à huit pieds de longueur. Leur » lard donne la meilleure huile de » poisson ; ce sont ces animaux de mer, » qui contribuent le plus à l'entretien

» des Groënlandois. On se nourrit de
» leur chair ; leur peau sert à faire des
» habits, à couvrir les bateaux & les
» tentes ; on brûle leur graisse, avec
» laquelle on fait cuire le manger, faute
» de bois. Les oiseaux aquatiques, qui
» fréquentent les mers du Groënland,
» sont les mêmes qui se voient dans
» presque toutes les autres contrées du
» Nord.

» Mais en voilà assez, pour le
» présent, sur cette matiere ; viens,
» François : l'heure du dîner nous ap-
» pelle ; & nous parlerons ensuite de
» ce qui regarde les loix, les mœurs,
» les occupations & les usages des ha-
» bitans de cette contrée. »

Je suis, &c.

A Godhaab dans le Groënland, ce 9 Juillet 1748.



LETTRE XCIV.

SUITE DU GROENLAND.

NOTRE dîner, Madame, ne se ressentit point de l'aspérité du climat: nous fûmes servis comme si nous eussions été en Dannemarck: le vin, le beurre, la viande, le pain, l'eau-de-vie ne nous furent point épargnés. Il part, tous les ans, de Coppenhague, des vaisseaux chargés de ces provisions, pour la subsistance de la colonie; les Hernhutes sont presque toujours les mieux fournis; & l'ordre admirable qui règle cette petite communauté, y fait régner, en tout tems, la propreté & l'abondance.

» Au commencement de notre arrivée dans ce pays, me dit le frere » Marc, les Groënlandois ne vouloient goûter d'aucun de nos mets; » aujourd'hui ils nous remercient fort, » lorsque nous leur en faisons part. Le » beurre & le pain sont sur-tout de leur » goût; mais ils ne soucient pas beau» coup de nos boissons: cependant

» quelques uns d'entr'eux, après avoir » demeuré un certain tems auprès de » nous, ont appris à boire du vin & » de l'eau-de-vie.

» Leur nourriture consiste unique- » ment en viande & en poisson ; car » leur pays ne produit presqu'autre » chose que des rennes, des baleines, » des chiens marins, des lievres, & di- » vers oiseaux de mer. Ils mangent » quelquefois la viande crue ; quel- » quefois ils la font cuire ou sécher » au soleil. Il y a certains poissons qu'ils » gardent pour l'hyver : en automne, » ils les enfoncent dans la neige, où ils » se conservent tant que la gelée dure ; » & ils en prennent à mesure qu'ils en » ont besoin. L'eau est leur unique bois- » son ; & pour la rendre plus froide, » ils y mêlent ou de la neige ou de la » glace. Leurs alimens sont, en géné- » ral, très-mal-propres : on ne sçait ce » que c'est que de laver ni plats ni » chaudrons ; les mets se servent sur » le pavé où l'on marche ; & la chair » corrompue de renne ou de chien » marin, ne cause à ce peuple gros- » sier, ni dégoût, ni répugnance. Il » n'a point d'heure réglée pour ses

» repas; chacun mange quand la fantaisie lui en prend, & selon sa faim; » cependant on peut dire que c'est le » soir qu'ils ont le plus d'appétit. Quand » ils reviennent de la mer, celui dont » le souper est le plutôt prêt, invite » les autres à le partager avec lui; il va » chez eux à son tour; & tous ces » soupers se mangent successivement, » partout le monde, à mesure que les » viandes sont cuites.

» Les femmes n'y participent pas; » elles font leurs petits repas à part & » entr'elles; & tandis que les maris » sont à la mer, elles se régalent ré» ciproquement. Outre les mets dont » je viens de parler, ces peuples font » confire dans de l'huile de poisson, » une certaine plante qui croît sur le » bord de la mer, & qu'ils mangent » par délicatesse. Les excrémens, qui se » se trouvent dans les intestins des ren» nes, est pour eux une nourriture suc» culente; ils font une sorte de bè» gnets avec de la raclure de peau de » chien marin. En été, ils cuisent leurs » alimens en pleine campagne, avec » des roseaux, & en hyver, dans leurs » maisons & sur des lampes. Pour avoir

» du feu, lorſque le leur eſt éteint, » ils prennent deux morceaux de » bois ſec, qu'ils frottent l'un contre » l'autre, & qui s'allument par ce » moyen.

» Ces ſauvages ne connoiſſent aucun » métier; & leur principale occupa» tion eſt la pêche, à laquelle ils ſont » fort adroits. Ils ont imaginé de ſe faire » un vêtement, avec lequel ils ſe tien» nent debout, & marchent preſqu'à » ſec ſur les flots de la mer. C'eſt une » eſpece de jaquette, où l'habit, la cu» lotte, les bas & les ſouliers ne forment » qu'une piéce. Elle eſt faite de peau » de chien marin, unie & ſans poil, » & ſi bien couſue, que l'eau ne ſçau» roit y pénétrer. Il y a devant la poi» trine, un petit trou, par lequel ils » ſoufflent autant d'air qu'ils jugent à » propos, pour ſe ſoutenir ſans aller » au fond, & le bouchent enſuite avec » une cheville. A meſure qu'ils aug» mentent ou qu'ils diminuent l'air du » dedans de cet habit, ils deſcendent » & remontent comme bon leur ſem» ble. Ce ſont de vrais ballons, qui » courent ſur l'eau ſans s'enfoncer.

» De toutes les pêches qui ſe font

» dans les mers du Groënland, celle
» de la baleine est, sans contredit, la
» plus difficile. Ce genre de poisson se
» distingue d'une maniere très-mar-
» quée, de tous les autres, & n'en a
» guères que la figure extérieure ; car
» d'ailleurs il ressemble, presqu'en tout,
» aux animaux terrestres. Il a, comme
» eux, le sang chaud, respire par le
» moyen des poumons, est vivipare,
» donne à tetter à ses petits, &c. On
» ne peut rien dire de bien certain sur la
» grandeur des différentes especes de ba-
» leines. On en a vu qui avoient jusqu'à
» cent cinquante pieds de long ; & l'on
» assure que les premieres qu'on a pêché
» dans le Nord, étoient beaucoup plus
» grandes qu'elles ne le sont aujour-
» d'hui, parce qu'elles étoient beaucoup
» plus vieilles. Celles du Groënland,
» dont on tire tant de profit, & pour
» lesquelles se font proprement toutes
» les expéditions de la pêche, sont
» très-grosses & très-massives : leur tête
» seule fait près du tiers de leur vo-
» lume. Leurs nageoires ont jusqu'à
» huit pieds de longueur ; & leur
» queue, qui est placée horizonta-
» lement, est large de quatre brasses.

» Lorsque cet animal est couché sur le
» côté, il en donne des coups si terri-
» bles, qu'ils sont capables de submerger
» un navire. On ne peut voir sans éton-
» nement, avec quelle vîtesse cette
» masse énorme & pesante fend les
» flots de la mer, à l'aide de cette
» queue, qui lui sert comme d'aviron.
» Sa peau, qui a l'épaisseur d'un
» doigt, couvre une graisse jaune,
» épaisse de plus de huit pouces. La
» chair que couvre cette espece de
» lard, est rouge, & semblable à
» celle des quadrupèdes. La langue
» n'est presque qu'un gros morceau de
» graisse, dont on rempliroit plusieurs
» tonneaux.

» Les Groënlandois, pour la pêche de
» la baleine, prennent leurs plus beaux
» habits, comme dans un jour de nôce.
» Ils ont remarqué que, s'ils en usoient
» autrement, ce poisson, qui ne peut
» souffrir la mal-propreté, fuiroit devant
» eux. Ils ont coutume de s'embarquer
» au nombre de quarante ou cinquante
» personnes, tant hommes que femmes
» & enfans, dans un grand bateau.
» Les premiers se détachent & cher-
» chent la proie. Si-tôt qu'ils l'apper-

» çoivent, le plus hardi ou le plus
» fort prend son tems pour lui lancer
» le harpon, qui est attaché à une
» corde longue de deux cens brasses.
» Comme l'instrument pèse plus par le
» bas que par le haut, la pointe tombe
» toujours perpendiculairement sur le
» poisson, & s'y attache. C'est alors
» que le pêcheur court le plus grand
» danger; car la baleine blessée donne
» de si furieux coups de queue & de
» nageoires, qu'elle renverse quelque-
» fois la chaloupe, & tue le harpon-
» neur. Mais le plus souvent, aussi-tôt
» qu'elle a été frappée, elle plonge
» avec tant de vîtesse, que si les hom-
» mes n'avoient pas l'attention de
» tenir la corde bien mouillée, elle
» prendroit feu par le frottement con-
» tre la chaloupe, où elle répand seu-
» lement de la fumée; il y a aussi un
» pêcheur chargé de la dévider pen-
» dant que l'animal s'éloigne, parce
» que s'il arrivoit qu'elle se mêlât, la
» chaloupe seroit en danger d'être sub-
» mergée. Quelque longue que soit
» cette corde, elle ne le seroit pas as-
» sez, si la baleine n'étoit obligée
» de reparoître sur l'eau pour respirer.

» Elle fait alors un rugiſſement ſi fort,
» qu'on l'entend de plus d'une demi-
» lieue. Si-tôt qu'elle ſe remontre, un
» harponneur la frappe une ſeconde
» fois; & après ce coup, on lui en-
» fonce des lances, afin de la fatiguer,
» juſqu'à ce que ſes forces ſoient épui-
» ſées : avant ce tems, aucun pêcheur
» n'oſeroit en approcher. On s'efforce
» de la bleſſer ſous les nageoires, qui
» ſont l'endroit le plus ſenſible. Mais
» quand le coup porte dans le cœur ou
» dans les poumons, le ſang rejaillit à
» la hauteur du mât d'un grand vaiſ-
» ſeau. On la laiſſe enſuite s'agiter
» d'elle-même; elle ſe bat le corps
» avec ſes nageoires, & frappe de ſa
» queue avec tant de furie, qu'on croit
» entendre le bruit d'un canon, & que
» la mer en eſt toute couverte d'é-
» cume. Les chaloupes ſont quelque-
» fois obligées de la ſuivre pendant
» trois ou quatre lieues, juſqu'à ce
» qu'elle ait totalement perdu ſon ſang
» & ſes forces.

» Au bout de la corde qui tient au
» harpon, les habitans de ces côtes
» attachent une peau de chien marin,
» couſue en forme de veſſie, & rem-

» plie de vent, afin que l'animal puiſſe,
» dans ſa courſe, ſe fatiguer & s'épui-
» ſer, parce que ce ballon empêche
» qu'il ne ſe tienne long-tems ſous
» l'eau. Quand il eſt entiérement las,
» il ſe montre derechef aux pêcheurs,
» qui lui donnent enfin le coup de la
» mort. La perte de ſon ſang eſt ſi
» conſidérable, que par-tout où il
» paſſe, la mer en eſt rougie. Lorſque
» le monſtre eſt coulé à fond, on tire
» la corde; & par la peſanteur, on juge
» de la force qui lui reſte. Dès qu'il eſt
» mort, les hommes revêtus de leur
» habit de chien marin, que j'ai dit
» être tout d'une piéce, ſautent en
» mer, & commencent à couper la
» graiſſe de la baleine. Il y en a d'aſſez
» hardis, pour ſe tenir ſur ſon dos,
» tandis qu'elle reſpire encore. Ils en
» ôtent le lard, qui ſe porte auſſi-tôt
» dans le bateau, où on le fait fondre.
» L'huile qu'on en tire, ſert à brûler
» dans la lampe, à faire du ſavon, à pré-
» parer la laine des drapiers, à adoucir
» le cuir des corroyeurs, à délayer
» certaines couleurs, à compoſer une
» une eſpece de maſtic, &c. Une ba-
» leine produit depuis ſoixante, juſqu'à

» cent bariques d'huile, qui se vend
» près de quatre-vingt francs la barique.
» On attaque les chiens marins de
» plusieurs manieres; elles se réduisent
» presque toutes à observer les endroits
» où ces animaux font des trous sur la
» glace, pour respirer au travers. Dès
» que le poisson y met le nez & veut
» prendre l'air, le pêcheur le pique avec
» un harpon, ou l'enfile avec sa lance.
» Je passe aux mœurs des Groënlandois.
» Comme ces peuples vivent d'une
» maniere très-simple, leurs mariages se
» font sans grandes cérémonies. L'hom-
» me ne demande autre chose, sinon
» qu'une fille soit entendue pour le
» ménage; & la fille, que son amant
» soit adroit à la pêche. Quand un gar-
» çon a fait connoître son choix, on
» charge deux vieilles femmes d'en
» avertir les parens de la jeune per-
» sonne, & de leur en faire la de-
» mande. Si la proposition convient, les
» peres & meres y consentent, & com-
» muniquent l'affaire à leur fille. Celle-
» ci défait la tresse de ses cheveux, la
» jette sur son visage, se met à pleurer,
» & ne dit cependant ni oui ni non.
» Les deux vieilles, sans faire semblant

» de s'appercevoir de ses larmes, la
» prennent sous les bras, & l'entraî-
» nent avec elles. Lorsqu'elle est arri-
» vée dans la maison de son amant,
» elle reste assise, & continue de
» pleurer, sans qu'il lui dise un seul
» mot : le jeune homme feignant de
» s'impatienter, lui parle enfin, & l'in-
» vite à venir se coucher auprès de lui :
» elle lui accorde sa demande; & le ma-
» riage se consomme sans autre façon.
» Il arrive souvent que la mariée
» quitte la maison de son nouvel époux,
» & rentre dans celle de son pere. Le
» jeune homme va la reprendre, & la
» ramene chez lui. Elle recommence
» deux ou trois fois la même cérémo-
» nie ; mais le mari se lasse à la fin, &
» fait faire un sac, dans lequel les deux
» vieilles vont la rechercher. Elles la
» prennent de force chez ses parens; &
» l'ayant mise dans le sac, elles le nouent
» par en-haut, & n'en laissent sortir
» que ses cheveux. Elles la traînent
» ainsi jusqu'aux pieds de son époux,
» avec lequel elle est obligée de rester
» malgré elle. La bienséance exige qu'il
» s'écoule une année, avant qu'ils ayent
» un enfant ; on les compare à des

» chiens, si la mariée devient mere avant » ce terme. On lui fait le même reproche si elle accouche trop souvent; » elle doit sur-tout paroître honteuse, » lorsque de fille, elle est devenue » femme. Le mariage n'est point indissoluble : les hommes peuvent le » rompre sur de légers prétextes. Si une » femme ne leur donne point d'enfants, si son humeur ne leur convient » pas, ils en prennent une autre. Les » maris se font servir par leurs épouses; » & si elles manquent à leur devoir, » ils les corrigent avec le bâton, sans » qu'elles en gardent de rancune.

» Il est rare qu'une mere reste plus » d'un jour dans son lit, après son accouchement : dès le lendemain de sa » délivrance, elle vaque à ses occupations ordinaires. Si-tôt que l'enfant est » né, elle trempe son doigt dans de » l'eau, & lui en frotte les lèvres; ou » bien elle lui met un peu de neige ou » de glace dans la bouche. Elle prend » ensuite un petit morceau de poisson, » le lui présente un moment; & en remuant la main, elle lui dit : Tu as bien » bu & bien mangé; & tu m'as tenu » compagnie. Dès que l'enfant a un

» an, la mere le lèche depuis la tête jusqu'aux pieds, pour qu'il soit sain & vigoureux. Le soin de son éducation n'occupe guères ses parens. Ils ne le grondent ni ne le punissent jamais, & lui laissent sa pleine volonté; aussi, sans être ni bien méchant, ni bien vicieux, quand il devient grand, il ne paroît pas avoir pour eux beaucoup de respect. Cependant il ne témoigne, pour l'ordinaire, aucune répugnance à faire ce qui lui est ordonné. Les garçons & les filles demeurent avec les peres & les meres, tant qu'ils ne sont point mariés; ils sont ensuite obligés de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Mais ils ne se séparent point entièrement; car ils demeurent toujours dans la même maison, tant les fils, que les gendres & les cousins. Ce qu'ils prennent à la chasse ou à la pêche, est pour nourrir toute la famille en commun.

» La polygamie, si fort en usage chez presque toutes les nations idolâtres, est assez rare dans le Groënland. Cependant un homme, qui a plusieurs femmes, est regardé comme

» plus fort, plus adroit qu'un autre, puisqu'il fait plus de frais, & est en état d'entretenir une famille plus nombreuse. » Avant notre arrivée, ces femmes vivoient entr'elles dans une parfaite » union; mais depuis que nos prêtres » leur ont dit que l'Evangile condamne » la polygamie, la premiere épouse » souffre difficilement, que son mari en » prenne une seconde. Elles viennent » quelquefois nous prier d'y apporter » empêchement, & d'insister souvent, » en présence de leurs époux, sur l'observation du précepte de la continence. Elles ne sont cependant pas » elles-mêmes fort scrupuleuses sur cet » article, comme le prouve un certain » jeu de prostitution, qui se pratique assez fréquemment dans leurs sociétés. » Une troupe d'hommes & de femmes » s'assemblent; & après s'être bien régalés, ils se mettent à chanter & à » danser à leur maniere. Ensuite ils » passent successivement avec la femme » d'un autre, derriere un rideau qui » sépare les appartemens; & je te laisse » à juger, François, de ce qu'ils peuvent y faire. On tient pour un » homme d'un excellent caractère,

» celui qui prête ainsi son épouse, sans
» regret & sans répugnance.

» Ces sortes de libertés ne sont per-
» mises qu'aux femmes mariées : les fil-
» les sont chastes, retenues, aussi réser-
» vées dans leurs discours, que modestes
» dans leurs actions. Depuis plusieurs
» années que je suis dans ce pays, je
» n'ai entendu parler que de deux ou
» trois de ces jeunes personnes, qui
» soient devenues meres avant le ma-
» riage; & l'on regarde cela comme un
» affront pour la famille.

» Une femme se tient fort honorée,
» quand un *Angekkok*, on appelle ainsi
» les sçavans ou les prophetes de la na-
» tion, veut bien coucher avec elle. Les
» maris même, loin de s'en formaliser,
» sont les premiers à solliciter cette insi-
» gne faveur; & s'ils ne l'obtiennent pas
» par leurs prieres, ils l'achetent par des
» présens, sur-tout quand ils n'ont point
» d'enfans; persuadés que ceux qui
» naissent d'un pareil commerce, sont
» plus heureux & plus vertueux que
» les autres. Malgré ce libertinage de
» mœurs, ces gens trouvent de l'indé-
» cence à se marier avec leurs parentes;
» ils ne s'épousent pas même au troi-

» sieme degré. Ce seroit un crime énorme, qu'un garçon & une fille, qui ont » été élevés dans la même maison, » songeassent à se marier ensemble : » on les regarde comme frere & sœur.

» Quoique petits & assez replets, » les Groënlandois ne sont absolument » point mal-faits. Leur figure n'a rien » d'agréable : ils ont le visage large, » les lèvres épaisses, le nez écrasé, la » peau plus brune que blanche, & les » cheveux noirs & droits. Ils sont fort » robustes, & n'ont presque pas d'autre maladie, qu'un mal d'yeux, » causé par des vents perçans & un » froid rigoureux. La petite vérole y » étoit inconnue avant leur communication avec les Danois; mais il y » a quelques années qu'un homme de » leur pays l'ayant prise à Berghem, en » infecta ses compatriotes. Il en mourut plus de deux mille dans les environs de cette colonie. Ces peuples » ne font aucun usage de la médécine; ils ont recours à leurs magiciens, en qui ils ont la plus grande » confiance, & qui abusent de leur » simplicité. Ils guérissent leurs blessures avec des emplâtres de mousse,

» ou d'écorce d'arbre, imbibée d'huile
» de poiſſon.

» Ces ſauvages ſont ſimples, ſtupides
» & inſenſibles. Ils n'ont aucune idée
» de Dieu; ils n'ont pas même de mots
» dans leur langue, pour déſigner
» l'Être ſuprême. Ils croient que tout
» ce qui exiſte, a été de tout tems; &
» quand on leur parle de la néceſſité d'un
» créateur, ils diſent que ce créateur
» devoit donc être un Groënlandois.

» Quoique naturellement mélan-
» coliques, ils ne laiſſent pas d'aimer le
» chant & la danſe. Ils ne déliberent
» ſur aucune affaire ſérieuſe; ils ne font
» aucun marché; ils ne terminent au-
» cune querelle, qu'en danſant, en
» chantant & en jouant du tambour. Si
» quelqu'un ſe trouve offenſé par un
» autre, il remet ſa vengeance juſqu'à
» la premiere aſſemblée. Le jour pris,
» il fait faire un grand cercle par tous les
» aſſiſtans, rangés autour de lui, & ſe
» plaint, en battant de la caiſſe, & en
» ſautant, du tort qu'on lui a fait. Son
» adverſaire ſe défend à ſon tour, de la
» même maniere; le peuple en rit; la
» diſpute eſt finie; & les parties ſont
» contentes. Il eſt ſouvent arrivé aux

» Danois, de s'entendre ainsi chanter
» leurs vérités. On raconte, au son du
» tambour, & en dansant, comment
» ils sont venus en Groënland, pour
» tromper les pauvres habitans, pour
» débaucher leurs femmes & coucher
» avec leurs filles.

» Ces bonnes gens ne sont soumis à
» aucune puissance, & vivent entr'eux
» dans une parfaite égalité. Ils ne con-
» noissent ni les régles de la bienséance,
» ni celles de la politesse. Personne ne
» marque de respect pour un autre; ils
» sont étonnés de voir, parmi les Da-
» nois, que l'on estime son semblable;
» que l'un commande, que l'autre
» obéisse. Quand quelqu'un fait une
» visite à un autre, il ne le salue pas en
» entrant chez lui; & celui-ci, à son tour,
» ne lui fait d'autre réception, que de lui
» montrer du doigt, un endroit pour
» s'asseoir. Ils se séparent de même,
» sans se dire une seule parole. Malgré
» cette extrême indépendance, il ar-
» rive rarement que les Groënlandois
» ayent entr'eux des querelles, & plus
» rarement encore, qu'ils en viennent
» aux injures. Ils ne sont cependant
» point insensibles; le duel est reçu
parmi

» parmi eux ; mais il n'est ni sanglant, ni
» terrible, comme ailleurs. L'offensé fait,
» contre son aggresseur, une chanson sa-
» tyrique, qu'il a soin de répandre dans
» l'habitation ; ensuite il envoie à son ad-
» versaire un cartel de défi, par lequel
» il le somme de se rendre tel jour, à
» telle heure, dans la place publique.
» Les deux champions, en présence
» l'un de l'autre, sont entourés de
» leurs amis. L'offensé chante, en dan-
» sant, la piéce qu'il a composée. Le
» second réplique par une autre chan-
» son. Le premier riposte ; & le com-
» bat finit, lorsque l'un des deux est
» épuisé. Le vainqueur est reconduit
» avec acclamation ; & le vaincu se
» retire humilié & confondu. Si, par
» une méchanceté qui n'a presque point
» d'exemple dans le Groënland, un
» homme se rend coupable d'un meur-
» tre, on regarde cette action avec la
» plus grande indifférence : personne
» ne se met en devoir de la punir, &
» ne témoigne qu'il la prend à cœur :
» il n'y a que les parens du mort, qui la
» vengent, s'ils en ont le pouvoir ou
» le courage. Il est cependant un cas,
» où la fureur nationale se porte aux

» plus grands excès ; c'est lorsqu'il s'a-
» git de punir une de ces vieilles sor-
» cieres, qui passent ici pour donner
» la mort par leurs enchantemens.
» Quand ces sortes de femmes sont
» convaincues d'avoir exercé, contre
» quelqu'un, la puissance de leur art,
» toute l'habitation entre en courroux,
» & les extermine sans miséricorde.

» Le vol est également en horreur
» parmi ces sauvages ; aussi ne renfer-
» ment-ils rien sous la clef ; & l'en-
» trée de leur maison est libre à tout
» le monde. Une fille qui seroit soup-
» çonnée d'avoir dérobé la plus petite
» bagatelle, perdroit l'espérance d'un
» établissement, ou trouveroit diffici-
» lement à se marier. Ils ne sont pas si
» scrupuleux envers les étrangers ; ce-
» pendant, comme il y a long-tems que
» nous demeurons dans leur pays,
» ils commencent à nous regarder com-
» me leurs compatriotes, & à nous
» traiter de même. Presque toutes cho-
» ses sont communes entr'eux, sur-tout
» lorsqu'il s'agit du boire & du manger.
» On entre librement chez eux ; &
» aussi-tôt ils vous présentent de quoi
» vous régaler. Ce seroit une impoli-

» tesse que d'en demander ; d'ailleurs » ils n'en donnent pas le tems ; ils » sont les premiers à l'offrir.

» Les Groënlandois sont d'une mal» propreté incroyable ; ils mangent les » poux qu'ils prennent sur eux & sur » d'autres. Ils ont un proverbe qui dit : » *Ce qui vient du nez peut tomber dans* » *la bouche, pour que rien ne se perde.* » Ils raclent avec un couteau la sueur » de leur visage, & la lèchent. Ils font » leurs nécessités en présence de tout » le monde ; chaque famille a une cuve » placée dans l'appartement, où chacun » va lâcher de l'eau, jusqu'à ce qu'elle » n'en puisse plus contenir. Il en sort » une odeur, qui, mêlée avec celle » de la viande pourrie, & du lard cor» rompu qu'ils jettent sous les bancs, » cause une infection insupportable. » Les hommes ne se lavent qu'avec » leur salive ; ils lèchent leurs doigts » comme les chats, & s'en frottent les » yeux pour en ôter le sel, dont la mer » leur a couvert le visage. Les femmes » se plongent la tête dans la cuve à » urine, pour faire croître leurs che» veux, & se procurer, à ce qu'elles » s'imaginent, une odeur agréable ;

» c'eſt ce qu'on appelle ici *ſentir la* » *pucelle*. Quand elles ſe ſont ainſi parfumées les cheveux en hyver, elles » vont à l'air, dans le froid le plus piquant, & les laiſſent geler. La même » eau, qui a ſervi pour la tête, eſt également employée pour d'autres actes » de propreté, & pour toute eſpece » de toilette. Mais, François, tu fais » la grimace ; ces détails te dégoûtent; » je vais te parler d'autre choſe.

» Ces ſauvages ont un défaut très-» ordinaire aux autres nations, mais » dont on ne les ſoupçonneroit jamais. Ils ſont d'une vanité inſupportable, & ſe croient le plus ancien & » le plus reſpectable peuple de l'univers. Nous ſommes, diſent-ils, les » plus habiles pêcheurs de chiens marins, qu'il y ait ſur le reſte du globe: » or qu'eſt-ce qu'une nation dont les » habitans ne ſçavent pas pêcher des » chiens marins? C'eſt ainſi que chacun » s'enorgueillit des qualités qui leur » ſont les plus néceſſaires. Ces gens-ci » aiment à s'occuper ; leur conſtance » au travail eſt exceſſive. Leur fermeté, » dans les plus grandes calamités, eſt » héroïque & inébranlable.

» Quelque grossiers que soient ces
» sauvages, ils sont doux, de bonne
» humeur, & amis de la société. L'a-
» venir ne leur inspire ni crainte, ni in-
» quiétude ; ils donnent volontiers, &
» ne songent point à amasser. Leur es-
» prit n'est point brillant ; mais leur
» jugement est sain & solide. On a re-
» marqué qu'ils comprennent & ap-
» prennent aisément ce qu'ils enten-
» dent ou ce qu'ils voient parmi nous ;
» & l'on en trouve quelques-uns d'un
» génie excellent. Ils souffrent volon-
» tiers que l'on badine avec eux ; &
» n'ont jamais essayé de nous faire du
» mal, à moins qu'ils n'y aient été for-
» cés. D'ailleurs ils nous craignent &
» nous regardent comme supérieurs
» en force & en courage. On peut
» conclure de quelques mots de la lan-
» gue Norvégienne, qui sont encore
» en usage parmi eux, que des familles
» entieres tirent leur origine des an-
» ciens habitans de la Norvége, quoi-
» qu'en général, le gros de la nation
» soit originaire du pays, & puisse
» être regardé comme les descendans
» des premiers peuples de l'Amérique,
» qui sont venus habiter le Groënland.

» Mais les uns & les autres sont telle-
» ment mêlés ensemble, qu'on ne re-
» marque entr'eux aucune différence,
» ni dans les mœurs, ni dans le lan-
» gage.

» Les habits des Groënlandois sont
» faits communément de peaux de
» rennes & de chiens marins. Le vê-
» tement de dessous est une espece de
» camisole, à laquelle est cousu un
» capuchon qui sert de bonnet. Il est
» taillé en pointe par-devant & par
» derriere, & descend jusqu'aux ge-
» noux. En été, ils portent le poil en
» dehors; & en hyver, ils le mettent
» en dedans. Sous cet habit, ils ont
» des chemises faites avec des intestins
» de poissons. Leurs culottes & leurs
» bas sont de la même peau que la
» camisole. Comme ils ne connoissent
» ni le lin, ni le chanvre, ils ne font
» aucun usage de linge. Si on leur
» donne une chemise, ils la mettent
» par-dessus leurs habits, & ne la quit-
» tent pas qu'elle ne tombe par mor-
» ceaux. Quelquefois ils achetent de
» nous, ou des Hollandois, de la toile
» rayée, qu'ils taillent à leur maniere,
» & dont ils se font des habits de pa-

» rade. Ils portent aussi des bas de
» laine, blancs, bleus ou rouges, qu'ils
» ont de nous par échange.

» L'habillement des femmes differe
» peu de celui des hommes : il est seu-
» lement un peu plus large, & plus
» élevé, parce qu'elles portent leurs
» enfans sur le dos, & que ceux-ci
» n'ont point d'autre berceau ni d'au-
» tres langes, que les habits de leurs
» meres. Elles mettent des bas & des
» culottes ; & ce qui distingue leur
» sexe dans leur vêtement, c'est un
» grand morceau de peau qui leur pend,
» devant & derriere, jusqu'à mi-jambe.
» Leur capuchon est fait à-peu-près
» comme celui d'un Récollet, & assez
» large pour cacher leurs cheveux ; au
» lieu que celui des hommes est coupé
» comme celui des Cordeliers. Leur
» culotte ne leur couvre que la moitié
» de la cuisse ; elles ne l'ôtent jamais ;
» & elles couchent même avec. Elles
» en ont une autre, qui leur descend
» jusqu'aux genoux ; elles ne portent
» point celle-ci en été, & ne s'en ser-
» vent pas même dans la maison ; elles
» ne la prennent qu'en hyver, & lors-
» qu'elles sortent. Comme elles ont les

» cheveux longs & épais, elles les re-
» trouſſent au-deſſus de la tête, & en
» font comme une hupe, qui leur ſied
» aſſez bien. Elles vont communé-
» ment la tête nue; & elles ne la cou-
» vrent de leur capuchon, que lorſqu'il
» tombe de la pluie ou de la neige.
» Leur principal ornement conſiſte
» en perles de verre de diverſes cou-
» leurs, ou en corail, qu'elles por-
» tent aux bras, au cou & aux oreil-
» les. Une autre parure uſitée parmi
» elles, eſt de ſe broder les joues,
» autour des yeux & de la bouche, de
» différentes figures avec un fil enduit
» du noir de fumée, qu'elles paſſent
» entre la chair & la peau. On croit
» qu'une femme, qui n'a point le viſage
» fardé de la ſorte, aura la tête chan-
» gée en un pot d'huile de poiſſon, &
» ſera placée ſous une lampe, lorſque
» les autres arriveront dans je ne ſçais
» quel ſéjour de félicité, qui les attend
» après leur mort. Les femmes, qui ont
» des enfans, ſe négligent dans leur pa-
» rure, parce qu'elles ſçavent qu'elles ne
» ſeront point renvoyées de la maiſon;
» mais celles qui ſe trouvent ſtériles, ou
» dont les enfans ſont morts, vivent

» dans la crainte continuelle de re-
» cevoir à tout moment leur congé.
» Elles croient donc qu'il eſt de leur
» intérêt de ſe tenir propres, pour tâ-
» cher de plaire toujours à leurs maris.

» Les Groënlandois ont leurs fêtes
» & leurs divertiſſemens, comme les
» autres peuples. Ils conſiſtent d'abord
» en un grand feſtin; & le plus bel
» éloge qu'on puiſſe faire de celui qui
» le donne, eſt de dire qu'on a l'eſ-
» tomac plein, & prêt à crever. Après
» le repas, commence le jeu. Ils ont un
» tambour, avec lequel ils accompa-
» gnent leurs chanſons & leurs danſes;
» & celui qui fait le plus de contor-
» ſions, de geſtes groteſques, qui ſçait
» mieux tourner ſa tête & ſes mem-
» bres çà & là, ſauter en avant & en
» arriere, eſt regardé comme le plus
» habile & le plus plaiſant, parce qu'il
» fait le plus rire. Si, à ces divers ta-
» lens, il joint encore celui de faire
» des vers, il eſt loué, admiré, fêté
» de toute l'habitation. Au ſurplus la
» poëſie Groënlandoiſe eſt peu de
» choſe; on y trouve pourtant du na-
» turel, & quelqu'eſpece de rime &
» de cadence. Pour t'en former une

» idée, écoute une chanson compo-
» sée pour la naissance du prince royal
» de Dannemarck, par un Groënlan-
» dois baptisé dans notre colonie.

Ce matin je suis sorti, & j'ai vu qu'on se préparoit à tirer. J'ai demandé, pourquoi allez-vous tirer? On m'a répondu que c'étoit la naissance de celui qui, après son pere, deviendra roi. Alors j'ai dit à mon camarade : Faisons une chanson pour le fils du roi; car il deviendra roi quand son pere mourra. Il nous aimera comme fait son pere; il nous enverra des prêtres qui nous enseigneront à connoître Dieu, pour que nous n'allions point au diable. Fais de même, toi; & nous t'aimerons, nous te chérirons, & serons tes serviteurs. Quand tu seras roi, tu seras plein de bonté; tout ce que nous possédons sera pour toi. Quand le Groënland aura été instruit, alors il aimera Dieu & honorera le roi. Réjouissons-nous; & buvons à la santé du fils du roi; & disons : Vive Christian & son épouse. Dieu veuille que tu vives long-tems. C'est ce que je te souhaite, moi & mon camarade, baptisés les premiers dans le Groënland. Plût à Dieu qu'il

en fut de même de nos compatriotes.

» Ces gens ont une autre jeu, qui » consiste à faire des échanges, & une » espece de trafic. L'un frappe sur un » petit tambour, en chantant, expose » quelque chose en vente, & dit le prix » qu'il veut en avoir. Un autre à qui » la chose convient, lui répond par » une chanson; & le marché est conclu » & invariable. Le jeu de boule est » celui auquel ils s'exercent le plus ha» bituellement, sur-tout au clair de la » lune. Ils y jouent de plusieurs ma» nieres, mais toujours en se renvoyant » la boule, avec la main ou avec le » pied. Comme leur passion est de pas» ser pour des hommes forts & vigou» reux, ils essaient réciproquement à » se renverser, à se repousser, à se » faire plier le corps; & celui qui peut » réussir à attirer à soi, ou à faire céder » son adversaire, se croit le plus cou» rageux. Les filles ont un jeu particu» lier entr'elles, qui approche fort de » la danse. Elles se prennent par la » main, forment un cercle, & courent » toutes ensemble, tantôt en avant, » tantôt en arriere, chantant des chan» sons, & faisant divers mouvemens.

» Il n'entre dans les fêtes & les di-
» vertissemens de ces peuples aucun
» acte de religion. Ils ont cependant
» des superstitions qui leur tiennent
» lieu de culte. Tous les jours sont
» pour eux des jours de travail. Les
» sages du pays, c'est-à-dire les sor-
» ciers, en sont les oracles; mais les
» notions qu'ils ont eux-mêmes de la
» Divinité, sont aussi absurdes, que cel-
» les du gros de la nation. Ils donnent à
» l'Être suprême mille figures différen-
» tes; ils le placent tantôt dans le ciel,
» tantôt sur la terre, & tantôt au fond de
» l'eau. Quiconque aspire à la qualité de
» magicien, doit aller à une certaine
» distance, dans une campagne déserte.
» Là il cherche une grosse pierre, s'as-
» sied dessus, & appelle à lui l'être
» spirituel. Celui-ci vient aussi-tôt; &
» son arrivée effraie tellement le can-
» didat, qu'il tombe par terre, & y
» reste sans connoissance. Revenu à
» lui, il retourne à l'habitation, &
» passe pour un homme rempli de sa-
» gesse. Sa science consiste à pronon-
» cer des paroles sur les malades, à
» s'entretenir avec les génies, à prédire
» l'avenir, & à tromper la crédulité de

» ce peuple ignorant & stupide. On re-
» garde comme des créatures mal-faisan-
» tes, les vieilles femmes qui prétendent
» exercer la même profession; & en cette
» qualité, elles sont, comme je l'ai dit,
» haïes, persécutées & mises à mort.
» Quand un malade consulte le magi-
» cien, celui-ci le couche sur le dos, & lui
» lie la tête avec un cordon. Il la sou-
» leve un peu en tirant la corde, & la
» laisse retomber en invoquant l'esprit
» familier. Si la tête est pesante, & se
» leve difficilement, c'est signe de
» mort; mais si elle suit aisément le
» mouvement du cordon, on assure
» que le malade en reviendra. Pendant
» que le médecin fait ses enchante-
» temens, s'il échappe à quelqu'un un
» vent indiscret, le peuple croit que
» c'est une flèche mortelle, qui tue
» infailliblement le malade, le médecin
» & le diable même.

» Lorsqu'un Groënlandois vient à
» mourir, la famille s'assemble; & le
» plus proche parent porte le défunt
» sur ses épaules, jusqu'au lieu de la sé-
» pulture. Là on étend le cadavre tout
» habillé dans une fosse, sur laquelle on
» fait un amas de pierres. On dépose

» à côté, tous ses ustensiles de pêche & » de chasse, après les avoir mis en » piéces ; car on est persuadé que l'u» sage de ces choses entraîneroit des » malheurs. Cette cérémonie est tou» jours accompagnée de beaucoup de » plaintes & de lamentations. Les gé» missemens recommencent chaque » fois qu'un parent ou un ami du dé» funt entre dans la cabane; après quoi, » on se console, en mangeant de bon » appétit. Si quelqu'un meurt sans lais» ser de parens, chacun l'abandonne; » & le corps reste où il est mort. »

Tandis que l'Hernhute Marc m'entretenoit des différens usages de ce pays, nous vîmes arriver un vaisseau Hollandois, que la tempête venoit de maltraiter. Il étoit destiné à la pêche des baleines, sur les côtes du Spitzberg, la plus septentrionale de toutes les isles du Nord. La rigueur excessive du froid qui y règne, la rend absolument inhabitée. Elle est remplie de montagnes toujours couvertes de glace & de neige ; & ces montagnes sont si élevées, qu'on les découvre à plus de douze lieues en mer. Quelques-unes ne sont formées que d'une seule roche,

depuis le pied jusqu'au sommet, & ressemblent de loin à de vieux murs ruinés. Elles ont des veines de diverses couleurs, comme le marbre. Entre ces montagnes naturelles, il s'en éleve d'autres, aussi hautes que les premieres, & toutes composées de glace. La neige qui les couvre, donne une lumiere presqu'aussi vive que celle du soleil, lorsque le tems est serein. Le Spitzberg est le pays du monde le plus froid; les cadavres ne s'y consomment jamais; on en a trouvé, après vingt ans, aussi frais que les premiers jours : il n'y avoit aucune altération ni sur la figure ni dans les habillemens. Pendant trois mois de l'année, on n'y distingue point de nuit; & pendant trois autres mois, le soleil ne paroît jamais sur l'horizon. Les aurores boréales s'y font plus remarquer, que dans le reste du Nord. Des ours blancs, aussi gros que des bœufs, des renards de toutes sortes de couleurs, quelques rennes, quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, sont les seuls habitans de cet affreux pays. On y trouve particuliérement des perroquets, qui different de ceux des Indes, en ce

qu'ils n'ont pas la même docilité, & que leurs pieds ressemblent à ceux de l'oie. Le terrein ne produit ni arbre ni arbrisseau ; cependant ceux qui voyagent dans ces mers, y trouvent autant de bois qu'ils en ont besoin. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage ; & personne n'a encore pu expliquer, d'où peut venir ce bois flotté : on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales. C'est aux environs de cette isle éloignée, que se prennent les plus grosses baleines. La côte est fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile que l'on tire du poisson, rapporte un profit immense. Chaque peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudieres, & les autres instrumens nécessaires pour tirer l'huile ; on les y laisse tous les ans, quand la saison oblige les pêcheurs à quitter ces parages. Les Etats-Généraux ont accordé des priviléges exclusifs à quelques particuliers, pour faire la pêche de la baleine au Spitzberg. Mais il y a aussi des aventuriers Hollandois, qui se rendent entre cette

isle & le Groënland, & ne descendent jamais à terre. Quand ils ont pris une baleine, ils en coupent la chair en petits morceaux, les mettent dans des tonneaux, les emportent en Hollande, & en font de l'huile comme au Spitzberg. Mais elle acquiert une odeur forte, qui la rend desagréable & en diminue le prix. Ce défaut vient de ce que la chair est gardée trop long-tems.

Des vents terribles avoient porté le navire Hollandois, dont j'ai parlé, vers le Groënland, & avoient tellement troublé la pêche, qu'on fut obligé de l'interrompre. Les gens de l'équipage, après avoir long-tems erré au gré de la tempête, prirent enfin le parti de doubler le cap de Farewel, & de se réfugier dans le port de Got-haab. Je tiens d'eux les particularités que je viens de vous apprendre concernant le Spitzberg. Leur dessein est de gagner la baye d'Hudson, & le mien de profiter de cette occasion, pour me rendre dans l'Amérique septentrionale.

Je suis, &c.

A Got-haab, dans le Groënland, ce 15 Juillet 1748.

LETTRE XCV.

LA BAYE D'HUDSON.

EN traversant le détroit de Davis, pour nous rendre à celui d'Hudson, nous découvrîmes plusieurs de ces montagnes de glaces flottantes, dont quelques-unes paroissoient avoir plus de quinze cens pieds d'épaisseur. Ces masses entassées les unes sur les autres, sont d'une figure monstrueuse ; & la principale attention du pilote doit être de les éviter. Ces mers offrent très-fréquemment des débris de vaisseaux fracassés par la force des glaces. Rien n'est si dangereux que d'aller se heurter contre quelqu'un de ces glaçons : s'il ne se brise pas par le choc, il fait, sur le navire, le même effet, que le contre-coup d'un rocher. C'est pour cette raison, que tous les bâtimens destinés aux mers Glaciales, sont extrêmement forts en bois, principalement sur le devant. Quand un bâtiment se trouve pris entre deux de ces

montagnes, il n'est presque pas possible qu'il ne périsse. Nous avions dans le nôtre un Anglois, qui, l'année derniere, avoit fait ce même voyage dans un navire de sa nation. Il nous raconta qu'une chaloupe, ainsi serrée entre deux monceaux de glace, fut enlevée tout-à-fait hors de l'eau, & resta à sec sur un des glaçons. Comme elle n'avoit point été endommagée, l'équipage la remit en mer aussi-tôt que les glaces furent séparées; & elle continua son chemin. Il est très-aisé de s'appercevoir de la proximité de ces glaces; car la température de l'air change dans l'instant, & devient beaucoup plus froide, à mesure qu'on en approche. Elles s'annoncent d'ailleurs par des brouillards épais & fort bas. S'il est quelquefois dangereux de rencontrer ces montagnes mouvantes, elles ne laissent pas d'avoir aussi leur utilité. Les équipages remplissent leurs tonneaux vuides de l'eau douce, qui s'amasse communément dans les endroits creux de cette glace.

Vous demandez, Madame, comment se forment ces masses énormes? Les sentimens sont partagés. Selon l'o-

pinion la plus commune, ce font des morceaux de montagnes de glace, qui règnent le long des côtes. Ils se détachent d'eux-mêmes, par leur propre poids, & tombent dans la mer qui les amène par ses courans. Ces montagnes augmentent en volume, plutôt qu'elles ne diminuent. Des glaces plus minces, qui remplissent les détroits, les bayes & toute cette partie de l'Océan, viennent se joindre à ces especes d'isles flottantes, & s'y attachent, soit par l'eau de la mer, qui les arrose à chaque instant, & qui se gèle aussi-tôt, soit par les brouillards humides & très-fréquens, qui tombent en forme de petite pluie, & qui se congèlent de même.

L'Anglois dont je vous ai parlé, avoit été employé par une compagnie de sa nation, pour la découverte d'un passage aux Indes orientales par le Nord-ouest. L'histoire de ce passage fameux, & des diverses tentatives faites depuis plusieurs siécles pour le trouver, lui étoit familiere; & il en parloit avec d'autant plus de plaisir, qu'il le regardoit comme un point essentiel pour le commerce & la navigation. » Ce n'est pas d'aujourd'hui, nous

» disoit-il, que ce grand projet a été » conçu. Dès le quinzieme siécle, » Jean Cabot, Vénitien, & habile » marin, offrit ses services à Henri VII, » roi d'Angleterre, pour la recherche » de ce passage. Ce prince l'écouta, » & lui accorda des Lettres patentes, » qui l'autorisoient à faire ce voyage » aux frais du gouvernement, à dé- » couvrir des pays inconnus, & à s'y » établir. Cabot ne trouva point le pas- » sage en question; mais on lui at- » tribue la premiere découverte de » l'Amérique septentrionale; & c'est » sur ce fait, que nous fondons nos » prétentions sur la souveraineté de » ce pays. C'est donc à la recherche » de ce passage, continua l'Anglois, » que nous devons l'origine de nos » plantations, & par conséquent, de » notre commerce & de nos forces » maritimes.

» Sébastien Cabot, fils du précé- » dent, avoit accompagné son pere » dans cette expédition. Désespérant » de réussir, il renonça au dessein de » chercher le passage de ce côté là, & » tourna ses vues vers le nord-est : il » est vrai que le succès ne répondit

» pas mieux à son attente; mais, ajoûta » encore notre Anglois, c'est à ses en» treprises, que nous sommes redeva» bles de notre commerce de Russie, » & de la pêche du Groënland, si » importans pour la nation, & dont » nous avons tiré de si grands avan» tages. Ainsi, quoique le projet de » découvrir un chemin plus court pour » aller aux Indes, nous ait causé beau» coup de dépenses, sans nous con» duire au but que nous nous étions » proposé, les résultats néanmoins en » ont été si utiles, qu'il n'y a pas lieu » de se décourager, ni de cesser de le poursuivre.

» Après la mort de Sébastien Cabot, » un autre marin nommé *Frobisher*, re» nouvella cette fameuse entreprise, » sous le règne d'Elizabeth. Il passa par » un détroit, entre deux isles voisines » du Groënland, auquel il donna son » nom. C'est l'unique avantage qu'il » retira de trois voyages consécutifs, » dont aucun ne réussit.

» Le capitaine Davis fut employé à » la même expédition, & ne recueillit » d'autre gloire, que de donner aussi » son nom aux pays qu'il a découverts.

» Il crut cependant avoir réduit la pos-
» sibilité de ce passage à un tel dégré de
» certitude, qu'il assigna les endroits où
» il devoit se trouver. Il ajoûta que dé-
» sormais on pourroit le tenter sans au-
» cune dépense, vu que la pêche étoit
» plus que suffisante, pour défrayer
» les voyages. On a toujours conservé,
» depuis ce tems-là, une bonne opi-
» nion de cette découverte, qu'on re-
» garde comme une chose qui, tôt ou
» tard, ne peut manquer d'avoir lieu.

» Celui qui a porté plus loin ses re-
» cherches, est le célébre & malheu-
» reux navigateur Hudson, dont l'ap-
» plication étoit infatigable, & la bra-
» voure à l'épreuve de tout événement.
» Il entra dans le détroit depuis appellé
» *détroit d'Hudson*, & ensuite dans
» la baye qui porte encore son nom.
» Un scélérat à qui il avoit autrefois
» sauvé la vie, conspira contre lui avec
» quelques gens de son équipage. Lors-
» que le vaisseau fut prêt à mettre à la
» voile pour revenir en Angleterre, ils
» firent descendre dans la chaloupe, le
» capitaine avec son fils Jean Hudson,
» & quelques autres, sans leur laisser
» ni provisions ni armes. Ils les aban-

» donnerent ainſi dans l'endroit le plus » affreux de la baye, où vraiſembla- » blement ils périrent de miſere; car » on n'a jamais ſçu ce qu'ils ſont de- » venus.

» Les capitaines Button, Baffine, » Briſtol, & beaucoup d'autres ont fait, » après Hudſon, de nouvelles tenta- » tives: aucun d'eux n'a réuſſi à trou- » ver ce paſſage ſi deſiré; mais ils con- » viennent tous, dans leurs relations, » qu'avec le tems, on parviendra à le » découvrir. Le Journal de Briſtol con- » tient une liſte ſi effrayante des cala- » mités & des miſeres qu'il eſſuya dans » cette baye, que, depuis la publi- » cation de ſon voyage, on ne penſa » plus à ces ſortes de projets, qui, » pendant près de trente ans, reſterent » abandonnés. Enfin il ſe fit, en 1746, » une derniere expédition, à la tête de » laquelle étoient les capitaines Moore » & Smith, qui voulurent bien m'y » employer. J'ai dans ma poche une » copie des inſtructions qui leur furent » données: peut-être ne ſerez-vous » pas fâchés de voir quelles précau- » tions on prit alors, pour le ſuccès de » cette entrepriſe. Elles pourront ſervir

» en même tems à nous guider nous-
» mêmes, dans les différentes courses
» que nous allons faire. »

Voici, Madame, en quels termes sont conçues ces Instructions. « Vous
» ferez voile au sud du cap Farewel,
» en évitant les glaces, & en dirigeant
» votre marche vers l'entrée de la baye
» d'Hudson, entre les isles de Résolu-
» tion & celles de Button. Votre pre-
» mier rendez-vous sera à l'est de ces
» premieres isles, au cas que les glaces
» ne soient pas assez dispersées, pour
» que vous puissiez entrer avec sureté
» dans le détroit. Si le passage est
» libre, vous n'y resterez qu'un jour
» ou deux, à moins que ce ne soit vers
» le tems des hautes marées, parce
» que les courans sont alors trop rapi-
» des. Dans ce dernier cas, vous ferez
» mieux d'attendre quelques jours,
» jusqu'à ce que les marées & les cou-
» rans se soient affoiblis. En passant le
» détroit, rasez de plus près la côte du
» Nord, en tenant toujours une dis-
» tance raisonnable de l'un à l'autre, de
» maniere que vous puissiez entendre
» réciproquement vos canons, & vous
» prêter du secours, supposé qu'il vous

» arrive quelqu'accident dans les gla-
» ces.

» Si vous veniez à vous séparer dans le détroit, votre plus proche rendez-vous sera l'isle de Diggs; celui qui y abordera le premier, n'attendra l'autre que pendant deux jours; & si le dernier n'y aborde pas, le premier y élevera une perche ou un monceau de pierres, du côté du principal cap, avec une Lettre, pour avertir l'autre qu'il y a passé, & en est parti pour le rendez-vous le plus voisin.

» Quand vous aurez découvert l'isle de Diggs, si le vent est contraire, mouillez l'ancre par une marée ou deux; & observez avec beaucoup de soin, la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de chaque marée. Mais si le vent est favorable, & que vous soyez ensemble, fixez votre rendez-vous à l'isle de Marbre. Par-tout où vous rencontrerez la terre, vous ferez des observations exactes sur toutes les rivieres, bayes, promontoires, &c. Vous tracerez des cartes, sur lesquelles vous porterez les situations des lieux, & les vues, telles qu'elles paroîtront de vos vaisseaux;

» vous y marquerez les marées, les
» sondes, & la variation de la bous-
» sole. Si vous observez quelque flux
» venant de l'ouest, & que vous trou-
» viez quelque belle ouverture sans
» glace, vous y entrerez, quoiqu'avec
» beaucoup de précaution, & en en-
» voyant votre chaloupe devant. Vous
» tracerez, dans votre carte, la lati-
» tude de tous les caps, & la situation
» des pays; & vous tâcherez de vous
» assurer de quelques bons ports, où
» vous puissiez vous mettre à couvert,
» en cas de tempêtes ou de vents con-
» traires.

» Si vous rencontrez le flux, &
» qu'après avoir passé le détroit de
» Wager, vous tombiez de-là dans
» une mer ouverte, & sans glace,
» vous pourrez alors être assurés d'un
» passage libre; puisqu'il doit être cer-
» tain, que vous n'êtes plus loin de
» l'Océan. Vous pousserez au sud, où
» vous trouverez un climat plus chaud
» & plus agréable pour hyverner. Par-
» là vous vous convaincrez d'autant
» mieux de la réalité de votre décou-
» verte. Si, après avoir parcouru les pays
» entrecoupés, vous voyez des balei-

» nes qui dirigent leur course au sud-
» ouest, ce sera une preuve de plus
» pour vous, d'un passage navigable à
» l'Océan occidental, où ces poissons
» vont se rendre. En ce cas, vous choi-
» sirez pour votre séjour, quelque ri-
» viere navigable, & un bon port, si
» vous croyez qu'il n'y a rien à crain-
» dre de la part des habitans, & qu'ils
» vous paroissent humains & civilisés.
» Si, au contraire, vous avez lieu d'ap-
» préhender quelque querelle avec
» eux, ce qu'il faut avoir grand soin
» d'éviter, vous tâcherez alors de pas-
» ser l'hyver dans quelqu'isle, à une
» certaine distance du continent, où
» vous puissiez vous mettre à couvert
» contre toute sorte de surprise. Vous
» y établirez, pour cet effet, des corps-
» de-garde & des sentinelles, comme
» vous feriez dans un pays ennemi. Si
» cette isle est fertile, vous occupe-
» rez, au commencement du prin-
» tems, les gens de vos équipages, à
» faire apprêter un morceau de terre
» pour un jardin. Vous y semerez telles
» semences de légumes, vous y plan-
» terez tels arbres ou telles plantes
» que vous pourrez avoir emportés

» d'Angleterre, soit pour l'usage des » habitans, soit pour les besoins futurs » de nos concitoyens, ou de ceux qui » pourroient y arriver dans la suite. » Vous y laisserez aussi des oiseaux do- » mestiques, comme des poules, des » pigeons, si vous en avez à bord; & » vous aurez grand soin d'observer les » diverses especes de productions, dif- » férentes de celles que nous avons en » Europe.

» Au cas que vous découvriez quel- » ques sauvages, en passant par le dé- » troit d'Hudson, vous ne vous amuse- » rez point à trafiquer avec eux; mais » vous leur ferez quelques présens de » clincaillerie, ou d'autre chose, s'ils l'ai- » ment mieux. Si, après avoir traversé » la baye, vous trouvez des Esqui- » maux, vous vous attacherez à » gagner leur amitié, & ne refuserez » point de commercer avec eux. Vous » chercherez à leur imprimer une bonne » opinion de vous, en leur donnant, » pour leurs fourrures, quelque chose » de plus que ce qu'ils reçoivent ordi- » nairement de la compagnie, & en » leur laissant choisir chez vous les » marchandises, afin de vous assurer

» d'eux pour l'avenir. Mais ne vous y
» arrêtez pas plus long-tems qu'il ne
» faut, pour faire vos observations sur
» la marée.

» Si vous arrivez chez d'autres nations
» plus civilisées que les Esquimaux,
» vous n'exercerez avec eux, qu'un
» négoce casuel, au cas que vous soyez
» forcés d'entrer dans quelque port.
» Vous leur ferez accroire que, lors-
» que vous reviendrez au printems,
» vous serez charmés d'ouvrir un com-
» merce, où ils trouveront de grands
» avantages, & de vous lier ensemble
» d'une amitié perpétuelle; mais ne
» vous y arrêtez en aucune façon, si le
» tems & le vent vous permettent de
» pousser en avant. Dans tous les en-
» droits où vous aborderez, s'ils sont
» inhabités, vous prendrez possession
» du pays au nom de Sa Majesté Bri-
» tannique, comme premier proprié-
» taire, en y élevant un monument de
» bois ou de pierre, avec une inscrip-
» tion, & en donnant des noms An-
» glois à chaque port, riviere, cap,
» isle, &c. Mais si vous y trouvez des
» habitans civilisés, gardez-vous de
» leur donner de l'ombrage, en vou-

» lant vous approprier leur domaine;
» à moins qu'à votre retour, ils ne
» vous cèdent de bon gré la possession
» de quelque terrein, pour y fixer,
» par la suite, votre commerce. Vous
» ne prendrez personne de force pour
» l'emmener avec vous; mais si quel-
» qu'un s'offre volontairement de vous
» suivre, vous pourrez l'emmener en
» Angleterre.

» Supposé que vous laissiez quel-
» ques-uns de vos gens dans ces pays,
» vous aurez soin de leur donner une
» bonne provision de ces sortes de
» clincailleries, qui plaisent le plus aux
» habitans, afin qu'ils puissent s'insinuer
» auprès d'eux, par de petits présens.
» Vous leur laisserez aussi du papier,
» des plumes, de l'encre, des graines,
» des racines & tout ce qui regarde le
» jardinage. Si vous touchez quelque
» port ou quelque riviere, où il y ait
» des peuples policés qui habitent des
» villes ou des villages, vous agirez, à
» leur égard, avec beaucoup de pru-
» dence. S'ils vous font amitié, vous
» les cultiverez en leur offrant des
» présens; mais sans vous mettre en
» leur pouvoir, ni vous livrer à leur

» discrétion. Si, au contraire, ils font » quelque mine d'hostilité, vous n'y » aborderez pas ; & vous vous éloi- » gnerez de la côte, sans cependant » leur faire entrevoir aucun signe de » crainte. S'ils viennent vous attaquer, » vous commencerez par les effrayer » par votre grosse artillerie, sans ce- » pendant tuer personne ; ce que vous » ne devez jamais faire, que lorsque » vous y serez forcés pour votre propre » défense. Vous quitterez plutôt la côte, » jusqu'à ce que vous rencontriez des » gens plus civilisés. Vous conclurez » des alliances avec eux ; & vous éta- » blirez un commerce qui soit profita- » ble pour la nation Britannique, & » équitable pour eux, en réglant nos » marchandises sur l'évaluation des » leurs.

» S'il arrive que les vaisseaux se sé- » parent, après leur dernier rendez- » vous, chacun tâchera par lui-même, » de découvrir le passage, sans atten- » dre l'autre ; & le lieu marqué pour » se rejoindre, sera à quelqu'isle ou » port dont vous serez convenus. Si, par » un accident imprévu, les vaisseaux » ne pouvoient avancer, ni au-delà

» du détroit de Wager, ni au sud, &
» qu'ils ne trouvassent ni ouverture,
» ni passage à l'ouest ou au sud-ouest
» il faudra s'en revenir incessamment
» Londres, sans hyverner dans aucun
» endroit, pour éviter les dépenses
» inutiles.

» Le conseil, qui, dans toutes les
» difficultés, doit décider de la meil-
» leure façon de poursuivre la décou-
» verte, sera composé des capitaines
» & des principaux officiers des deux
» vaisseaux, s'ils se trouvent ensemble.
» Si, au contraire, les deux navires
» sont séparés, les officiers de chaque
» vaisseau formeront le conseil; & la
» pluralité des voix l'emportera. S'il s'é-
» leve quelque contestation sur la ma-
» niere de poursuivre la découverte,
» ceux qui auront été d'un avis opposé,
» à la pluralité des voix, pourront cou-
» cher par écrit, & signer leurs rai-
» sons, pour pouvoir se justifier en cas
» de besoin. Vous tiendrez des minutes
» exactes de toutes vos délibérations;
» & elles seront signées de trois per-
» sonnes, ou plus, avant que le con-
» seil se sépare. Vous les enverrez par
» la poste à votre retour, de quelqu'en-

„ droit de la Grande-Bretagne ou de „ l'Irlande, où vous abordiez, & „ même plutôt, si l'occasion se pré- „ sente, par quelque vaisseau de la „ baye d'Hudson.

„ Telles sont, continua notre An- „ glois, les instructions qui nous fu- „ rent données à notre départ : on „ y voit la nature de cette expédi- „ tion, & la maniere de la faire „ réussir : on y reconnoît la sincérité „ des intentions de ceux qui, après „ avoir conçu leur plan avec tant de „ sagesse, auroient voulu se servir de „ tous les moyens possibles, pour le „ mettre à exécution, au profit du pu- „ blic, & à l'avantage du commerce „ & de la navigation.

„ Nos vaisseaux mirent à la voile „ le 31 Mai 1746; & il ne se passa „ rien d'extraordinaire jusqu'à la nuit „ du 2 de Juillet, qu'il s'alluma un feu „ terrible dans la chambre de pouppe „ du navire que je montois. L'incendie „ fit, en peu de tems, de si grands pro- „ grès, qu'il gagnoit déja la sainte-barbe, „ située directement au-dessous, & où „ il y avoit trente ou quarante barils „ de poudre, avec des chandelles,

„ des liqueurs spiritueuses, des mè-
„ ches, & d'autres matieres combusti-
„ bles. On ne peut exprimer la conster-
„ nation & la confusion qui se répan-
„ dirent dans tout l'équipage. Chacun
„ s'attendoit que le moment actuel, ou
„ celui qui alloit suivre, seroit le der-
„ nier de sa vie. On entendit, dans cette
„ occasion, toute la variété de l'élo-
„ quence marine. Des cris, des lamen-
„ tations, des prieres, des malédic-
„ tions, des injures, des imprécations
„ se succédoient alternativement. Il est
„ étonnant de voir la quantité d'expé-
„ diens que la crainte de la mort sug-
„ géroit; on étoit toujours prêt de les
„ exécuter sans examen; &, l'instant
„ d'après, on les abandonnoit par dis-
„ traction ou par désespoir. Au milieu
„ de tout ce tumulte, celui qui tenoit
„ le gouvernail, faisant tout-à-coup ré-
„ flexion, que le feu & la poudre
„ étoient directement au-dessous de
„ lui, perdit la tête, & ne fut plus
„ en état de faire ses fonctions. Quel-
„ ques-uns voulurent mettre en mer
„ les chaloupes; & l'on en coupa
„ aussi-tôt les liens; mais personne
„ n'eut la patience nécessaire pour les

» descendre. Les voiles faisoient des » roulemens semblables à ceux du tonnerre. Tout le monde, assemblé sur » le pont, attendoit avec une espece » d'agonie peinte sur tous les visages, » l'instant fatal qui devoit finir leur » triste sort. Heureusement un petit » nombre de personnes, malgré l'état » funeste où nous étions, avoient conservé leur sang froid. On tira promptement de l'eau; & elle fut employée si à propos, que le feu fut » éteint; & chacun revint de sa perplexité. Cet accident étoit arrivé par la négligence du garçon de la cabane, qui » n'avoit pas pris garde à la chandelle.

» La suite de notre navigation n'eut » rien de remarquable, jusqu'au détroit d'Hudson, où commence le » pays des Esquimaux. On prétend » que ce nom leur vient des mots » *abenaqui esquimantsic*, qui veulent » dire *mangeurs de viande crue*, parce » qu'en effet, ils n'ont point d'autre » nourriture. On distingue les Esquimaux Indiens, & les Esquimaux septentrionaux. Les uns sont au-dessus du » détroit, les autres au midi de la baye » d'Hudson. Mais la conformité qu'on

» remarque dans leur langage, leurs
» personnes & leurs coutumes, font
» croire qu'originairement ils n'ont
» formé qu'un même peuple.

» Nous vîmes venir plusieurs petits
» canots remplis de ces Indiens, qui de-
» manderent à trafiquer. Ils nous appor-
» terent des côtes de baleines & des
» peaux de chien marin. Nous leur don-
» nâmes en échange, des haches, des
» scies & de la clincaillerie. Ils furent
» si contens, que les hommes & les
» femmes se dépouillerent presque
» nuds, & nous vendirent leurs habits
» de peau, pour des couteaux & des
» morceaux de fer. Ils ont la coutume
» bizarre de lécher tout ce qu'ils ache-
» tent, avant que de le mettre dans
» leurs canots. A l'égard de leur figure,
» ils sont d'une taille médiocre, assez
» replets, ont le visage basané, la tête
» grosse, les yeux noirs, petits & étin-
» celans, le nez plat, les lèvres épais-
» ses, les cheveux noirs & longs, les
» épaules larges, & les pieds extrême-
» ment petits. Ils sont gais, vifs, sub-
» tils, rusés & fourbes. Rien n'est
» comparable à leurs habileté pour la
» pêche des baleines. On croit qu'ils

» n'ont fait qu'une même nation avec les » Groënlandois ; & ce sentiment est assez » vraisemblable, les deux peuples n'étant » séparés que par le détroit de Davis.

» Ces sauvages se mettent aisément » en colere : ils prennent alors une es» pece de fierté ; mais il n'est pas diffi» cile de les intimider. Ils sont extrê» mement attachés à leur façon de vi» vre. Plusieurs d'entr'eux ayant été » faits prisonniers par d'autres sauva» ges, & transportés dans nos comp» toirs, ont toujours regretté leur » pays natal, même après avoir long» tems vécu parmi nous. Un, entr'au» tres, ayant toujours mangé à notre » maniere, se trouva présent lorsqu'un » Anglois ouvroit un chien marin : il » se jetta sur l'huile qui en sortoit en » grande quantité, & avala, avec une » avidité étonnante, tout ce qu'il en » put ramasser avec ses mains, en s'é» criant : Que ne suis-je dans mon » pays, où je pouvois manger de cette » huile tant que je voulois ?

» Les habillemens de ce peuple sont » faits de peaux de chiens marins, & » quelquefois d'oiseaux de terre & de » mer, cousues ensemble, & ayant

» un capuchon comme les moines. Ils
» sont fermés par-devant, depuis l'es-
» tomac, comme une chemise, & ne
» leur descendent qu'au milieu des
» cuisses. Leurs culottes sont serrées
» devant & derriere, comme une
» bourse, avec un cordon qui se noue
» autour de la ceinture. Ils ont plu-
» sieurs paires de bottes & de socques,
» les unes sur les autres, pour se ga-
» rantir du froid & de l'humidité. L'ha-
» bit des femmes diffère de celui des
» hommes, en ce qu'elles ont, derriere
» leur jaquette, une espece de bande
» qui leur tombe jusqu'aux talons.
» Leurs capuchons sont aussi plus am-
» ples, & plus ouverts aux épaules,
» parce qu'ils leur servent à porter leurs
» enfans sur leur dos. Leurs bottes sont
» de même beaucoup plus larges, &
» communément garnies de baleines.
» Quand elles sont obligées d'ôter l'en-
» fant, pour un moment, d'entre leurs
» bras, elles le fourrent dans une de ces
» bottes, & l'y laissent, jusqu'à ce qu'el-
» les puissent le reprendre. En général,
» ces habits sont cousus très-proprement
» avec des aiguilles d'yvoire, & du fil
» très-fin, fait avec des nerfs de bêtes

„ fauves, fendus avec beaucoup d'art.
„ Ces peuples font paroître assez de
„ goût, en les ornant de peaux rayées
„ de diverses couleurs, qu'ils portent
„ en guise de galons, de rubans & de
„ manchettes; ce qui leur donne un
„ air propre & galant.

„ Leurs yeux à neige, comme ils
„ les appellent avec raison, sont une
„ nouvelle preuve de la sagacité des
„ Esquimaux. Ces yeux sont de petits
„ morceaux de bois ou d'yvoire, de
„ forme égale, proprement travaillés,
„ dont ils se couvrent les organes de
„ de la vue, & qu'ils attachent der-
„ riere la tête. Ils ont chacun deux fen-
„ tes de la longueur précise de l'œil,
„ mais étroites, & au travers desquelles
„ on voit très-distinctement. Cette in-
„ vention les préserve de l'aveugle-
„ ment de neige, maladie grave &
„ douloureuse, qu'occasionne l'éclat de
„ la lumiere réfléchie sur ce météore.
„ Ces instrumens augmentent la force
„ de la vue, & leur deviennent si ha-
„ bituels, que quand ils veulent regar-
„ der les objets éloignés, ils s'en ser-
„ vent comme de télescopes.

„ On trouve le même esprit d'in-

„vention dans les machines dont ils font „ usage pour la pêche & pour la chasse. „ Leurs dards & leurs harpons font „ très-bien faits, ainsi que leurs arcs „ & leurs flèches, & répondent par- „ faitement aux usages auxquels on les „ destine. Ils sont aussi très-adroits à „ conduire leurs canots, dans lesquels „ ils portent tout ce qui leur est né- „ cessaire. Ces canots sont de bois, ou „ de côtes de baleines, couverts de „ peaux de veaux marins ; il y en a „ pour les hommes & pour les fem- „ mes. Les premiers, terminés en „ pointe à chaque extrémité, ont en- „ viron vingt pieds de long, sur deux „ de large. Ceux des femmes, qui „ peuvent contenir plus de vingt per- „ sonnes, sont de même matiere que les „ autres ; & elles les conduisent elles- „ mêmes à la rame. Ces sauvages se „ servent de la fronde avec adresse, „ & lancent les pierres à une grande „ distance.

„ Nous passâmes le détroit d'Hud- „ son, qui a environ cent vingt lieues „ de long, sur dix-huit de large, & „ commence à l'isle de la Résolution, „ jusqu'au cap de l'isle de Diggs. De-là

„ nous entrâmes dans la baye, & nous „ arrivâmes à l'isle de Marbre. Le ter- „ rein n'est qu'un rocher continuel „ d'une espece de pierre blanche, très „ dure, & coupée en quelques en- „ droits, par des veines diversement „ colorées, noires, blanches & vertes. „ Les sommets des hauteurs sont très- „ rompus, & fort aigus; & une quan- „ tité de rocs d'une grosseur énorme, „ sont jettés confusément ensemble, „ & entassés les uns sur les autres, „ comme s'ils y avoient été entraînés „ par quelqu'inondation. Sous ces „ rocs, il y a des cavernes très-pro- „ fondes, d'où sort un bruit semblable „ au roulement des vagues agitées; & „ par la nature des eaux qui tombent „ des crevasses, il paroît que ces ro- „ chers contiennent des mines de „ cuivre & d'autres métaux. Dans cer- „ tains endroits, elles ont un goût de „ verd-de-gris; dans d'autres elles sont „ parfaitement rouges, & teignent de „ cette couleur tous les endroits où „ elles passent.

„ Notre dessein étant de nous éta- „ blir, pendant l'hyver, au port de Nel- „ son, nous nous arrêtâmes peu de

„ tems dans l'isle de Marbre. Nous „ entrâmes dans la riviere de Hayes ; „ & nous tournâmes toutes nos pen- „ sées sur les mesures que nous de- „ vions prendre pour notre habita- „ tion. Une partie de l'équipage fut „ employée à couper du bois pour „ faire du feu, & pour bâtir des ca- „ banes à la façon des habitans. On „ les fit avec des arbres d'environ seize „ pieds de long, qu'on éleva très-serrés „ les uns près des autres, de maniere „ que les extrémités se touchoient au „ sommet, & s'écartoient par le bas. „ Les intervalles furent remplis de „ mousse ; & l'on fit par-dessus, un „ enduit de terre glaise. On tint les „ portes basses & étroites ; & nous „ pratiquâmes une place au milieu de „ chaque hutte, pour le foyer, avec „ un trou au-dessus, pour laisser sortir „ la fumée.

» Il en falloit une plus grande pour „ la demeure des capitaines & des offi- „ ciers : on choisit un lieu commode „ & agréable, sur une éminence en- „ tourée d'arbres, à une demi-lieue de „ la riviere, & à une égale distance „ des vaisseaux. On abbatit un grand

„ nombre de ſapins ; on les mit en „ œuvre ; on ſcia des planches : les „ murs furent compoſés de groſſes „ poutres, rangées l'une à côté de „ l'autre, avec de la mouſſe pour remplir les vuides. On donna à l'édifice „ ving-huit pieds de long, ſur dix-huit „ de large, avec deux étages, l'un de ſix „ pieds de haut, l'autre de ſept. Un poële „ fut placé au centre, pour y répandre une égale chaleur. En un mot, „ la maiſon ſe trouva élevée, couverte „ & en état d'être habitée, le premier „ jour de Novembre, c'eſt-à-dire, „ environ cinq mois après notre départ d'Angleterre. L'hyver s'étoit déclaré, dès la fin de Septembre ; &, un „ mois après, la riviere étoit priſe entièrement. Nous commençâmes dès-lors à juger du froid de la baye „ d'Hudſon. L'encre geloit auprès du „ feu ; & la biere dans les bouteilles, „ quoiqu'enveloppées d'étoupe, & „ tenues dans un endroit chaud. Le „ froid devenant inſupportable au dehors, les matelots furent diſtribués „ dans les cabanes, & les officiers prirent poſſeſſion de leur logement. „ Cette maiſon fut baptiſée, à la ma-

„ niere des marins, sous le nom d'*hô-*
„ *tel de Montaigu*. On crut devoir cet
„ honneur au duc de ce nom, qui
„ s'étoit intéressé au succès de l'entre-
„ prise, & étoit un des principaux
„ souscripteurs pour cette expédition.

„ Vers le même tems, nous mîmes
„ nos habits d'hyver. C'étoit une robe
„ de peau de castor, qui nous descen-
„ doit jusqu'aux talons, avec deux vestes
„ dessous, des bonnets & des mitaines
„ fourrés de la même peau, & doublés
„ de flanelle. Par-dessus des bas de laine,
„ nous avions des bottines à la mode
„ du pays, faites de gros drap, ou de
„ cuir, qui nous montoient jusqu'au mi-
„ lieu des cuisses. Nos souliers étoient
„ de peau d'élan préparée, dans les-
„ quels nous portions encore deux ou
„ trois paires de gros chaussons. Enfin,
„ pour completter notre habillement,
„ nous avions, ce qu'on appelle, *des*
„ *souliers à neige*, qui ont près de
„ cinq pieds de long, sur dix-huit pou-
„ ces de large, pour ne point enfon-
„ cer en marchant. Ainsi équipés,
„ nous fûmes en état de soutenir la
„ plus grande rigueur du froid.

„ Après avoir pourvu à notre vête-

„ ment, nous ſongeâmes à nous pro-
„ curer de la nourriture. Nous mîmes
„ toute notre induſtrie à former des
„ piéges pour prendre des lapins, &
„ à tirer des perdrix qui ſont en ſi grand
„ nombre, qu'un chaſſeur en peut tuer
„ ſoixante ou quatre-vingt en un jour;
„ ce qui ne laiſſe pas de faire un bon
„ article, dans la liſte des proviſions
„ de bouche.

„ Les fortes gelées augmentoient à
„ meſure que nous avancions dans
„ l'hiver, & devenoient terribles,
„ lorſque le vent tournoit au nord,
„ ou au nord-oueſt. Souvent elles
„ étoient accompagnées d'une eſpece
„ de petite neige, fine comme du ſa-
„ ble, que le vent emportoit comme
„ un nuage, d'une plaine à l'autre. Il
„ eſt dangereux de s'y trouver ex-
„ poſé, parce qu'elle eſt ordinaire-
„ ment ſi épaiſſe, qu'on a peine à
„ diſcerner les objets à vingt pas de
„ ſoi, & qu'elle ne laiſſe aucune trace
„ de chemin. Il eſt ſouvent arrivé que
„ des perſonnes, ſe trouvant priſes
„ tout d'un coup dans ces ſortes de
„ neiges, ont erré pendant pluſieurs
„ heures, en danger de mourir de

„ froid, faute de pouvoir retrouver „ leur habitation. Cependant il faut „ convenir que ce froid énorme ne se „ fait sentir que quatre ou cinq jours „ chaque mois, & spécialement dans „ les tems de la nouvelle & de la pleine „ lune, qui a toujours, dans cette „ contrée, une sorte d'influence sur la „ température de l'air. Dans les autres „ tems, quoique le froid fût toujours „ très-rude, nous ne laissions pas de „ trouver notre séjour assez agréable.

„ Vers la fin de Décembre, les gens „ de l'équipage commencerent à tirer „ de nos vaisseaux diverses provisions, „ dont nous avions fait peu d'usage „ jusqu'alors, ayant presque toujours „ vécu de notre chasse. Les voitures „ ordinaires dont nous nous servions „ pour les transporter, étoient de petits „ traîneaux tirés par des chiens, les „ seules bêtes de charge de cette con„ trée. Ils ressemblent assez à nos mâ„ tins; mais ils n'aboyent jamais, & „ ne font que gronder lorsqu'on les „ irrite. Ils traînent des fardeaux plus „ pesans, & à une plus grande dis„ tance que les hommes. Ils sont natu„ rellement dociles; & les Anglois à

» qui en tirent beaucoup d'utilité, les » nourrissent sur le pied commun de » leurs domestiques; mais les habitans » du pays les réduisent à chercher eux- » mêmes leur subsistance. Dans les » voyages, leurs conducteurs mar- » chent ordinairement devant eux, pour » leur battre le chemin avec les sou- » liers de neige.

» A l'approche des premieres cha- » leurs, nous commençâmes à visiter » les côtes de la baye, dans l'espé- » rance de trouver le passage qui faisoit » l'objet de nos recherches. Les Esqui- » maux de ces contrées se montrerent » quelquefois en troupes sur les hau- » teurs, avec des signes, par lesquels » ils sembloient nous appeller; mais » nos vues n'étant point tournées vers » le commerce, nous nous avan- » çâmes, sans leur répondre. Nous » examinâmes le terrein qui nous pa- » rut très-fertile. Nous vîmes, dans la » campagne, une grande variété d'ar- » brisseaux & de plantes, dont la plû- » part sont connus en Europe, tels » que des groseillers, des raisins de » Corinthe, des becs-de-grues, des frai- » siers, de l'angélique, des alisiers, &c.

» Les bords des lacs & des rivieres
» produisent une sorte de riz sauvage,
» beaucoup d'herbe, & de fort bons
» pâturages. Les Anglois qui y posse-
» dent des habitations pour faire va-
» loir leurs factoreries, ont des jardins
» assez jolis, spécialement au fort
» d'Yorck, où la plus grande partie de
» nos légumes, tels que les féves, les
» pois, les choux, les panais, & plu-
» sieurs especes de salades, viennent à
» merveille.

» On ne peut pas douter que ce
» pays ne fournisse aussi diverses sortes
» de minéraux. J'y ai vu de la mine
» de fer : on m'a dit que l'on trouvoit
» aussi beaucoup de plomb, près du
» cap de Churchill ; & les Esquimaux
» apportent fréquemment des morceaux
» de cuivre à nos facteurs. On y voit
» encore quantité de talc, & du crys-
» tal de roche de différentes couleurs.
» Dans les parties septentrionales, on
» recueille une substance qui ressemble
» au charbon, & qui brûle de même.
» La pierre amianthe y est très-com-
» mune, ainsi qu'une autre espece de
» pierre noire, unie & brillante, qui
» se sépare aisément en feuilles min-

» ces, transparentes, & dont les habi-
» tans se servent pour faire des mi-
» roirs. Le marbre même n'y est point
» inconnu : on en trouve de parfaite-
» ment blanc, d'autre veiné de rouge,
» de verd & de bleu.

» Le ciel de ce pays n'est presque ja-
» mais serein. Dans le printems & l'au-
» tomne, on y est continuellement
» assiégé de brouillards épais & hu-
» mides. En hyver, l'air est rempli
» d'une infinité de petites flèches gla-
» ciales, visibles à l'œil, qui se for-
» ment sur les rivieres qui ne sont point
» encore prises. Par-tout où il reste de
» l'eau sans glace, il s'élève une
» vapeur fort épaisse qui, venant à se
» geler, est transportée par les vents,
» sous la forme de ces petites flèches.
» Si-tôt que les rivieres sont couver-
» tes de glace, toutes ces particules
» disparoissent.

» Les parhélies, ou faux-soleils, sont
» ici très-fréquens ; & l'on remarque
» plus souvent encore, autour du so-
» leil & de la lune, des anneaux vifs
» & lumineux, ornés de toutes les cou-
» leurs de l'arc-en-ciel. Nous avons vu
» de ces parhélies, jusqu'à six à la fois;

» ce qui formoit un spectacle aussi
» agréable, que surprenant pour des
» Européens. Au lever & au coucher
» du soleil, un grand cône de lumiere
» s'élève perpendiculairement au-des-
» sus de lui; & ce cône n'a pas plutôt
» disparu avec cet astre, que l'aurore
» boréale vient le remplacer, & lance
» sur l'hémisphere mille rayons lumi-
» neux. L'éclat en est si vif, qu'on
» peut lire distinctement à leur clarté.

» Il tonne rarement dans ce pays,
» quoique la chaleur y soit assez vive
» pendant six semaines ou deux mois.
» Mais aussi, quand il y a de l'orage,
» il est ordinairement très-violent. On
» voit des plaines entieres, dont les
» branches & l'écorce des arbres ont
» été brûlées par le feu du ciel; ce qui
» doit paroître d'autant moins étrange,
» que le bas de ces arbres est couvert
» d'une mousse blanche, qui prend feu
» aussi vîte que de la filasse. Cette
» flamme legère court avec rapidité,
» en suivant la direction du vent,
» & met le feu aux écorces & à la
» mousse. Ces accidens ont du moins
» cela d'avantageux, qu'ils sèchent le
» bois, & le rendent meilleur pour le

» chauffage. Nous en mettions ordinai-
» rement la charge d'un cheval dans
» notre poële. Il étoit bâti de brique, &
» avoit six pieds de long, deux de large,
» & trois de haut. Lorsque le bois étoit
» consommé, nous écartions le brasier,
» & nous fermions la cheminée ; ce
» qui donnoit une chaleur étouffante,
» accompagnée d'une odeur sulfu-
» reuse ; & malgré la rigueur du tems,
» nous étions souvent tout en sueur.
» Quand on ouvroit la porte ou la
» fenêtre, l'air froid entroit avec une
» espece de fureur, & changeoit tout-
» à-coup les vapeurs de l'appartement
» en une neige fine. Cependant cette
» chaleur ne pouvoit empêcher que
» les fenêtres, les murs & les plafonds
» ne fussent couverts de glace ; & toutes
» les nuits, notre haleine formoit com-
» me une gelée blanche sur nos cou-
» vertures. Le feu étoit à peine éteint,
» que nous sentions toute la rigueur de
» la saison. La sève du bois de char-
» pente, que l'ardeur du poële avoit
» degelée, recommençoit à geler plus
» fort qu'auparavant ; & les poutres de
» la maison faisoient, en se fendant, un
» bruit continuel, souvent aussi fort

» qu'un coup de fusil. Il n'y avoit point » de liqueur qui pût résister au froid » excessif de cette contrée. L'esprit-de-» vin paroissoit comme de l'huile figée; » les autres liquides les plus spiritueux, » devenoient parfaitement solides, & » rompoient les vases qui les conte-» noient, de quelque matiere qu'ils fus-» sent construits. On n'a pas besoin » de sel dans ce pays, pour conserver » les provisions; les bêtes fauves, les » lapins, les perdrix, les faisans, se ge-» lent aussi-tôt qu'on les a tués, & res-» tent pendant des six mois entiers dans » cet état, sans se gâter. Ces animaux, » qui sont ordinairement bruns ou gris, » deviennent blancs en hyver; mais » il n'y a que la pointe du poil ou de » la plume, qui blanchisse; le reste » étant moins exposé à l'air, conserve » sa couleur naturelle.

» Si, pendant ces grands froids, on » s'avise de manier du fer, ou tout au-» tre corps dur & uni, les doigts y » tiennent sur le champ, par la force » de la gelée. Il faut prendre garde, » en buvant, que le verre ne touche » à la langue ou aux lèvres; on en em-

» porteroit la peau en le retirant. Un » de nos matelots n'ayant pas de quoi » boucher une bouteille de liqueur, » qu'il portoit dans sa cabane, y mit » le doigt qui s'y attacha de façon, » qu'il fut obligé d'en perdre une par- » tie pour sauver le reste.

» Qui ne s'imagineroit que les habi- » tans d'un si rigoureux climat, ne » dussent être les plus malheureux de » tous les hommes? Cependant ils sont » fort éloignés d'avoir cette opinion » de leur sort. Les fourrures excellentes » dont ils se couvrent, les peaux dont » leurs cabanes sont revêtues, les met- » tent, en quelque façon, de niveau » avec les peuples qui vivent sous un » ciel plus tempéré. Ce qui doit sur- » tout paroître extraordinaire, c'est » qu'il y ait des Européens qui pré- » fèrent ce séjour à tout autre.

» Mais, tandis que je vous parle du » froid excessif de ce pays, dit notre » Anglois, j'ai presque perdu de vue » le projet de notre découverte, & » les recherches auxquelles nous em- » ployâmes une partie de l'été de l'an- » née 1746. Ce sera la matiere d'un

» second entretien; j'y ajoûterai même, » si vous le trouvez bon, quelques » observations sur les usages & les » mœurs des habitans. »

Vous desirez, Madame, que je recueille tous ces détails; ne doutant pas qu'ils ne puissent vous intéresser, j'aurai le plus grand empressement à vous satisfaire. Ils feront le sujet de la Lettre suivante.

Je suis, &c.

Des environs de l'isle de Terre-Neuve, ce 13 Juillet 1747.



LETTRE XCVI.

SUITE DE LA BAYE D'HUDSON.

LE desir que nous montrâmes tous, de connoître un pays où nous comptions faire quelque séjour, ne tarda pas à être rempli; car le soir même l'Anglois reprit ainsi sa narration. « Nous résolumes de visiter la côte du Nord; mais » nous fûmes jettés par la marée, sur » une chaîne de rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cet » extrême péril, nous dûmes notre salut aux Esquimaux qui vinrent à notre secours. Ils s'approcherent de » nous dans leurs canots; & loin de » tirer le moindre avantage de notre » malheur, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement ils » ne s'éloignerent point, que nous ne » fussions délivrés; mais un vieillard, » qui paroissoit connoître ces écueils, » se mit devant nous avec son canot, » & nous servit de guide. Ainsi, tout » ce qu'on lit du caractère de ces peu-

» ples dans plusieurs Relations, ne » s'accorde point avec le témoignage » que je suis obligé de rendre à leur » humanité.

» Nous n'eumes pas moins d'admira» tion pour leur industrie. Au défaut de » fer, leurs arcs, leurs flèches, leurs har» pons sont garnis de dents, d'os, ou de » cornes d'animaux marins, avec lesquels » ils fabriquent jusqu'à des haches, des » couteaux, & d'autres ustensiles. On a » peine à concevoir avec quelle dexté» rité, ils sçavent employer des matieres » qui paroissent si peu propres à de pa» reils usages. Ils s'en servent également » pour se faire des aiguilles; & leurs » habits ne sont pas mal cousus. Par » la conformité de leur langage, de » leurs mœurs & de leur figure, je » crois qu'ils n'ont fait originairement » qu'un même peuple, avec les Esqui» maux que nous avions rencontrés à » l'entrée du détroit d'Hudson. S'il y » a entr'eux quelque différence, elle » est entièrement à l'avantage de ceux » qui habitent le fond de la baye. Ils » sont généralement plus industrieux, » plus affables, & mieux policés. Leurs » habits sont, pour l'ordinaire, bordés de

» bandes de cuir, coupées en fran-
» ges, & ornées de dents de jeunes
» faons. Leurs bonnets sont faits de
» queue de busle, dont le poil leur
» couvre le visage, comme une cheve-
» lure qui leur tomberoit sur les yeux.
» Cette coëffure leur donne un air af-
» freux & barbare; mais elle leur est
» très-utile contre les cousins & autres
» moucherons, dont ils ne sçavent se
» garantir que de cette maniere. Les
» femmes ne garnissent pas leurs bottines
» de côtes de baleines, pour y pratiquer
» des especes de berceau, comme les
» autres Esquimaux: elles portent leurs
» enfans sur leur dos, dans un capu-
» chon qui tient à la robe; & ceux-ci
» ont, comme leurs meres, un bonnet
» de poil, contre la piquûre des in-
» sectes.

» Lorsque ces peuples se mettent en
» mer pour la pêche, ils prennent,
» dans leurs canots, une vessie pleine
» d'huile de poisson, dont ils boivent
» avec autant de délices, que nos ma-
» rins dans une bouteille d'eau-de-vie.
» Quand ils ont vuidé la vessie, ils la
» sucent & la pressent entre leurs dents
» avec une sorte de volupté. Ils usent

» de cette même huile pour leurs
» lampes, qui sont faites de pierres,
» aussi adroitement creusées, qu'il est
» possible, avec les instrumens dont
» je vous ai parlé. Au lieu de mèche
» ou de coton, ils se servent de fiente
» d'oie desséchée. Leur maniere d'al-
» lumer le feu me parut assez singu-
» liere : ils prennent deux morceaux
» de bois sec, percent un trou dans
» chacun, & y font entrer une autre
» piéce de bois, de forme cylindrique,
» autour de laquelle est attachée une
» corde. En tirant cette corde par le
» bout, ils font tourner le cylindre
» avec tant de rapidité, que le mou-
» vement met le feu au bois, avec le-
» quel ils allument la mousse qui leur
» sert de mèche.

» Je ne sçais si les Esquimaux sont
» jaloux de leurs femmes; mais il est
» certain qu'ils les prostitueroient vo-
» lontiers aux étrangers, dans la pensée
» que les enfans, qui en naîtroient, se-
» roient supérieurs à ceux de leur na-
» tion. Ils portent la simplicité au point
» de croire, que chaque homme en-
» gendre exactement son pareil, &
» cela, dans le sens le plus littéral, c'est

„ à-dire, que le fils d'un capitaine, par
„ exemple, doit, ſelon eux, devenir
„ capitaine; & ainſi du reſte. Cette
„ idée ridicule ne leur eſt point parti-
„ culiere: nous voyons que dans nos
„ climats policés d'Europe, on penſe
„ aſſez de la même façon. Y auroit-il,
„ ſans cela, tant d'emplois & de char-
„ ges héréditaires? Un magiſtrat fait
„ ſon fils magiſtrat; le fils d'un poëte
„ ſe croit appellé à la poëſie, &c.

„ En continuant nos recherches du
„ côté du Nord, nous trouvâmes une
„ ouverture qui, à l'entrée, n'étoit large
„ que de trois ou quatre lieues. Elle le
„ devenoit davantage, à meſure que
„ nous y pénétrions; elle ſe rétréciſſoit
„ enſuite peu-à-peu, & s'élargiſſoit de
„ nouveau. Mais nous craignîmes de
„ nous engager plus avant, parce que
„ nous trouvâmes l'eau moins fluide,
„ plus froide & peu profonde. Il
„ eſt très-probable que cette ouver-
„ ture communique avec quelque
„ grand lac dans l'intérieur des terres;
„ & ce lac a peut-être une communica-
„ tion dans l'Océan. Cette conjecture
„ pourroit être appuyée ſur ce que le
„ courant de la marée y va plus vîte de

„ moitié, que dans la Tamise. Il pa-
„ roît néanmoins, que l'eau étant plus
„ douce, c'est une raison contre la
„ probabilité du passage. Mais si par
„ hazard cette eau n'avoit de douceur
„ qu'à sa surface, cette conclusion au-
„ roit peu de force; puisqu'étant
„ alors dans la saison où les neiges se
„ fondent & coulent dans la mer,
„ de toutes les parties des terres voi-
„ sines, ce n'étoit pas une chose ex-
„ traordinaire de la trouver adoucie,
„ comme, après les grandes pluies,
„ cela arrive dans la mer Baltique.

„ L'endroit où nous espérions le plus
„ de trouver ce fameux passage, a été
„ nommé *le détroit de Wager.* La partie
„ la plus étroite est entre le promontoire
„ de Montaigu, & le cap d'Obs: le cou-
„ rant de la marée y a toute l'impétuo-
„ sité des eaux d'une écluse. Quand
„ nous y arrivâmes, nous ne fûmes plus
„ maîtres de notre vaisseau; & la rapi-
„ dité des flots lui fit faire quatre ou
„ cinq tours, malgré tous les efforts
„ de l'équipage. Figurez-vous une mer
„ furieuse, fumante, bouillonnante,
„ écumante, & tournant en rond,
„ comme un torrent impétueux, brisé

„ par une multitude de rochers : ce qui „ paroît néanmoins n'avoir ici d'autre „ cause, que l'étrécissement du canal, „ à proportion de la masse énorme „ d'eau qui y passe. Quantité de gros „ glaçons y entrerent après nous ; „ & quoique nous eussions déja fait „ beaucoup de chemin, la force & la „ rapidité du courant les emportoit „ quelquefois à notre proue, & les „ ramenoit ensuite à la pouppe. Nous „ fûmes environ trois heures dans cette „ situation ; mais lorsque le canal de- „ vint plus large, nous nous trouvâ- „ mes en sûreté.

„ Ayant découvert un lieu favorable „ pour mettre notre vaisseau, nous „ continuâmes nos recherches avec le „ secours de nos chaloupes. Le détroit, „ qui alloit toujours en diminuant, „ n'eut bientôt plus qu'une lieue de lar- „ geur. Nous fûmes allarmés par un „ bruit affreux, qui paroissoit celui „ d'une grande cataracte. La côte étoit „ hérissée de rochers, & fort escarpée. „ Nous descendîmes de la chaloupe ; & „ en montant ces hauteurs, nous eûmes „ le spectacle le plus majestueux, mais, „ en même tems, le plus terrible & le

„ plus effrayant, dont aucun mortel ait
„ peut-être jamais été frappé. Des ro-
„ chers aigus sembloient prêts à se dé-
„ tacher & à tomber sur nos têtes. Des
„ cascades d'eau rouloient de précipices
„ en précipices ; d'énormes glaçons
„ suspendus les uns derriere les autres,
„ présentoient comme des tuyaux d'or-
„ gues d'une grandeur monstrueuse.
„ Mais ce qui nous causa le plus d'ef-
„ froi, sur ce théâtre des débris de la
„ nature, c'étoient de gros monceaux
„ de roc brisés, que nous vîmes à nos
„ pieds, & qui, détachés de leur som-
„ met par la force du froid, avoient
„ roulé de côteau en côteau, jusqu'à
„ l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

„ Nous descendîmes sur le rivage ;
„ & nous ne fûmes pas long-tems sans
„ découvrir que le bruit étonnant, dont
„ nos oreilles avoient été frappées, ve-
„ noit de ce que le flot de la marée se
„ trouvoit resserré dans un passage qui
„ n'avoit pas plus de trente toises de lar-
„ geur. La masse d'eau étoit prodigieuse,
„ & sa rapidité surprenante. Nous vîmes
„ distinctement, qu'au-delà de cette
„ cataracte, le détroit s'élargissoit de
„ cinq à six lieues ; ce qui nous fit

» concevoir de grandes espérances pour
» le passage.

» Pendant que nous étions dans cet
» endroit, trois Indiens vinrent à nous
» dans des canots ;. & nous jugeâmes
» par leurs manieres, que c'étoient les
» mêmes peuples que nous avions vus
» sur les autres parties de cette côte ;
» mais ils étoient beaucoup plus petits.
» Nous remarquâmes avec étonne-
» ment, qu'à mesure que nous avan-
» cions vers le Nord, tout y diminuoit
» de grandeur. Les arbres même ne
» deviennent à la fin, que des arbustes ;
» & au-delà du soixante-septieme dé-
» gré, on ne rencontre plus aucune
» créature humaine. Ces sauvages nous
» parurent d'abord un peu timides ; &
» nous étions vraisemblablement les
» premiers Européens qu'ils eussent ja-
» mais vus. Mais, encouragés par nos
» caresses, ils devinrent plus hardis,
» & entrerent en commerce avec nous.
» Nous leur fimes entendre que nous
» avions besoin de gibier ; ils retour-
» nerent promptement à terre, & nous
» en apporterent une bonne provision.
» C'étoient diverses sortes de viandes
» séchées au feu, & quelques piéces

» fraîches de chair de buſle. Nous eû-
» mes à bon marché tout ce qu'ils
» avoient apporté ; & ils ſe retirerent
» très-ſatisfaits.

» Nous ſuivîmes toujours le détroit ;
» & nous y rencontrions fréquemment
» des baleines & des chiens marins ;
» mais la plus grande partie de nos
» gens étoit très-déconcertée ; parce
» qu'ils trouvoient l'eau preſqu'entiè-
» rement douce ; ce qui ſembloit indi-
» quer que cette extrémité du canal
» ne communiquoit à aucune mer, &
» conſéquemment, qu'il falloit renon-
» cer à découvrir un paſſage par le dé-
» troit de Wager. Comme je penſois
» que cette douceur n'étoit qu'à la ſur-
» face, je laiſſai tomber une bouteille
» bien bouchée, à la profondeur de
» trente braſſes ; & le bouchon en ayant
» été enlevé, elle ſe remplit d'eau,
» que nous trouvâmes auſſi ſalée, que
» que celle du milieu de l'Océan. Mon
» expérience fit renaître nos eſpéran-
» ces ; mais cette lueur d'un heureux
» ſuccès fut bientôt évanouie ; car
» nous eûmes le chagrin de voir, le
» ſoir même, que ce que nous avions
» pris juſqu'alors pour un détroit, ſe

» terminoit par deux petites rivieres » non navigables, dont l'une venoit » d'un grand lac, qui n'étoit qu'à quel- » ques lieues de distance.

» Il fallut donc abandonner cette » entreprise; & nous ne songeâmes » plus qu'à aller rejoindre nos vais- » seaux, pour retourner en Angleterre: » non que nous fussions persuadés de » l'impossibilité d'un passage à quel- » qu'autre Océan; car, dans mon par- » ticulier, je n'ai jamais douté de son » existence; & les preuves sur les- » quelles je me fonde, me paroissent » aussi convaincantes, qu'on peut le » desirer dans une pareille matiere. » Premierement, c'est un fait incon- » testable que, dans tous les pays de » peu d'étendue, soit isles, ou pres- » qu'isles, il n'y a presque jamais de gros » arbres, & qu'on n'y remarque que des » bois taillis & des arbrisseaux; quoique » dans le continent situé au même degré » de latitude, il y ait des arbres très- » beaux & très-grands. On peut con- » clure de-là, que tout pays qui manque » de gros bois, dans un climat où l'on » sçait qu'il en vient abondamment, a » nécessairement la mer des deux côtés.

» Or, comme je l'ai déja fait observer, dans les lieux qui bordent la » baye d'Hudson, en avançant vers » le Nord, toutes les productions végétales diminuent sensiblement & par » degrés; ensorte qu'à la fin, au lieu » d'arbres, on ne trouve plus que des » arbustes. On sçait cependant, à n'en » pas douter, qu'à des latitudes beaucoup » plus avancées, il y a des forêts très-» étendues. Peut-on expliquer une dif-» férence si marquée autrement, que » par le voisinage de quelque mer?

» J'ai remarqué, en second lieu, » que les vents de nord-ouest ame-» noient avec eux, beaucoup de cette » petite neige, en laquelle le froid » convertit ce qu'on appelle ici les » *fumées de gelée*. Ne pourroit-on » pas inférer de-là, avec assez de vrai-» semblance, qu'au nord-ouest de cette » région, il y a une grosse masse d'eau, » c'est-à-dire quelqu'Océan?

» Troisiemement, la figure du pays » même fournit de nouvelles conjectu-» res. Personne n'ignore que la plûpart » des contrées situées entre deux mers, » ont, au milieu, une chaîne de hautes » montagnes, ou de collines, & des

» deux côtés, une pente : or, ce pays
» est précisément dans le même cas. Il
» est bas à l'entrée de la baye ; & à
» mesure qu'on fait du chemin, on voit
» des montagnes s'élever les unes der-
» riere les autres. Lorsqu'on est fort
» avant dans la baye, on distingue une
» déclinaison vers le côté opposé.

» Enfin, le rapport des Esquimaux fa-
» vorise mon opinion : ils assurent tous
» unanimement, qu'il y a une grande
» mer à peu de distance de leur pays,
» vers le coucher du soleil, sur laquelle
» ils disent avoir vu des vaisseaux mon-
» tés par des hommes qui avoient de
» grandes barbes, & qui portoient des
» bonnets. Quelques-uns même de ces
» sauvages, qui n'avoient jamais vu de
» nos navires, en ont dessiné des figures
» à leur maniere.

» Mais ce n'est pas assez, dit notre
» Anglois, de prouver que cette terre a
» la mer des deux côtés ; il faut encore
» faire voir que ces deux mers se com-
» muniquent, & qu'il y a un passage
» qui mène de l'une à l'autre. Je dis
» plus : ce passage doit être court, ou-
» vert & commode. En effet, les ma-
» rées viennent des grands Océans ;

» ou des grandes collections d'eau.
» Elles entrent plus ou moins dans les
» mers particulieres, selon que celles-ci
» ont plus ou moins d'ouverture, à l'en-
» droit de leur communication avec
» l'Océan, d'où les marées viennent.
» Les mers enclavées dans les terres, &
» qui n'ont point de communication
» visible avec l'Océan, ou qui n'y tien-
» nent que par un seul passage, comme
» la mer Méditerranée & la mer Bal-
» tique, n'ont presque point de marée;
» ou bien, ce qui revient au même,
» les flux & reflux ne s'y font presque
» point sentir. Il est encore incontesta-
» ble, que les marées sont plus hau-
» tes, & viennent de meilleure heure
» dans les endroits voisins de l'Océan,
» & qu'au contraire, elles sont plus
» basses, & arrivent plus tard, dans les
» lieux les plus éloignés. Ainsi, en sup-
» posant que la baye d'Hudson n'ait
» point de communication avec une
» autre mer, par un passage au nord-
» ouest, on doit la regarder comme
» une mer enclavée dans le pays, qui
» ne communique avec l'Océan, que
» par le détroit d'Hudson. Dans ce
» cas, il faut que les marées soient

» plus hautes au commencement de la » baye, & aillent toujours en diminuant, à mesure qu'on avance vers » le nord-ouest.

» Or, continue notre Anglois, c'est » précisément tout le contraire que nous » avons observé. En sondant la marée, » nous avons trouvé qu'elle montoit de » dix pieds au soixantieme degré de latitude, de treize pieds au soixante-cinquieme, & toujours ainsi en augmentant; ce qui montre évidemment, que » cette marée ne peut venir de l'Océan » par le détroit d'Hudson. Elle ne peut » pas venir non plus, de quelqu'autre » mer septentrionale, par le détroit de » Davis, parce que, dans ce détroit, la » marée monte à peine à huit pieds. » D'ailleurs le flux y vient du sud, au » lieu que dans la baye d'Hudson, il arrive du nord : il faut donc qu'il y ait, » de ce côté-là, une ouverture, une » communication, un passage à une autre mer. Mais, où ce passage est-il situé? » C'est ce que je n'ose décider, reprit » l'Anglois. Cependant, si je me livrois » à mes conjectures, je le placerois, » ou dans le golfe de Chesterfield, ou » dans ce qu'on appelle *la baye de*

» *Rebut*. La profondeur, la ſalure & » la tranſparence de l'eau, jointes à la » hauteur des marées, ſemblent con» firmer cette opinion.

» Si, depuis une longue ſuite » d'années, qu'on cherche ce fa» meux paſſage, & qu'on a tant en» trepris d'expéditions pour le trouver, » on n'a pas encore pu y parvenir, du » moins n'a-t-on fait aucune décou» verte, qui combatte, avec quelque » force, les raiſons qui en prouvent la » réalité. Toutes les connoiſſances » qu'on s'eſt procurées par tant d'en» trepriſes, ſervent, au contraire, à » l'établir de plus en plus. Il eſt donc » à propos de ne pas abandonner un » deſſein, pour lequel on a tant fait de » dépenſe, qui a toujours mérité la pro» tection & tous les encouragemens poſ» ſibles de la part du gouvernement, & » auquel il manque ſi peu de choſe pour » réuſſir. Il ne faut peut-être plus qu'une » ſeule expédition, pour voir tant de » travaux couronnés par un ſuccès heu» reux. Ce paſſage trouvé, doit néceſ» ſairement ouvrir un commerce avec » les pays ſitués des deux côtés. Il eſt » vraiſemblable qu'au nord-oueſt de la

» mer, où il aboutit, il doit y avoir » plusieurs grandes régions, dans l'é» tendue de plus de treize cens lieues. » Ces pays sont sans doute inconnus; » & l'on ne sçait s'il y a un grand con» tinent, ou si ce ne sont que des isles; » mais si on s'en rapporte aux Relations » des Esquimaux, on en doit conclure » que ces pays sont peuplés; que les ha» bitans sont civilisés, & que par consé» quent, leur commerce pourroit nous » devenir très-utile, quoiqu'on ignore » en quelle espece de marchandise on » trafiqueroit avec eux. Il ne faudroit » que quelques voyages, pour se met» tre bientôt au fait des besoins & des » productions de ces contrées incon» nues.

» Outre ces avantages immédiate» ment attachés à cette découverte, il y » en a d'accidentels, qui sont encore » très-considérables. Telle est, par exem» ple, l'ouverture d'une route nouvelle » & aisée à la mer du Sud, ainsi qu'à ce » vaste Océan, compris entre l'Amé» rique & l'Asie, dans lequel il y a » certainement plusieurs isles très-ri» ches, qui n'ont jamais eu de com» munication avec les Européens. On » auroit

» auroit encore un chemin plus court » & plus sûr aux isles placées à l'est du » Japon, au Japon même, aux pays » situés au-delà, de même qu'à la » Corée & à la Chine, &c.

» Malgré toutes les raisons qui sem» blent prouver l'utilité de ce passage, » plusieurs personnes doutent encore » qu'il rendît la possession de la baye » d'Hudson beaucoup plus importante. » D'habiles marins croient que cette » découverte, à laquelle les Anglois » se montrent si animés, pourroit bien » n'avoir pas tous les avantages qu'ils » en esperent. On est obligé de cons» truire, d'une maniere particuliere, les » vaisseaux destinés pour la navigation » de la baye, à cause des glaces qui » s'y rencontrent. Ainsi, en supposant » qu'on vînt à trouver ce passage, il » ne serviroit peut-être pas à établir » une communication aisée & profita» ble entre l'Océan septentrional & la » mer du Sud.

» Mais je m'apperçois que cette dis» sertation, qui m'a fait perdre de vue » la suite de mon voyage, vous amuse » peu; & je reprends mon récit au dé» troit de Wager, Nous dirigeâmes

» notre navigation vers le Sud ; nous
» laissâmes à notre droite le cap Fry,
» l'isle de Marbre, la baye de Button,
» & vînmes débarquer au fort d'Yorck,
» situé sur la riviere de Nelson, à cinq
» ou six lieues de son embouchure.

» Cette riviere, la plus considé-
» rable de toute la baye d'Hudson,
» est navigable dans une grande éten-
» due de son cours, & communique
» avec les lacs qui sont derriere le
» Canada. On pourroit y faire un com-
» merce très-avantageux, en y fon-
» dant des établissemens à trente ou
» quarante lieues de son embouchure,
» où le climat est plus tempéré. Elle
» est divisée en deux bras, qui for-
» ment comme deux fleuves séparés ;
» la branche méridionale se nomme la
» *riviere de Haies*, & n'a pas moins
» de deux lieues de largeur, lorsqu'elle
» se joint à la baye. Ses rivages sont
» bas, & couverts de bois de sapins,
» de peupliers, de bouleaux & de
» saules. On y trouve une immense
» quantité de cerfs, de lièvres, de la-
» pins, d'oies, de canards, de cygnes,
» de perdrix, de faisans, de pluviers,
» & beaucoup d'autres oiseaux, dans

» la saison qui leur est propre, avec » une grande abondance de poissons » de diverses especes.

» Le fort d'Yorck est lui-même en-» touré de forêts de toutes parts, ex-» cepté du côté de l'eau, qui présente » un front découvert. Au sud-ouest, » il y a un chantier pour construire & » réparer les chaloupes & les barques. » Le fort est un bâtiment quarré, cons-» truit de bois, & flanqué de quatre » petits bastions, qui servent de loge-» mens & de magasins. Dans l'un, est » l'appartement du gouverneur, com-» posé de plusieurs piéces toutes boi-» sées. Chaque courtine a trois canons; » & le tout est garni de palissades. La » batterie qui commande la riviere, est » défendue par un parapet; & lorsque » tous les habitans sont rassemblés, leur » nombre ne passe pas trente ou trente-» six personnes. Cet établissement est » néanmoins le plus important de la » compagnie Angloise, qui porte le » nom de *Compagnie de baye d'Hudson.* » C'est le vrai centre de son commerce; » elle en tire, chaque année, entre » quarante & cinquante mille peaux de » différentes sortes d'animaux, mais

» principalement de castor. Les forts » de Churchill, de S. Alban, & de la » riviere de Moose, qui appartiennent à » cette même compagnie, n'ont rien de » remarquable. Ils contiennent à peine » chacun vingt habitans, qui, joints à » ceux d'Yorck, ne font pas cent An- » glois dans tout le pays.

» Pendant le peu de tems que j'ai » vécu parmi eux, j'ai eu occasion de » voir plusieurs fois les Esquimaux qui » sont au sud-ouest de la baye d'Hud- » son, entre la riviere de Haies & le » Canada. Ils ont les yeux noirs, & » des cheveux déliés de la même cou- » leur. Ils sont d'une caractère gai, affa- » bles, bons amis, & d'une conduite » pleine de droiture. Les hommes por- » tent, en été, un habit large, d'une » étoffe semblable à celle de nos cou- » vertures de lit, qu'ils achetent des » François ou des Anglois établis dans » le voisinage. Ils ont des botrines de » cuir, si longues, qu'elles leur servent » de culottes, avec des souliers de la » même matiere. Le vêtement des fem- » mes ne differe de celui des hom- » mes, qu'en ce qu'elles portent ordi- » nairement un jupon, qui, en hyver,

» ſeur deſcend un peu au-deſſous des » genoux. Tous ces habits ſont or- » dinairement de peaux de cerſs, de » loutres, ou de caſtors. Les manches » ſont attachées ſur les épaules avec » des cordons; enſorte que leurs aiſ- » ſelles ſont expoſées à l'air, même » dans les plus grands froids; ce qu'ils » croient propre à entretenir la ſanté.

» Ils vivent dans des cabanes cou- » vertes de mouſſe & de peaux de bêtes » fauves. Comme ils s'occupent prin- » cipalement de la chaſſe & de la pê- » che, ils changent d'habitations, ſe- » lon qu'ils les trouvent plus ou moins » favorables. C'eſt pour cette même » raiſon, qu'ils ne vivent point en gran- » des troupes, parce qu'ils trouve- » roient difficilement à s'habiller & » à ſe nourrir. Ils ne comptent point » ſur les fruits de la terre pour leur ſub- » ſiſtance, & ne vivent que de la chair » des animaux. Il y a des ſaiſons, où ils » tuent plus de bêtes fauves, qu'ils ne » peuvent en conſommer; & ils ſont » dans l'opinion abſurde & ridicule, que » plus ils en détruiſent, plus elles ſe » multiplient. Quelquefois ils en laiſ- » ſent trois ou quatre cens de mortes.

» dans la plaine, & n'en prennent que
» les langues; le reste pourrit sur la
» terre, ou est dévoré par les oiseaux
» de proie, & les animaux carnassiers.
» En d'autres tems, ils les attaquent
» dans l'eau, & en tuent des quantités
» prodigieuses, qu'ils amènent sur des
» radeaux dans nos habitations. Ces
» bêtes traversent, au printems, une
» étendue immense de pays, du sud
» au nord, pour faire leurs petits dans
» des endroits sûrs, c'est-à-dire, dans
» des climats plus septentrionaux, &
» presqu'entièrement inhabités. Elles
» sont tourmentées dans la route, par
» de gros moucherons; & pour les
» éviter, elles se refugient dans des
» rivieres ou dans des lacs, où les sau-
» vages les tuent plus aisément.

» Parmi ces animaux de passage, les
» plus considérables & les plus nom-
» breux sont les cariboux, qui tien-
» nent du cerf & de la renne. Ils
» sont extrêmement legers, & ont les
» ongles plats & fort larges, garnis
» d'un poil rude entre-deux, qui les
» empêche d'enfoncer dans la neige,
» sur laquelle ils courent presqu'aussi
» vîte que sur la terre; & les chemins

» qu'ils y font, font plus entre-coupés
» que les rues de Londres. La maniere
» de les prendre, est d'abbatre les arbres
» que les sauvages entassent les uns
» sur les autres, & entre lesquels
» ils laissent des ouvertures pour y ten-
» dre des piéges. Aux mois de Juillet
» & d'Août, ces mêmes troupes re-
» tournent du süd au nord; & lors-
» qu'elles repassent les rivieres, ils les
» attaquent facilement de leurs canots
» à coups de lance.

» Ils se nourrissent aussi d'oiseaux &
» de poissons. Ils font bouillir la viande
» sans assaisonnement; & la sausse leur
» sert de boisson. Quand ils peuvent
» avoir de l'eau-de-vie, ils en boivent
» avec délices, & se portent ensuite à
» toutes sortes d'excès. Ils se battent
» comme des furieux, brûlent leurs
» cabanes, abusent mutuellement de
» leurs femmes; & dans l'assoupisse-
» ment de l'yvresse, ils dorment autour
» d'un grand feu, se brûlent horrible-
» ment, ou se gelent de même, selon
» qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloi-
» gnent trop du foyer.

» Quoique la plus grande partie de

» leur vie soit employée à se procurer
» ce dont ils ont besoin, ils n'ont pas
» la prévoyance de se précautionner
» contre les tems de disette. Ils consom-
» ment généreusement leurs provi-
» sions, lorsqu'elles sont abondantes,
» sans penser jamais à les conserver
» pour l'hyver. Il arrive souvent à ceux
» qui viennent trafiquer dans les comp-
» toirs de la baye, d'être obligés en
» route, pour avoir compté sur des se-
» cours qui ne se présentent point, de
» faire griller les peaux qu'ils venoient
» vendre, & de s'en nourrir; mais
» quand ils se trouvent réduits à ces
» cruelles extrémités, ils les supportent
» avec une fermeté & une patience ad-
» mirable. Il leur est très-ordinaire de
» parcourir deux ou trois cens lieues,
» dans le cœur même de l'hyver, sans
» élever ni tente ni cabane, pour se
» mettre à l'abri. Quand la nuit appro-
» che, ils choisissent un petit terrein;
» ils en ôtent la neige, l'entourent de
» broussailles, y allument du feu, &
» dorment entre le feu & les buissons,
» du côté opposé au vent. S'ils se trou-
» vent dans un lieu où il n'y ait pas de

» bois, ils font un trou dans la neige » & s'y couchent. Ce lit leur paroît » moins froid que l'air extérieur, ou le » vent, dont cette neige les garantit.

» Les excès auxquels se portent ces » sauvages, lorsqu'ils manquent de pro- » visions, paroîtroient incroyables, si » une histoire bien connue dans tous » les établissemens Européens, n'en » étoit une preuve convaincante. Un » d'entr'eux allant, avec sa famille, pour » trafiquer dans un endroit fort éloi- » gné, eut le malheur de ne trouver » ni gibier ni poisson, & de se voir, » lui, sa femme & ses enfans, réduits à » une extrême disette: Ils mangerent d'a- » bord les fourrures qu'ils apportoient » pour commercer, & ensuite celles qui » leur servoient d'habits. Cette derniere » ressource leur manquant, ils eurent » recours à leurs propres enfans, dont » ils se nourrirent pendant le reste du » voyage. Quand ils furent arrivés à » l'habitation Angloise, le malheureux » Indien, dont le cœur paroissoit pé- » nétré de douleur, raconta sa lamen- » table histoire, avec toutes les cir- » constances les plus touchantes, au » gouverneur du fort. Mais cet officier,

» à la honte de notre nation, & de » l'humanité, n'y répondit que par un » grand éclat de rire. Sur quoi le sau- » vage étonné, dit en Anglois cor- » rompu : Il n'y a pourtant pas trop là » de quoi rire, & se retira fort scan- » dalisé.

» Ces horribles repas leur sont si fa- » miliers, me dit le gouverneur (sans » doute afin de justifier son insensibilité) » que pour peu qu'on ait demeuré parmi » eux, on doit être habitué à ces sortes » de récits. Lorsqu'ils sont pressés par la » faim, les peres & les meres commen- » cent par tuer leurs enfans, les man- » gent; & ensuite le plus fort des deux » mange l'autre. J'en ai connu un, » qui, après avoir dévoré sa femme & » six enfans qu'il avoit d'elle, avouoit » que son cœur ne s'étoit attendri qu'au » dernier, parce qu'il l'aimoit plus que » les autres; qu'en ouvrant la tête pour » en tirer la cervelle, il s'étoit senti » touché, & qu'il n'avoit pas eu la » force de lui casser les os, pour lui » sucer la moële.

» Ces exemples de cruauté s'accor- » dent peu avec une autre histoire arri- » vée dans le même tems, & qui pré-

» ſente un trait héroïque d'amour pa-
» ternel. Deux canots paſſant la ri-
» viere de Haies, arriverent au milieu
» de l'eau. L'un, qui portoit un Indien,
» ſa femme & ſon enfant, fut renverſé
» par les flots. L'autre étoit fort petit,
» & ne pouvoit ſauver tout au plus,
» qu'une de ces perſonnes avec l'en-
» fant. Une conteſtation s'éleve ; il n'eſt
» pas queſtion entre l'homme & la
» femme, de mourir l'un pour l'autre,
» mais uniquement de ſauver l'objet de
» leur affection commune. Ils em-
» ploient quelques momens à examiner
» lequel des deux peut être le plus
» utile à ſa conſervation. L'homme pré-
» tend que, dans un âge ſi tendre, l'en-
» fant a plus beſoin du ſecours de ſa
» mere ; elle ſoutient, au contraire,
» qu'étant du même ſexe que ſon pere,
» il doit apprendre de lui des leçons
» de chaſſe & de pêche. Ainſi, après
» avoir recommandé à ſon mari, de ne
» jamais négliger les ſoins paternels, &
» s'être donné réciproquement des té-
» moignages de tendreſſe, elle ſe jetta
» dans le fleuve, où elle fut bientôt
» noyée.

» Pour achever ce contraſte d'hu-

» manité & de barbarie, qui entre
» dans le caractère de ce peuple, je
» rapporterai une coutume cruelle, qui
» s'obſerve à l'égard des vieillards. Lorſ-
» qu'ils ſont parvenus à l'âge de cadu-
» cité, leurs enfans ſont obligés de les
» étrangler; & voici comme ils s'acquit-
» tent de cet affreux devoir. Le vieillard
» entre dans une foſſe creuſée exprès
» pour lui ſervir de tombeau. Il s'entre-
» tient, pendant quelque tems, de ſang
» froid, avec les aſſiſtans, en fumant une
» pipe, & en buvant de l'eau-de-vie.
» Quand il avertit que le moment eſt
» venu, deux de ſes enfans lui mettent
» une corde autour du cou, & tirent
» de toutes leurs forces, chacun de ſon
» côté, juſqu'à ce qu'il ſoit mort. Ils
» comblent de terre ſa foſſe, ſur laquelle
» ils élèvent une eſpece de monument
» de pierre. Ceux qui n'ont point d'en-
» fans, exigent cet horrible miniſtere de
» leurs amis; mais comme ce n'eſt point
» un devoir, il arrive ſouvent qu'on leur
» refuſe ce ſervice.

» Les habitans de cette côte ſont
» peu ſujets aux maladies, & ſe gué-
» riſſent preſque toujours par la ſueur.
» Ils ont une grande pierre, ſur la-

» quelle ils font du feu, jusqu'à ce
» qu'elle devienne toute rouge. Ils
» élèvent ensuite tout autour, une
» petite hutte bien fermée, & s'y
» tiennent nuds avec un vase plein
» d'eau, dont ils arrosent la pierre.
» Cette eau se change en vapeurs chau-
» des & humides, qui remplissent bien-
» tôt la cabane, & causent au malade
» une transpiration très-prompte. Lors-
» que la pierre commence à se refroidir,
» ils se hâtent de sortir, avant que leurs
» pores soient fermés; & ils se plon-
» gent sur le champ dans l'eau froide,
» où ils se roulent dans la neige. Cette
» méthode est généralement établie,
» & passe pour un remède infaillible
» contre toute sorte de maux. Celui
» qu'ils emploient pour la colique &
» pour tous les désordres intestins,
» n'est pas moins singulier; c'est de la
» fumée de tabac, qu'ils avalent en
» très-grande quantité.

» La plûpart de leurs maladies ne
» viennent que du froid qu'ils pren-
» nent, après avoir bu des liqueurs
» fortes. C'est à nous autres Anglois,
» qu'ils ont cette obligation: car les
» François ont la prudence de ne ven-

» dre à ces sauvages, aucune boisson
» violente, dans la crainte de nuire à
» leur tempérament, & conséquem-
» ment à leur commerce, dont le succès
» dépend toujours de la vigueur de ce
» peuple, & de son adresse à la chasse.
» Aussi voit-on que ceux qui vivent par-
» mi nous, deviennent maigres, pe-
» tits, foibles, indolens; au lieu que
» ceux qui habitent près des François,
» sont hardis, actifs & vigoureux. Il
» n'y a point de comparaison à faire, de
» la quantité de fourrures que les uns &
» les autres apportent dans le négoce.

» Ces peuples sont guidés, dans leur
» conduite, par une droiture naturelle,
» qui les empêche de commettre aucun
» acte de violence ou d'injustice. Ils
» choisissent les chefs de chaque tribut
» parmi les plus anciens de la nation,
» & donnent la préférence à ceux qui
» se sont distingués par leur habileté à
» la chasse, par leur expérience dans
» le commerce, & par leur valeur dans
» les guerres fréquentes qu'ils ont avec
» leurs voisins. Ces chefs gouvernent
» toute la troupe, & distribuent les
» différentes occupations domestiques;
» mais leurs avis sont plutôt suivis par

» déférence, que par aucune obliga-
» tion; car ce peuple est un des plus
» libres de la terre. C'est-là, en gé-
» néral, la forme de gouvernement
» de la plûpart des sauvages du Ca-
» nada, le pur naturalisme. En guerre,
» ils se donnent des capitaines, qui
» n'ont presque droit que de rallie-
» ment, & de marcher aux coups les
» premiers, & tout au plus, la pre-
» miere part au butin. Ils n'ont point
» de ministres ni de conseil d'état;
» mais les plus sages, les plus ex-
» périmentés, les plus illustres par
» leurs hauts faits, & sur-tout les plus
» anciens, s'assemblent & jugent en
» commun, & du bien & du mal de
» tous. Point d'autres loix que la rai-
» son, l'honneur, la conscience, &
» une certaine tradition de mœurs &
» d'usages, dont ils ne se départent
» pas facilement. S'en écarte qui veut
» néanmoins, ainsi que de tous les de-
» voirs de la société; car ils n'ont réel-
» lement point de voie de contrainte,
» soit pour punir les réfractaires, soit
» pour les contenir. Une jeune fille
» introduira la nuit, dans la cabane,
» quelqu'un qu'elle aime: le pere, la

» mere, les freres lui diront : Ma fille, » ma sœur, tu as tort ; tu nous deshonores ; tu ne trouveras point de mari. » On le lui dira ; mais on ne fera que » le lui dire ; & si elle s'en moque, » personne ne s'en formalisera. Ils ont » bien des récompenses d'honneur, de » butin, de nourriture ; mais nulle sorte » de peine afflictive, même pour les » enfans. Ils les instruisent, mais ne » les châtient jamais. Les missionnaires » leur font des catéchismes, des ex» hortations, des sermons ; mais point » de classes, point de colléges. Des pré» dicateurs, tant qu'on en veut ; mais » point de maîtres. Ils chérissent ces » missionnaires comme des peres, ja» mais comme des législateurs ni com» me des chefs. Quand ils ont un mau» vais sujet, quelqu'un s'enivre & va » le tuer ; & l'homicide est impuni. » Une nation vient de faire la paix en » régle avec une autre nation. Ce traité » le plus solemnel, accompagné de ser» mens, de gages, d'ôtages, de présens, » ne plaît pas à tout le monde, ne fut-ce » qu'à un seul étourdi de vingt ans. Ce» lui-ci dit à ceux qui l'ont fait, qu'il n'est » pas de valeur ; qu'il va le rompre. Tu as

» tort, mon frere, lui dit-on ; tu nous feras
» une mauvaise affaire. On lui dit cela ;
» mais on le laisse faire. Il part ; va cou-
» per une chevelure ennemie, apporte
» ce trophée dans l'habitation, en se mo-
» quant des anciens. On le blâme à la
» vérité, mais pas plus fort qu'aupara-
» vant ; & l'on se dispose à soutenir
» cette nouvelle guerre.

» Tel est le caractère national de
» la plupart des sauvages du nouveau
» monde. A l'égard de la religion, ceux
» qui habitent les environs de la riviere
» de Haies, reconnoissent un Être d'une
» bonté infinie, qu'ils regardent com-
» me l'auteur de tout bien. Ils n'en
» parlent qu'avec respect, & chantent,
» en son honneur, une espece d'hymne
» d'un ton grave, & même assez har-
» monieux ; mais leurs opinions sont
» si confuses, qu'on ne comprend rien
» à cette espece de culte. Ils admet-
» tent un autre Être, qu'ils représen-
» tent comme la source & l'instrument
» de toutes sortes de maux ; mais je
» n'ai pas remarqué qu'ils lui rendissent
» aucun hommage.

» Lorsque ces gens rencontrent
» quelque tombeau dans leurs voyages,

» ils le regardent comme un présage de
» quelqu'accident funeste. Pour le dé-
» tourner, ils mettent une pierre sur la
» tombe, & continuent leur chemin.
» Il y a, parmi eux, des troupes de char-
» latans qui achetent des Anglois toutes
» sortes de drogues, comme du sucre,
» du gingembre, de la réglisse, des épi-
» ceries, des graines pour le jardinage,
» du tabac en poudre, & débitent tout
» cela, en petites portions, qu'ils ven-
» dent comme des remedes, ou com-
» me des spécifiques pour la pêche, la
» chasse, les combats, &c. Ce sont les
» Anglois de la baye d'Hudson, qui,
» pour leur intérêt, ont attribué ces
» vertus à leurs marchandises; & je ne
» puis dissimuler, qu'un tiers du com-
» merce de cette contrée, dépend au-
» jourd'hui de ces charlatans. Ils trom-
» pent leurs propres amis, & abusent
» de la simplicité de ces bonnes gens,
» en troquant ces fausses drogues pour
» de bonnes fourrures, que ces im-
» posteurs viennent ensuite trafiquer
» parmi nous.

» Ces sauvages ont fort peu d'égards
» pour le beau sexe, si les femmes de
» ce pays méritent qu'on les appelle

» ainsi. Ils se trouvent fort offensés,
» quand quelqu'une d'elles s'avise de
» croiser les genoux devant eux, & re-
» gardent comme au-dessous d'eux, de
» boire dans le même vase. Souvent ils
» les obligent d'avorter, par le moyen
» d'une certaine herbe, quand ils crai-
» gnent d'avoir plus d'enfans qu'ils n'en
» peuvent nourrir. Au reste, cet usage
» n'est pas plus barbare qu'à la Chine,
» où la loi permet de les faire mourir,
» lorsqu'ils viennent au monde. Dans
» nos États policés d'Europe, on a re-
» cours à des expédiens plus doux, à la
» vérité, quoique sans doute aussi crimi-
» nels, pour prévenir la surcharge d'une
» famille trop nombreuse. Dans tous les
» pays du monde, il n'y a que l'aisance
» & l'abondance, qui entrent de bonne
» foi dans les vues de la nature.

» Nos sauvages diffèrent de toutes
» les autres nations, par leur façon sin-
» guliere d'uriner : les hommes s'ac-
» croupissent; & les femmes se tien-
» nent debout. Le langage de ces peu-
» ples est guttural, sans être rude ni
» desagréable. Ils ont peu de mots,
» mais très-significatifs, & une maniere
» assez heureuse de rendre de nou-

» velles idées par des termes compo-
» posés, qui expriment les qualités des
» choses, auxquelles ils veulent don-
» ner des noms.

» Ce qui attire principalement les
» Européens dans ces contrées, où la
» nature leur oppose tant d'obstacles,
» c'est la multitude des castors, des
» renards noirs & d'autres animaux qui
» leur fournissent les plus belles fourru-
» res, avec la certitude de se les procu-
» rer à peu de frais: c'est ce qu'on peut
» voir par le tarif d'échange pour les
» marchandises de la compagnie: dix
» bonnes peaux de castor pour un fusil;
» une peau pour une demi-livre de
» poudre; deux peaux pour peigne &
» miroir; cinq castors pour un habit
» rouge, six pour habit de femme, &c.
» On voit, par ce tarif, quel immense
» profit la compagnie Angloise pour-
» roit faire à la baye d'Hudson, si ce com-
» merce étoit bien soutenu. On n'y ga-
» gna pas d'abord moins de quatre cens
» pour cent; mais la paresse ou d'autres
» obstacles en arrêterent tellement les
» progrès, que les charges monterent
» bientôt plus haut que les retours.
» D'ailleurs les habitans ont plus de

» penchant à trafiquer avec les François qu'avec nous, parce qu'ils payent mieux, & sont plus polis. En mettant plus de justice & plus d'honnêteté dans notre négoce, la consommation de nos marchandises seroit dix fois plus grande ; & bientôt nous prendrions l'ascendant, dans des lieux où les François nous ont supplantés. J'ai moi-même été plusieurs fois témoins de la fripponnerie de nos facteurs & de nos employés. L'un mettoit le pouce dans la mesure, lorsqu'il vendoit aux sauvages de la poudre à tirer. L'autre mêloit un quart d'eau dans l'eau-de-vie qu'il leur fournissoit. D'ailleurs ils ne font pas difficulté de vendre au-dessus du prix fixé par la compagnie ; & par ces artifices, joints aux présens qu'ils extorquent des habitans, ils gagnent ce qu'ils nomment *le surplus* ; c'est-à-dire, au-delà d'un tiers de profit.

» Par la nature du commerce de cette baye, vous voyez qu'il consiste principalement en peaux de castor, qu'on dit même être meilleures que celles du Canada. Ces quadrupèdes amphibies, qui, dans les pays dé-

» ferts, se réunissent pour vivre en so-
» ciété, offrent autant d'industrie dans
» la construction de leurs édifices, que
» d'intelligence dans la maniere de se
» gouverner. Les plus grands castors
» ont un peu moins de quatre pieds de
» long, & ne pesent guères plus de
» soixante livres. Leur couleur est dif-
» férente, suivant les divers climats
» qu'ils habitent. Dans les quartiers du
» nord les plus réculés, ils sont ordi-
» nairement tout-à-fait noirs; ils de-
» viennent bruns, à mesure qu'ils
» avancent vers le sud. Il y en a de
» blancs; mais ils sont rares. Plus ils sont
» noirs, moins ils ont de poil; & par
» conséquent leur dépouille est moins
» estimée. Ce poil est de deux sortes
» par tout le corps; le poil long, & le
» duvet. Ce dernier, qui est extrême-
» ment fin, serré & haut d'un pouce,
» sert à conserver la chaleur de l'animal.
» C'est aussi celui qu'on emploie dans
» les fabriques. On ne fait de l'autre
» aucun usage: il préserve le duvet de
» la boue & de l'humidité; peut-être
» aussi aide-t-il le castor à nager.

» La tête de cet amphibie paroît
» presque quarrée; ses oreilles sont ron-

» des & fort courtes, velues en dehors, » & sans poil en dedans. Ses yeux sont » petits, son museau allongé, & sa » bouche armée en devant, de quatre » dents incisives, fortes & tranchantes, » deux en haut & deux en bas, comme » les écureuils. Il a de plus huit dents » molaires à chaque mâchoire, qui » sont, avec les quatre autres, les seuls » instrumens dont il se sert pour cou- » per les arbres, les abbatre, & » les traîner. Les dents incisives su- » périeures ont deux pouces & de- » mi de long; les inférieures en ont » plus de trois; & celles du haut se » croisent avec celles du bas, comme » les deux branches d'une paire de ci- » seaux. Ses jambes sont courtes, sur- » tout celles du devant, dont il se sert » comme de main, avec une adresse » égale à celle de l'écureuil. Les doigts » en sont bien séparés, bien divisés, & » armés d'ongles longs & pointus. Les » pieds de derriere sont plats, garnis de » membranes qui lui servent de nageoi- » res comme à l'oie, dont le castor a aussi » la démarche quand il est sur la terre; » mais il nage parfaitement. Sa queue » est sur-tout très-remarquable, & très-

» appropriée aux usages qu'il en fait:
» elle est longue, un peu platte, toute
» couverte d'écailles, garnie de mus-
» cles vigoureux, & toujours humec-
» tée d'huile & de graisse qui empêche
» l'humidité de pénétrer.

» On m'a dit que les médecins de
» Paris avoient rangé ce quadrupède
» dans la classe des poissons, & les théo-
» logiens, dans celles des animaux dont
» la chair peut être mangée les jours
» maigres. Elle conserve un goût sau-
» vage, qu'elle ne perd qu'après avoir
» été cuite à l'eau. Avec cette prépara-
» tion, elle prend une si bonne qua-
» lité, qu'il n'y a point de viande plus
» legère, plus délicate & plus saine.
» L'habitude qu'a cet animal, de tenir
» continuellement sa queue, & toutes
» les parties postérieures du corps dans
» l'eau, paroît avoir changé la nature
» de sa chair. Celle des parties anté-
» rieures, jusqu'aux reins, a le goût,
» la consistance de celle des animaux
» de la terre & de l'air: celle des cuisses
» & de la queue, a toutes les qualités
» de celle du poisson. Lorsqu'elle est
» bouillie, elle demande quelque chose
» qui en releve le goût; mais, à la
» broche,

» broche, elle se mange sans autre ap-
» prêt.

» Les parties de la génération du castor
» ne paroissent point extérieurement :
» elles sont renfermées dans le corps
» de l'animal. On croyoit autrefois,
» qu'elles contenoient le *castoreum*, es-
» pece d'huile dont on fait usage en
» médecine. Cette substance, sembla-
» ble à un mêlange de cire & de miel,
» de couleur brune, d'une odeur
» forte & fétide, d'un goût amer &
» dégoûtant, se trouve dans quatre po-
» ches placées sous les intestins de ce
» quadrupède. Il y a lieu de croire qu'il
» emploie cette liqueur onctueuse, pour
» se graisser le poil, & se garantir de
» l'humidité. Lorsqu'elle est récente,
» elle est fluide; mais elle durcit en
» vieillissant, devient brune, cassante,
» & d'autant plus estimée, qu'elle est
» d'une odeur plus desagréable. On
» s'en sert avec succès dans les affec-
» tions hypocondriaques; & l'on dit
» qu'une éponge trempée dans du vi-
» naigre, où l'on a fait dissoudre du
» *castoreum*, dissipe la léthargie &
» l'assoupissement causés par les va-
» peurs du charbon. Ceux qui ont dit

» que cette drogue se tiroit des parties
» de la génération du castor, ont ajoûté
» que cet animal, se voyant poursuivi
» par les chasseurs, se les arrache, &
» les leur abandonne, comme pour sa
» rançon. D'autres, pour les réfuter,
» ont soutenu qu'il a ces parties atta-
» chées à l'épine du dos, d'où il lui est
» impossible de les arracher. Mais toutes
» ces opinions sont également fausses :
» il n'est vrai ni que ces parties soient
» placées où on le dit, ni qu'il se les
» arrache lorsqu'il se voit poursuivi.

» On donne aux castors quinze ou
» vingt ans de vie ; les femelles por-
» tent quatre mois ; & leur portée or-
» dinaire est de quatre petits. On
» trouve quelquefois ensemble jusqu'à
» trois ou quatre cens de ces animaux,
» qui forment une espece de bourgade.
» Ils sçavent choisir un lieu qui leur
» convienne, c'est-à-dire, où les vivres,
» & l'eau sur-tout, soient en abondance.
» Si ces eaux se soutiennent toujours à
» la même hauteur, comme celle des
» lacs, ils ne construisent point de di-
» gue ; mais si elles sont courantes,
» sujettes à hausser ou baisser, ils y
» font une chaussée qui les puisse

» tenir à un niveau toujours égal. Cette » digue a souvent quatre-vingt ou cent » pieds de longueur, & est bâtie avec » une industrie admirable. Leur premier » soin est d'aller chercher du bois au-» dessus du lieu qu'ils ont choisi pour » leur édifice. Ils s'assoient plusieurs » autour d'un arbre, en rongent l'é-» corce, & parviennent à le couper » avec leurs dents. Leurs mesures sont » prises avec tant de justesse, que » pour s'épargner un peu plus de » peine à le voiturer, ils sçavent tou-» jours le faire tomber du côté de » l'eau : il ne leur reste ensuite qu'à le » rouler vers l'endroit où il doit être » placé. Il est plus ou moins long, » plus ou moins gros, suivant la na-» ture & la situation du lieu. Lorsqu'il » est renversé, ces animaux s'occu-» pent à en ôter les branches, afin » qu'il porte par-tout également. Pen-» dant ce tems, d'autres parcourent le » bord de la riviere, cherchent des » morceaux de bois de différente grof-» seur, les scient à la hauteur néces-» saire pour en faire des pieux ; & après » les avoir traînés sur le bord de l'eau, » ils les amènent, avec leurs dents, à

» l'endroit de leur destination. Tandis » que les uns les maintiennent perpen» diculaires, les autres plongent au » fond de l'eau, & creusent un trou » avec les pieds de devant, pour les y » faire entrer. Ils les entrelacent en» suite avec des branches, & en rem» plissent les vuides d'une terre grasse » si bien appliquée, qu'il n'y passe pas » une goutte d'eau. Les castors la pré» parent avec leurs pattes; & leur » queue ne leur sert pas seulement de » truelle pour maçonner, mais encore » d'auge pour voiturer ce mortier. Les » fondemens des digues ont, pour l'or» dinaire, dix à douze pieds d'épaisseur, » & vont en diminuant, jusqu'à trente » ou trente-six pouces. On admire l'e» xactitude avec laquelle toutes les pro» portions y sont gardées. Le côté du » courant de l'eau est toujours en talut, » l'autre côté, parfaitement à plomb: » elles ont donc, non-seulement toute » la solidité nécessaire, mais encore la » forme la plus convenable pour retenir » l'eau, l'empêcher de pénétrer, en » soutenir le poids, & en rompre les » efforts.

» Après avoir travaillé en corps à ce

» grand édifice, dont l'avantage est de
» maintenir les eaux toujours au même
» niveau, ils se distribuent par compa-
» gnies, pour édifier des habitations
» particulieres. Le même art est observé
» dans la constriction des cabanes,
» qui sont ordinairement bâties sur pi-
» lotis, au milieu des petits lacs que
» les digues ont formés, ou sur les
» bords d'une riviere. Leur figure est
» ronde ou ovale; & l'enduit intérieur,
» qui est de terre glaise, n'y laisse point
» entrer d'air. Il y en a depuis cinq jus-
» qu'à dix pieds de diametre; & il s'en
» trouve qui ont deux ou trois étages; &
» tout le bâtiment est terminé en voûte.

» Les deux tiers de l'édifice sont
» hors de l'eau : les castors y ont divers
» appartemens; & chacun y a sa place
» marquée. Ils ne mangent point dans
» le lieu où ils couchent, pour n'y pas
» faire de saleté. Jamais on n'y voit
» d'ordure; parce qu'outre la porte
» commune, il y a plusieurs ouvertu-
» res, par lesquelles ils se vuident dans
» l'eau. Le jour, ils n'approchent de
» leur lit, que lorsqu'ils ont envie de
» dormir. Ils ne sont guères plus de
» huit ou dix dans chaque cabane,

» toujours nombre pair, mâles & fe-
» melles, parmi lesquels il y en a un
» qui a le soin de faire travailler ses
» camarades. S'il se rencontre quelque
» paresseux, les autres, à force de
» coups, le contraignent de chercher
» parti ailleurs. Les cabanes sont tou-
» jours assez près les unes des autres,
» pour avoir entr'elles une communi-
» cation facile. Elles ont deux issues,
» l'une pour aller à terre, l'autre pour
» se jetter à l'eau. Tous ces ouvrages
» sont achevés à la fin de Septembre;
» & jamais l'hyver ne surprend ces ani-
» maux dans leur travail. Chacun fait
» ses provisions en été : tandis qu'ils
» vivent dans les bois, ils se nourris-
» sent de fruit, d'écorce & de feuilles
» d'arbres. Ils pêchent aussi des écre-
» visses & quelques poissons. Mais les
» approvisionnemens d'hyver consis-
» tent uniquement en bois tendre, tel
» que le peuplier, le tremble, & d'au-
» tre de même qualité. Ils le mettent
» en pile, disposé de maniere, qu'ils
» puissent toujours prendre celui qui
» trempe dans l'eau. Ces piles sont en
» raison des habitans de chaque cabane,
» & selon que l'hyver doit être plus

» ou moins long : c'est, pour les sau-
» vages, un indice de la durée du
» froid, qui ne les trompe jamais.
» Chaque cabane a un magasin com-
» mun, où ce bois se conserve. Pour
» le manger, ces animaux le décou-
» pent en petites piéces, qu'ils appor-
» tent chacun dans sa loge.

» Lorsque les mois de travail sont pas-
» sés, les castors goûtent les douceurs do-
» mestiques. C'est le tems du repos, &
» la saison des amours. Il paroît que ces
» quadrupèdes sont en état d'engendrer
» dès l'âge d'un an ; ce qui désigne qu'ils
» ont pris alors la plus grande partie
» de leur accroissement. Ils quittent
» leur maison à la fonte des neiges,
» pour éviter les trop grandes inonda-
» tions ; mais les femelles y reviennent
» aussi-tôt qu'elles sont écoulées ; &
» c'est alors qu'elles mettent bas. Elles
» s'occupent ensuite à allaiter, à élever
» leurs petits, qui sont en état de les
» suivre au bout de quelques semaines.
» Alors elles vont à leur tour se pro-
» mener, & passent l'été sur les eaux &
» dans les bois. Les mâles continuent
» de tenir la campagne, jusqu'au mois
» de Juillet, tems auquel ils se rassem-

» blent tous, pour réparer les brèche
» que l'eau peut avoir faites à leurs édi
» fices. S'ils ont été détruits, ils en fon
» d'autres, à moins que le défaut d
» vivres, ou les fréquens ravages de
» chasseurs ne les engagent à change
» de demeure. Mais il y a des lieux,
» pour lesquels ils prennent tant d'af-
» fection, que, malgré les persécution
» qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent se
» résoudre à les abandonner.

» La chasse du castor se fait depuis
» la fin de l'automne, jusqu'au com-
» mencement du printems; parce que
» c'est alors qu'il a le plus de poil. Les
» sauvages dressent des trapes, & se
» servent rarement de flèches ou de
» fusil; parce que l'animal se jette dans
» l'eau, & ne revient point au-dessus,
» lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la
» cabane est proche de quelque ruis-
» seau, on coupe la glace en travers,
» pour y tendre un filet; & ensuite on
» va briser l'édifice : alors tous les cas-
» tors ne manquent point de se sauver
» dans le ruisseau, & se trouvent pris
» dans le piége. En quelques endroits
» on se contente de faire une ouverture
» aux digues : ces animaux se trouvent

» bientôt à sec; & comme ils marchent » difficilement, ils demeurent sans dé- » fense.

» L'usage du poil de castor est pres- » que réduit aux chapeaux & aux four- » rures. On emploie pour les chapeaux » blancs, le poil de dessous le ventre; » celui du dos, qui est noir, pour les » chapeaux ordinaires; & le poil des » flancs, qui est le plus long, se file » pour la fabrique des bas & des bon- » nets. On a essayé d'en faire des étof- » fes; mais on les a trouvées sujettes à » se durcir comme du feutre.

» Outre les peaux de castor, qui » sont l'objet principal du commerce » la compagnie Angloise de la baye » d'Hudson, ses vaisseaux se chargent » de plusieurs sortes de pelleteries, qui » se tirent du même pays. La colle de » poisson forme encore une autre bran- » che de son négoce; elle en a établi » plusieurs fabriques dans les différens » forts qu'elle possede.

» Les deux tiers des castors qu'elle en- » voie en Angleterre, sont travaillés par » les chapeliers de la nation; l'autre tiers » sort de la Grande-Bretagne pour la » Hollande, d'où il passe en Allemagne,

» Les meilleures peaux, lorsqu'on en
» a enlevé le poil, sont employées à
» faire des gants : on fabrique de la
» colle avec les moindres. La balle de
» castors, pesant cent vingt livres, con-
» tient environ cent cinquante peaux;
» mais la compagnie ne peut guères
» envoyer plus de dix mille peaux par
» an en Angleterre.

» La difficulté d'avoir des vivres;
» & la rigueur du froid, donnent lieu
» de penser que la colonie de la
» baye d'Hudson ne contiendra ja-
» mais un grand nombre d'habitans;
» car quelque gain que puisse y pro-
» mettre le commerce, on est obligé
» d'y porter d'Europe, ou de la nou-
» velle Angleterre, toutes les provi-
» sions nécessaires à la vie; article qui
» fait une des plus fortes dépenses de
» la compagnie. Les pertes qu'elle es-
» suya durant nos dernieres guerres,
» & le changement de mode, qui avoit
» fait perdre le goût pour les fourrures,
» apporterent, pendant quelque tems,
» une grande diminution dans son né-
» goce; mais la restitution des lieux
» que les François lui avoient enlevés,
» la tranquillité qui, depuis, a accom-

» pagné sa possession, le goût qu'on a » repris à Londres pour les pelleteries, » l'ont relevé, & porté plus loin qu'il » n'avoit jamais été. Dès le commencement de la guerre pour la succes» sion d'Espagne, les François nous » avoient chassés de presque tous les » ports que nous occupions dans la » baye; mais par le traité de paix, signé » à Utrecht, tout ce que nous avions » possédé dans ces cantons, nous fut » restitué; & l'on nous céda la pro» priété de toute la baye. »

C'est, Madame, par ces réflexions, que notre Anglois termina son récit. J'avois pris la liberté de l'interrompre dès le commencement de sa narration, au sujet de Jean Cabot, auquel, comme vous avez vu, il attribuoit mal-à-propos la premiere découverte de l'Amérique septentrionale. Il concluoit que l'Angleterre avoit acquis la souveraineté de ce pays, parce qu'il supposoit que le voyage de Cabot s'étoit fait par ordre du gouvernement Britannique. Je prouvai que les découvertes attribuées à ce marin, sont entièrement chimériques, & n'ont été imaginées par les Anglois, que pour

combattre la propriété des possessions Françoises dans cette partie du nouveau monde. Il est vrai que Cabot partit sous le pavillon d'Angleterre, pour découvrir, par le nord-est, un passage aux Indes orientales; mais, outre que ce fut lui qui supporta seul les frais de cet armement, il avoua, à son retour, qu'il n'avoit fait qu'appercevoir quelques parties du continent de l'Amérique, très-éloignées les unes des autres. C'est cependant de ce voyage, entrepris par un étranger, & à ses dépens, sans aucun dessein de former un établissement, sans nulle démarche pour y réussir; c'est, dis-je, de cette simple course, que les Anglois se font un titre de propriété sur tout ce continent; comme si, appercevoir des terres, étoit la même chose, que s'y établir. Leurs premiers mouvemens pour fonder une colonie en Amérique, ne remontent pas plus haut, qu'à la fin du seizieme siécle; & toutes ces expéditions furent très-malheureuses jusqu'au commencement du dix-septieme, que le capitaine Newport fit bâtir, dans l'Amérique septentrionale, la premiere ville Angloise. Il ne m'a pas été diffi-

cile de prouver, qu'à cet égard, la nation Françoise a, sur la Britannique, des droits d'antériorité. Long-tems avant la navigation de Cabot, les Dieppois, les Malouins, les Rochelois & autres mariniers François, avoient fréquenté le Grand-Banc, & les côtes de Terre-neuve. On leur doit l'établissement de la pêche des morues, dont les autres nations ont, par la suite des tems, partagé le bénéfice avec nous. Mais, comme il n'est question que des voyages entrepris pour s'établir dans ces contrées, je sçais que, plus de soixante ans avant Newport, un François nommé *Quartier*, ayant reconnu la plus grande partie des côtes du golfe de S. Laurent, fit alliance avec les sauvages, bâtit un fort, & prit possession du pays. Quelques années après, il forma une habitation au Cap-Breton. Ainsi, en comparant l'époque du premier projet des François pour faire des établissemens en Amérique, avec celle du premier dessein de pareille nature, conçu par les Anglois, je prouvai que nous les avions devancés de plus de soixante ans.

Au reste, cette petite digression se

fit sans humeur de part & d'autre ; mais il me parut que chacun s'en tenoit à son sentiment. Je n'en eus pas moins d'attention pour écouter le reste du récit ; & tout ce que j'appris touchant la baye d'Hudson, me fut d'autant plus agréable, que la saison, déja avancée, pour le pays, ne devoit plus me permettre d'entreprendre ce voyage. Il fut décidé que nous nous rendrions dans l'isle de Terre-Neuve ; de-là dans la nouvelle Ecosse, & ensuite dans les différentes provinces du Canada.

Je suis, &c.

A Terre-Neuve, ce 2 Août 1748.



LETTRE XCVII.

L'ISLE DE TERRE-NEUVE, & ses Environs.

PLUSIEURS nations de l'Europe se disputent la gloire d'avoir découvert l'Amérique, & prétendent même avoir abordé dans l'isle de Terre-Neuve, bien avant la naissance de Christophe Colomb. Les François & les Anglois n'y ont formé des établissemens, que long-tems après en avoir fait la découverte. Les premiers n'ont jamais cessé d'y aller à la pêche de la morue. On trouve aussi, dans des Relations anciennes, quelques traces du commerce des Anglois dans cette isle, sous le règne d'Henri VIII. Ils entreprirent d'y fonder une colonie vers la fin du seizieme siécle, mais avec si peu de succès, que la disette de vivres fit périr tous les gens de l'équipage. Ce malheur rallentit leur zèle, & leur fit renoncer à ce projet. Les François & les Portugais profiterent de ce dégoût,

& continuerent seuls à y faire le commerce de la morue, & des pelleteries. Ils ne songerent néanmoins ni à s'y fortifier, ni même à s'y établir. Mais le bénéfice qu'ils retiroient de leurs voyages, devint un aiguillon pour les Anglois : ils suivirent cet exemple ; & non contens de participer aux mêmes avantages, ils vinrent, comme en triomphe, prendre possession de l'isle, au nom de la reine Elizabeth. Cette cérémonie se fit avec éclat ; & l'on ne manqua point de proclamer une défense à toutes les autres nations du monde, de venir pêcher, sans la permission de l'Angleterre, sur les côtes de cette isle. Rien n'approche des espérances que cette prétendue propriété lui fit naître. Budée composa un poëme latin, où il en parle avec autant d'emphase, que s'il étoit question de la conquête d'un nouveau monde.

La guerre des Anglois avec l'Espagne interrompit leurs voyages. Il se forma ensuite une compagnie qui obtint de Jacques I, la concession d'une partie de l'isle. Elle y bâtit quelques maisons qui furent le commencement d'une premiere habitation. Les nou-

veaux colons ne manquerent ni de peaux pour se couvrir, ni de poissons pour leur nourriture. Le succès ne répondit cependant point à leur attente; puisque la compagnie se rebuta de son entreprise, & résigna ses droits à divers particuliers. Le docteur Vaugham, médecin & poëte célèbre, acheta quelques parties de cette concession, se fixa dans son nouveau domaine, & y fit un poëme intitulé *la Toison d'or*, qu'il dédia à Charles I. Le chevalier Calvert, secrétaire d'état, s'y retira avec sa famille, pour vaquer plus librement aux exercices de la religion Romaine qu'il professoit. Il fit bâtir un château bien fortifié, des magasins, des édifices extérieurs, & des cabanes pour trente personnes qui l'accompagnoient.

Insensiblement l'isle se peupla; car jusques-là on n'y avoit vu que quelques sauvages vers le nord; & ils y étoient en si petit nombre, qu'on doutoit s'ils y demeuroient habituellement, ou s'ils n'y passoient pas de la terre ferme, pour la pêche & pour la chasse. Les François s'y sont établis beaucoup plus tard que les Anglois; la cour faisoit peu d'attention à cette isle; tout étoit

abandonné à des particuliers qui armoient à leurs frais, pour y envoyer des pêcheurs; mais, en 1660, un officier obtint du roi la concession d'un port avec le titre de *gouverneur*. Il y construisit un fort sous le nom de *S. Louis*; & la ville, qui se forma bientôt sous cette protection, fut nommée *Plaisance*. C'est le premier établissement François dans l'isle de Terre-Neuve. L'intention de la cour, en fondant cette habitation, fut de maintenir les sujets de sa Majesté dans la possession, où ils étoient depuis long-tems, même avant les Anglois, d'y aller faire chaque année la pêche de la morue.

Cependant ces derniers y possédoient déja des richesses, & une puissance, qui pouvoient les rendre absolument maîtres de cette pêche, c'est-à-dire, du commerce le plus étendu & le plus facile de l'univers. Les François n'avoient pas pris d'assez bonnes mesures, pour la partager du moins avec eux. La colonie de Plaisance, quoique placée dans un port des plus beaux & des plus commodes de l'Amérique, ne valoit pas la plus mé-

diocre des habitations Angloises. On n'y étoit pas logé plus au large, qu'on ne l'est dans un navire ; chacun n'y avoit que sa ration par jour : personne n'étoit en état de soulager les pauvres & les malades ; on n'avoit pas même eu l'attention d'y bâtir un hôpital. Malgré cela, ces deux nations vécurent assez paisiblement, jusqu'au tems de la guerre qui précéda la paix de Riswick. Ils s'attaquerent alors respectivement, & se chasserent tour-à-tour de quelques postes. Cette paix mit fin aux hostilités ; mais la guerre, qui s'alluma dans l'Europe, au commencement du dix-huitieme siécle, les renouvella. Les deux partis furent encore tour-à-tour, vaincus & vainqueurs. Enfin, par le traité d'Utrecht, la France céda toute l'isle à l'Angleterre, & ne se réserva que le droit de pêche, dans un district limité, sur la côte occidentale, pendant un certain tems de l'année.

Si on en excepte le commerce de la morue, les Anglois n'ont pas encore tiré grand parti de cette isle ; parce que l'hyver y est long & violent, & que la chaleur de l'été, quoiqu'excessive, n'é-

chauffe pas assez long-tems le terrein, pour le fertiliser. Son sol, celui du moins des parties que l'on connoît, est stérile & rempli de roches; mais, dans un lieu si vaste, il est difficile qu'il ne se trouve pas beaucoup de variétés. Aux environs de Plaisance, il y a des étangs & des ruisseaux qui attirent quantité de gibier; mais, dans les parties rudes & montagneuses, la chasse aux bêtes fauves est impossible. A l'égard de l'intérieur de l'isle, on n'en peut parler que par conjecture; personne ne s'est encore vanté d'y avoir pénétré. On n'est pas plus instruit sur les naturels du pays : l'opinion la plus commune, est qu'il n'a jamais été habité par aucune nation sédentaire. On n'a vu, sur ces côtes, que des Esquimaux, qui y passent de la grande terre de Labrador, seulement pendant l'été, pour y vivre de leur pêche & de leur chasse.

Les Anglois, qui sont aujourd'hui les seuls maîtres de l'isle de Terre-neuve, y comptent environ six mille habitans dispersés en divers hameaux situés sur le rivage, & défendus par quelques forts, dont le principal se nomme *le Fort S. Jean.* Cette colonie

a été long-tems ſans gouverneur. En tems de paix, le maître du vaiſſeau qui arrivoit le premier dans un des ports de l'iſle, au tems de la pêche, commandoit durant cette ſaiſon; on l'appelloit *ſeigneur du havre.* Cette coutume occaſionnoit pluſieurs malheurs, par l'empreſſement qu'elle inſpiroit à chaque maître de navire, de gagner les devants. En tems de guerre, le chef de l'eſcadre, commandée pour ſoutenir les pêcheurs Anglois, & écarter les nations ennemies de la Grande-Bretagne, jouiſſoit de l'autorité. Aujourd'hui le maître du bâtiment qui devance les autres dans un des ports, eſt encore le ſeigneur du havre; mais il y a un gouverneur à Plaiſance, qui commande dans l'iſle.

Autrefois le gouverneur militaire du fort S. Jean, s'attribuoit de même tous les droits, mais ſans y être autoriſé par une commiſſion particuliere. Il exerçoit les fonctions de juge & de chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à ſon rang. A la vérité, les loix étoient peu néceſſaires dans un pays, dont les habitans ne poſſédoient preſque rien. Quelques filets, quelques

instrumens dérobés, un peu d'espace empiété sur la grève d'autrui, faisoient les principaux différends; & la justice se rendoit avec peu de formalités. Le seigneur du port, ou le commandant militaire connoissoit de tous les crimes, excepté du meurtre; & se faisant amener le coupable par une troupe de fusiliers, il prononçoit sur le champ sa sentence. Un meurtrier étoit envoyé en Angleterre, chargé de chaînes; & comme il en auroit trop coûté pour faire partir avec lui les témoins, il étoit ordinairement déchargé de l'accusation par les juges de Londres, qui le renvoyoient en Terre-Neuve avec une copie de leur jugement.

La pêche & le commerce sont les seules occupations des Anglois habitans de cette isle. On prétend qu'ils vendent chaque année pour plus de quatre millions de morue en Espagne, en Portugal & en Italie. Cette somme est entiérement bénéfice pour eux; car le débit du rebut de cette pêche, qui se porte aux Antilles pour la nourriture des Nègres, & celui de l'huile de morue suffisent pour rembourser les dépenses qu'elle entraîne. Outre l'a-

vantage que les particuliers retirent de ce négoce, & les fonds qu'il ajoûte annuellement aux richesses nationnales, il occupe de plus une multitude inombrable d'hommes & de vaisseaux; ce qui fait encore un nouveau profit pour l'Etat. Plus de cinq cens navires, & trois mille mariniers sont employés à la seule pêche de la morue. Elle est d'un si grand produit, que les papiers publics, qui se distribuent journellement à Londres, ne cessent d'exciter le gouvernement, à saisir la premiere occasion qui se présentera, d'empêcher la France d'y prendre part. Sans les malheureuses circonstances qui nous forcerent à conclure le traité d'Utrecht, on pourroit reprocher à nos plénipotentiaires, de n'avoir pas assez connu de quelle importance étoit pour nous l'isle de Terre-Neuve. Le peuple qui la possede, peut facilement, en tems de guerre, se rendre maître de la pêche. Il n'a qu'à tenir quelques vaisseaux armés, pour courir sur les navires pêcheurs des ennemis, lorsqu'ils ne sont pas protégés par une force supérieure; & il y trouve une retraite, au cas qu'il ne soit pas assez fort pour attaquer.

» Depuis que l'Angleterre est en possession de cette isle, me disoit dernièrement un homme très-instruit de » ces matieres, les François n'ont plus » fait de pêches abondantes. Ils sont » obligés d'acheter des marchands Anglois pour plus de deux millions de » merluche, eux qui, au tems du traité » d'Utrecht, envoyoient tous les ans » à Terre-Neuve, huit cens navires » qui occupoient près de quarante » mille personnes, tant mariniers, qu'artisans & manœuvres, & formoient » chaque année plus de trois mille nouveaux matelots. »

La saison de la pêche de la morue est depuis le printems jusqu'au mois de Septembre. Il y en a de deux sortes; la sédentaire, qui se fait par les habitans de la colonie, & la pêche errante, qui se pratique par des vaisseaux qui partent tous les ans de l'Europe. La premiere a beaucoup contribué à augmenter la population des habitations Angloises; & elle leur donne de plus un avantage prodigieux sur les nations qui n'ont que des pêches errantes, par le bon marché auquel ils sont en état de fournir leur poisson.

La principale pêche de la morue se fait sur le grand banc de Terre-Neuve. On appelle ainsi une montagne immense, cachée sous les eaux, & qui a plus de cent lieues d'étendue. Sa largeur est inégale; & l'eau qui la couvre, n'a quelquefois que dix à douze brasses de profondeur. Ce lieu a cela d'incommode, que le soleil ne s'y montre presque jamais, & que l'air y est ordinairement chargé d'une brume froide & épaisse, qui fait connoître le banc à ses approches. La quantité de coquillages & de poissons de toutes grandeurs, que l'on y trouve, est inconcevable. La plûpart servent de nourriture aux morues, dont on pourroit presque dire, sans exagération, que le nombre égale celui des grains de sable, qui sont dans cette partie de l'Océan. Les pêcheurs de toutes les nations, rassemblés en cet endroit, ne sont occupés, du matin au soir, qu'à jetter la ligne, à la retirer, à éventrer la morue prise, & à en mettre les entrailles à l'hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois ou quatre cens en un jour. Chaque année,

depuis près de trois ſiécles, on en charge trois ou quatre cens navires, ſans qu'on y remarque preſqu'aucune diminution. On prétend qu'une morue ordinaire porte plus de neuf millions d'œufs. Celle qui ſe pêche dans cette mer, a trois pieds de long, & neuf ou dix pouces de large; le corps gros, arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtes d'une couleur brune ou olivâtre. On a remarqué, dans ce poiſſon, une propriété ſinguliere, qui ſeroit enviée de biens des gourmands: toutes les fois que ſon avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelqu'autre choſe d'indigeſte, il vomit ſon eſtomac, le retourne devant ſa bouche; & après l'avoir vuidé & bien rinſé dans l'eau de la mer, il le retire à ſa place, & ſe remet ſur le champ à manger.

La morue ſe prépare de pluſieurs façons; je vous ai déja parlé, Madame, de la maniere des habitans de l'Iſlande. On en connoît deux autres en Amérique. Dans l'une, on ſale le poiſſon à bord des vaiſſeaux, à meſure qu'on le prend; & l'on s'en revient promptement en Europe, ſans mouiller à

Terre-Neuve. La ſeconde façon eſt différente : les pêcheurs l'apportent à terre dans des chaloupes, le décollent, le vuident de ſes entrailles, le ſalent, & le rangent ſur des échafauds qu'ils conſtruiſent ſur la côte de l'iſle. Ils l'étendent enſuite ſur la grève pour le faire ſécher; c'eſt ce qu'on appelle de la *merluche*, qui ne diffère de ce qu'on nomme *morue verte* ou *blanche*, que par la préparation; car l'une & l'autre ſe font avec le même poiſſon.

Ceux qui apprêtent leur morue en verd, reviennent en Europe, dès qu'ils en ont trente ou trente-cinq mille. Ils n'oſent en charger davantage, de peur que celles qu'ils ont pêchées les premieres, ne ſe gâtent: quelquefois même ils n'attendent pas qu'ils en ayent trente mille. A l'égard de la morue ſèche, appellée *merluche*, ce ſont les François des côtes de Normandie, qui la pêchent dans les parages voiſins des terres de Labrador; & après qu'elle a paſſé par pluſieurs mains, ils la rembarquent, & vont la vendre dans les ports de France, d'Eſpagne, de Portugal, pour la faire enſuite ſervir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des

Indes & de l'Amérique. La nouvelle Angleterre fait un commerce particulier de merluche, qui va bien à une troisieme partie au moins de la pêche générale des Anglois. En joignant à leur propre consommation, ce qu'ils vendent aux étrangers, & en considérant ce commerce dans toute son étendue, je suis persuadé qu'il produit au moins six millions à la Grande-Bretagne. Les deux tiers de ce profit proviennent de Terre-Neuve. Le foie de ce poisson donne une huile qui s'emploie dans les ouvrages de tannerie, & est bonne à brûler. On l'apporte dans des bariques du poids de quatre à cinq cens livres ; & le débit en est considérable. « La pêche de la moruë, me di-
» soit ces jours derniers un marin, est
» la pépiniere des pirates qui infestent,
» de tems en tems, l'Océan occidental.
» Les mariniers qu'on y emploie, ont
» des gages très-modiques, & sont
» de plus, obligés de payer leur trans-
» port au retour. Le goût pour les li-
» queurs fortes, dont, au fond, il leur
» est difficile de se dispenser, à cause
» de la rigueur du climat, les met dans
» la nécessité de s'endetter, & de passer

» l'hyver à Terre-Neuve, où ils tra-
» vaillent comme des esclaves, pour y
» gagner de quoi subsister. Il arrive
» souvent que les vivres y sont extrê-
» mement rares. Ceux qui ont des den-
» rées, profitent de la disette, pour les
» vendre à un prix exorbitant. Alors
» la plûpart des matelots se trouvant
» réduits à la mendicité, prennent le
» parti de déserter avec des barques,
» pour exercer la piraterie, ou s'enga-
» ger sur des vaisseaux corsaires, qui
» ne manquent pas de se présenter à
» Terre-Neuve, lorsqu'ils ont besoin
» de recruës. »

Cette isle peut avoir trois cens lieues de circuit, & n'est pas éloignée de plus de six cens, des côtes de Normandie & de Bretagne. En moins de vingt jours on peut faire cette traversée ; & il y a long-tems, Madame, que je ne me suis trouvé si près de vous. Elle n'est séparée du Canada, que par un détroit de la même largeur, que celui qui sépare la France de l'Angleterre. Ce canal se nomme *le détroit de Belle-Isle.*

Les arbres, qui croissent à Terre-Neuve, seroient très-propres pour la construction ; les animaux des forêts

fourniroient d'excellentes peaux pour les fourrures ; les uns & les autres deviendroient l'objet d'un commerce assez lucratif, si celui de la moruë n'attiroit toute l'attention des habitans. Le systême qui leur fait négliger ces productions, les tient dans la plus étroite dépendance des autres Anglois. Ils manqueroient des choses les plus nécessaires à la vie, si les vaisseaux d'Europe, ou ceux des colonies Angloises en Amérique n'avoient soin de leur en apporter.

La France, par le traité d'Utrecht, ayant cédé l'Acadie & l'isle de Terre-Neuve à la Grande-Bretagne, il ne lui resta plus, pour la pêche des morues, que le Cap-Breton, autrement dit, l'Isle-Royale. Cette isle qui, ainsi que celle de Terre-Neuve, est à l'entrée du golfe de S. Laurent, peut avoir vingt-cinq lieues de longueur, & quinze dans sa plus grande largeur. Quoique fertile en plusieurs endroits, capable de nourrir toutes sortes de bestiaux, & sur-tout d'une commodité singuliere pour la pêche, les François n'y avoient jamais eu qu'un très-petit nombre de maisons, & ne paroissoient

pas y attacher beaucoup de prix. Il n'en fut pas de même après le traité d'Utrecht ; ils en sentirent alors toute l'utilité, & songerent à y former un établissement qui leur procurât les mêmes avantages, ou de plus grands encore, que les pays qu'ils avoient abandonnés. Ils comprirent que le Cap-Breton étant dans une situation qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la nouvelle France, pourroit fournir à la premiere des moruës, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction; & à la seconde, les marchandises du royaume à meilleur marché ; la navigation de Québec à cette isle, transformeroit, en bons matelots, des gens inutiles, ou même à charge à la colonie ; que les deux pays s'entre-aidant mutuellement, ne pourroient manquer de s'enrichir par un commerce réciproque ; qu'ils s'associeroient pour d'autres entreprises, telles que d'ouvrir des mines de fer, qui soulageroient celles du royaume, dont elles épargneroient le bois ; ou du moins qu'on ne seroit plus obligé de tirer du fer de l'étranger ; qu'enfin on n'auroit point de retraite plus sûre pour les na-

vires, de quelque partie qu'ils vinssent de l'Amérique; & qu'en tems de guerre, ce seroit une station d'où, non-seulement on troubleroit le commerce des colonies Angloises, mais par laquelle on se rendroit maître de toute la pêche des morues, avec un petit nombre de fregates.

Toutes ces considérations, & d'autres semblables engagerent le ministère de France à fonder, au Cap-Breton, une ville nouvelle, qui fut nommée *Louisbourg*, & le cap, *l'Isle Royale*. On avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie; mais, ne trouvant point, dans l'isle, les mêmes avantages dont ils jouissoient dans leur ancien établissement, ils prirent le parti d'y rester. Le port de Louisbourg, autrefois *le havre à l'Anglois*, est un des plus beaux de l'Amérique. Ils n'a guères moins de quatre lieues de tour; & l'on y trouve par-tout six à sept brasses d'eau. Son entrée, qui n'a pas deux cens toises de large, entre deux petites isles, se fait reconnoître de douze lieues en mer. En hyver, les glaces le ferment entièrement; & l'eau gèle avec tant de force, qu'on peut le parcourir

à pied dans toute son étendue. Cette gelée, qui commence, pour l'ordinaire, vers la fin de Novembre, dure jusqu'au mois de Mai. Les vaisseaux vont hyverner dans un golfe voisin, où ils sont à l'abri de tous les vents.

Quoique l'isle ait plusieurs ports qui pourroient être peuplés & fortifiés, les François ont cru devoir se borner à Louisbourg, persuadés qu'une seule place suffit pour la conservation d'une isle montagneuse & pleine de forêts, qui ne laisse craindre aucune attaque par terre. La ville est d'une grandeur médiocre; ses maisons sont bâties de bois, sur des fondemens de pierre; & ses fortifications à la moderne, avec tous les ouvrages qui rendent une place recommandable. Au centre d'un des bastions, est une maison fortifiée, qui porte le nom de *citadelle*. L'édifice est composé d'un logement pour le gouverneur, de cazernes pour la garnison, d'un arsenal, de magasins, & d'une chapelle qui sert d'église paroissiale aux habitans. Il y a dans la ville un hôpital gouverné par les Freres de la Charité.

Louisbourg est peuplé de familles

Françoises, lès unes Européennes, les autres Créoles, parmi lesquelles il y a des particuliers fort aisés, dont les richesses consistent en magasins de morue. Avant que les Anglois s'en rendissent maîtres (en 1745) quelques-uns possédoient jusqu'à cinquante barques, montées chacune de trois ou quatre hommes, qui recevoient un payement réglé, pour fournir chaque jour, une certaine quantité de poisson. Les magasins s'en trouvoient remplis au retour de la belle saison; & l'on voyoit arriver alors des vaisseaux de tous les ports de France, chargés de marchandises qu'ils échangeoient contre de la morue. Les colonies Françoises de S. Domingue & de la Martinique y apportoient des denrées de leur pays, & s'en retournoient avec une ample provision. Ce que Louisbourg recevoient de trop en marchandises, passoit en Canada, où ceux qui exerçoient ce commerce, prenoient des pelleteries en échange.

L'Isle-Royale avoit ses habitans naturels, auxquels les Européens donnoient le nom de *sauvages*. Ils n'étoient ni tout-à-fait soumis à la France, ni en-

tièrement indépendans. S'ils reconnoissoient le Roi pour souverain, c'étoit sans admettre ses ordonnances pour leur gouvernement particulier, & sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui payoient même aucun tribut ; au contraire, sa Majesté leur envoyoit tous les ans une certaine quantité d'habits, d'eau-de-vie, de poudre & de fusils pour leur chasse, dans la seule vue de se les attacher. Nous en usons de même avec les sauvages du Canada. Nos missionnaires les instruisent ; & ces peuples grossiers, mais capables de reconnoissance, aiment & respectent, comme leurs peres, ceux dont ils ont reçu le baptême, & les lumieres de la religion. Ces Indiens, quoique rassemblés, peuvent passer pour errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans un même lieu. Leurs cabanes sont bâties fort legèrement, parce qu'ils ne comptent jamais faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant dans l'endroit où ils veulent se loger, est d'y construire une chapelle, & la maison de leur pasteur ; ensuite chacun bâtit sa propre cabane. Ils y demeurent plus ou moins de tems, suivant qu'ils

y trouvent plus ou moins de facilités pour la chasse. Si le gibier commence à manquer, ils lèvent le camp, & cherchent un autre lieu qui leur convienne, toujours accompagnés de leur curé. Plusieurs s'engagent à servir pour un tems chez les François, & rejoignent leur troupe à la fin du terme convenu.

Quoique les brouillards soient très-fréquens au Cap-Breton, l'air n'y est cependant pas mal-sain. Toutes les terres n'y sont pas bonnes; mais elles produisent des arbres de toute espece. On y voit des chênes d'une prodigieuse grandeur, des pins propres à la mâture, & diverses sortes de bois de charpente. Ceci contredit evidemment le systême de notre Anglois, qui, pour prouver son opinion sur la réalité d'un passage par la baye d'Hudson, prétend, comme vous l'avez vu, que dans les pays qui ont peu de largeur, soit isles, soit presqu'isles, on ne trouve point de gros arbres, mais seulement des buissons & des arbustes. Quoiqu'il en soit, outre les especes dont je viens de parler, le cédre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble sont très-communs dans l'Isle-Royale. Les fruits, &

ſur-tout les pommes y ſont d'une aſſez bonne qualité, ainſi que les légumes, le froment, le lin & le chanvre. Les animaux domeſtiques, tels que les chevaux, les bœufs, les cochons, les chevres, les moutons, la volaille y trouvent abondamment de quoi vivre. La chaſſe & la pêche peuvent nourrir les habitans une bonne partie de l'année; mais le principal avantage de cette iſle, c'eſt qu'il n'y a point de côte, où l'on pêche plus de moruës, ni d'endroit plus commode pour les faire ſécher. Comme ce commerce eſt plus que ſuffiſant pour enrichir les gens du pays, il y en a peu qui s'occupent de la culture des terres. D'ailleurs l'hyver y eſt fort long; & la campagne, longtems couverte de trois ou quatre pieds de neige qui ne fond qu'en été, n'eſt propre ni à être cultivée, ni à nourrir des beſtiaux. On eſt obligé de les renfermer dès les premiers froids, pour les faire vivre de foin juſqu'à la belle ſaiſon. Il eſt vrai que les neiges ont à peine diſparu, que l'abondance renaît dans les champs, & conſole les habitans de la longueur de l'hyver.

Louisbourg n'eût jamais été priſe,

» me disoit un François qui avoit assisté » à la reddition de cette place, si l'o-» pinion qu'elle étoit imprenable, n'eut » fait négliger toute sorte de précau-» tions. Ce n'est pas que la France n'y » envoyât de l'argent & des vivres » pour la subsistance des troupes, & » l'entretien des fortifications; mais » l'avarice de ceux qui étoient chargés » de la distribution, leur en fit re-» tenir une partie, & causa un tel mé-» contentement dans la garnison, qu'on » augura mal du sort de la place, lors-» qu'une escadre Angloise fit son dé-» barquement dans le port. Le siége » fut précédé par un combat entre un » vaisseau François, & toute la flotte » ennemie. En perdant la victoire, le » marquis de Maison-forte s'acquit une » gloire infinie par sa belle défense. » Malgré ce désavantage, la ville sou-» tint un siége de six semaines; & le » commandant obtint une capitulation » honorable, telle qu'on l'accorde à » de braves gens qui ne cédent qu'au » malheur des circonstances, & à la » supériorité des forces. »

Les autres isles voisines de Terre-Neuve, sont celles de S. Jean, d'Anti-

costi, de Sable, &c, également situées à l'embouchure du fleuve de S. Laurent. La premiere est la plus considérable; on y trouve de grandes prairies & plusieurs étangs. Le gibier y abonde; & elle est couverte de forêts de sapins. En 1719, il se forma à Paris une compagnie qui entreprit de la peupler. Le comte de S. Pierre, premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, se mit à la tête de ce projet, & obtint des lettres-patentes qui lui accordoient les isles de S. Jean & de Miscou, sans autre charge, que de rendre foi & hommage au château de Louisbourg. L'objet de cette compagnie étoit la culture des terres, l'exploitation des bois, & sur-tout la pêche de la morue; mais ces premieres tentatives ayant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

La petite isle d'Anticosti appartient aux descendans d'un François qui avoit eu part à la découverte du Mississipi. Il obtint cette récompense de ses services; mais on ne lui fit pas un riche présent. Elle est stérile, mal fournie de bois, & sans un seul havre, où le moindre bâtiment puisse trouver une

retraite. Le bruit courut, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une mine d'argent; on envoya de Québec un orfévre qui en fit l'épreuve, & détrompa le public.

L'isle de Sable est éloignée d'environ vingt-cinq lieues de l'Isle-Royale; & l'on assure que dès le commencement du seizieme siécle, les François avoient entrepris d'y former une colonie. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix : à peine cette isle, qui est fort petite, & sans ports, produit-elle quelques herbes & quelques broussailles. Dans une circonférence d'environ dix lieues, elle renferme un lac qui n'en a pas moins de cinq; & ses montagnes se découvrent de fort loin. Un aventurier nommé *Laroche*, y débarqua quarante misérables qu'il avoit tirés des prisons de France, & qui eurent sujet d'y regretter leurs cachots. Il alla ensuite reconnoître les côtes du continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie; & après y avoir recueilli les connoissances qu'il crut suffisantes pour ses vues, il reprit la route d'Europe, sans pouvoir aborder à l'isle de Sable,

d'où les vents ne cesserent de l'éloigner. Les malheureux qu'il y avoit laissés, rencontrerent sur le rivage quelques planches de vaisseaux, dont ils fabriquerent des baraques. C'étoient les débris de plusieurs navires Espagnols, d'où il étoit sorti quelques moutons & quelques bœufs, qui, ayant multiplié dans cette isle, furent pendant un tems, une ressource pour les quarante François. Le poisson devint ensuite leur unique nourriture; & lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent de peau de loups marins. Ils passerent près de huit ans dans cette situation, jusqu'à ce que le roi Henri IV, informé de leur aventure, chargea un pilote de les aller prendre. Mais la plûpart étoient morts de misere; & il ne s'en trouva plus que douze, que le roi eut la curiosité de voir dans l'état même où le pilote les avoit recueillis. Ils parurent couverts de leurs peaux de loups marins, les cheveux & la barbe d'une affreuse longueur, & toute leur figure dans le plus grand désordre. Henri IV leur fit donner à chacun une somme d'argent, & les déchargea de toutes les poursuites de la justice.

A peu de diſtance de Terre-Neuve, eſt la côte de Labrador. C'eſt le nom que les Eſpagnols ont donné à une grande preſqu'iſle de l'Amérique ſeptentrionale. On ne connoît que les côtes de ce pays, qui eſt aſſez mal nommé *terre du Laboureur ;* car il n'eſt ni cultivé, ni propre à l'être, à cauſe du froid exceſſif qui y règne. Il eſt habité par des hommes ſi féroces, qu'on n'a pu encore les humaniſer. Ils commercent néanmoins avec les peuples du Canada, qui troquent leurs pelleteries contre d'autres marchandiſes. Mais les uns & les autres ſe tiennent dans leurs barques ; & ce trafic ſe fait au bout d'une perche. Nos Bretons ont donné le nom de leur province à la côte orientale du pays de Labrador, & y ont bâti le nouveau Breſt. Les Anglois en occupent la partie occidentale ſur la baye & vers le détroit d'Hudſon.

Je ſuis, &c.

A Louisbourg, ce 15 Août 1748.



LETTRE XCVIII.

L'ACADIE.

IL me reſte à vous parler, Madame, d'un autre pays, voiſin du Cap-Breton, & qui tient au continent par un iſthme qui le joint au Canada. Vous comprenez que c'eſt l'Acadie dont il va être queſtion, ou, comme l'appellent les Anglois, *la nouvelle Ecoſſe.* Cette province a été long-tems occupée par les François, qui l'ont encore cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. En changeant de maîtres, la ville de Port-Royal, ſa capitale, reçut le nom d'*Annapolis*, de celui de la reine Anne, qui régnoit alors dans la Grande-Bretagne.

Les François ont les premiers pris poſſeſſion de l'Acadie, au commencement du dix-ſeptieme ſiécle, & y ont jetté les fondemens d'une colonie. Preſque tous ceux qui la compoſoient, étoient Proteſtans, & avoient à leur tête Pierre de Monts, gentilhomme

Saintongeois, à qui le roi avoit permis, pour lui & pour les siens, l'exercice de sa religion en Amérique. C'est lui qui a bâti la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Ce port seroit un des plus beaux de l'Amérique, si l'entrée & la sortie en étoient moins difficiles. Il ne peut y aborder qu'un vaisseau à la fois; encore faut-il prendre des précautions infinies. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de largeur; au milieu de ce vaste bassin est une petite isle, qu'on a nommé l'*Isle-aux-Chèvres*, & dont les vaisseaux peuvent approcher de fort près. On estime que cette baye peut contenir mille navires, qui y sont à l'abri de tous les vents.

La ville n'a jamais été fort considérable, quoiqu'elle fût dans une situation très-avantageuse aux François, à qui elle donnoit la commodité d'inquiéter les habitans de la nouvelle Angleterre, & de troubler leur négoce. Tant qu'elle a appartenu à la France, elle n'a eu d'autres fortifications, que de méchantes palissades, incapables d'arrêter le moindre corps de troupes. Depuis que les Anglois en

ſont en poſſeſſion, ils l'ont miſe dans un meilleur état. Le commerce qu'ils y font, eſt le même que celui qui a eu lieu de tout tems : il conſiſte encore, comme autrefois, en bois de conſtruction, en fourrures, en poiſſon, en cuirs verds, &c, qui, du tems que nous l'avions, avoit déja attiré, dans cette province, plus de ſix mille habitans. Les ſauvages leur apportoient des pelleteries, & les troquoient avec eux, pour des marchandiſes d'Europe de peu de valeur. Les François ſe ſervoient d'eux, pour s'oppoſer aux progrès des colonies Angloiſes. En tems de guerre, ils en tiroient d'utiles ſecours, dans les incurſions qu'ils faiſoient contr'elles ; & Port-Royal fourniſſoit une retraite aux armateurs qui couroient contre les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Il étoit donc très-important pour les Anglois, de s'aſſurer de la poſſeſſion de l'Acadie : auſſi ne négligerent-ils rien pour s'en rendre maîtres. Dès qu'ils la virent ſous la domination de la France, ils prétexterent une prétendue donation de ce pays, faite par Jacques I, au comte de Sterling. Les lettres-patentes portoient expreſſément,

que la cession ne devoit avoir lieu; qu'autant que cette contrée seroit dépourvue d'habitans, ou occupée par des infidèles; condition qui rendoit nulle la donation, puisque l'Acadie étoit possédée par les François, qui, depuis plusieurs années, y avoient des établissemens. Aussi le vaisseau qu'y envoya le comte de Sterling, s'en revint-il en Angleterre, sans avoir essayé d'y former aucune habitation. Les Anglois ne laisserent pas, dans la suite, de s'en emparer sur ce seul titre; & Cromwel la céda à un gentilhomme François, nommé *Latour*, qui avoit acheté les droits du comte de Sterling.

Je vais, Madame, vous faire part d'une anecdote qui regarde ce gentilhomme, & dont la tradition se conserve précieusement parmi les François de Louisbourg, où elle m'a été racontée de la maniere suivante. « Latour » avoit quitté la France, sous prétexte » de religion, pendant le siége de la » Rochelle, & étoit allé s'établir à » Londres. Nous avions alors perdu » presque toute l'Acadie: il ne nous y » restoit plus qu'un seul fort; & c'étoit » son fils qui le defendoit. Le vieux

» Latour, pour obtenir en Angleterre » le titre de *baronnet*, s'engagea à » mettre les Anglois en possession de » ce fort. Sur l'assurance qu'il donna » d'y réussir, on lui accorda sa de- » mande; & l'on équipa deux vais- » seaux, dont il eut le commande- » ment.

» En arrivant en Amérique, il de- » manda à être conduit au fort où » étoit son fils; & il lui parla dans les » termes les plus tendres & les plus » pressans, pour l'engager à se déclarer » pour sa Majesté Britannique. Le jeune » commandant écouta la proposition » avec autant d'indignation que d'éton- » nement, & déclara qu'il étoit résolu » d'être fidèle à son maître, jusqu'au » dernier soupir de sa vie. Le pere, qui » ne s'attendoit pas à cette réponse, le » quitta fort mécontent. Il lui écrivit » le lendemain, qu'il étoit en son pou- » voir d'obtenir par la force, ce qu'il » n'avoit pu gagner par la douceur, & » qu'il le prioit de ne pas le réduire à » la triste nécessité de le traiter comme » un ennemi. Ses menaces n'eurent » pas plus de succès, que ses sollicita- » tions & ses caresses.

» Obligé d'en venir aux dernieres » extrémités, il rangea ses troupes au» tour du fort, & commença l'atta» que. Son fils se défendit avec tant de » valeur, que le pere voyant plusieurs » de ses soldats tués, sans avoir rem» porté aucun avantage, se rebuta de » son entreprise; & au bout de deux » jours, il proposa de lever le siége. » Cette proposition ayant été acceptée » en un conseil de guerre, il se trouva » dans une terrible perplexité : il ne » pouvoit plus reparoître à la cour » d'Angleterre, où il avoit répondu » avec tant de confiance, de la red» dition du fort. D'un autre côté, il » n'osoit repasser en France : le seul » parti qu'il eut à prendre, & auquel » il se détermina, fut d'avoir recours » à son fils, & de se reposer entière» ment sur la bonté de son cœur.

» Après lui avoir exposé les circons» tances malheureuses où il se trouvoit, » il le supplia de lui permettre de passer » le reste de ses jours en Acadie. Le » fils consentit à lui donner un asyle » auprès de lui, à condition cepen» dant, qu'il n'entreroit jamais dans » l'intérieur des ramparts de son fort,

» sous

» sous quelque prétexte que ce pût être. » Il s'engagea à lui faire bâtir une mai- » son commode à une certaine distance » de la place, & à lui procurer toutes » les douceurs qui dépendroient de » lui. Quelque dure que fût cette con- » dition, de la part d'un fils à un pere, » celui-ci qui n'étoit pas en droit de » s'en plaindre, l'accepta avec plaisir, » & s'y soumit inviolablement.

» Le jeune Latour, en récompense » de ses services, obtint dans la suite » un gouvernement plus considérable. » Il établit sa résidence dans un fort » situé sur la riviere de S. Jean. Un au- » tre gouverneur François, nommé » *Charnisay*, partageoit avec lui le » commandement de ces contrées. Ce » pays fut long-tems tranquille ; parce » que chacun d'eux ne s'appliquoit » qu'à faire valoir son domaine. Mais » s'étant brouillés, leurs discordes ci- » viles, non-seulement frayerent le » chemin à leur propre ruine, mais » manquerent d'entraîner encore pour » la France, la perte de tout le pays.

» Charnisay, devenu plus riche & » plus puissant, forma le projet d'usur-

» per seul tout le commerce ; & pour
» y parvenir, il songea d'abord à s'em-
» parer du fort & des établissemens
» qui étoient sur la riviere de S. Jean.
» Il prit le moment où Latour étoit
» allé au fourrage, à quelques journées
» de-là, avec une partie de sa garnison,
» & fit avancer ses troupes pour se
» mettre en possession de la place.
» Cette attaque imprévue jetta d'abord
» dans un grand embarras la femme du
» gouverneur, à qui il n'étoit resté
» qu'un très-petit nombre de soldats;
» mais, étant revenue de sa premiere
» frayeur, elle résolut de se défendre
» jusqu'à la derniere extrémité. En ef-
» fet, elle se comporta si bien, que les
» assiégeans furent battus pendant trois
» jours. Le quatrieme, ayant appris
» que les ennemis se préparoient à
» escalader les murailles, elle monta
» sur les remparts, & se montra sur le
» parapet, à la tête de tout son monde.
» Les assiégeans, qui virent un plus
» grand nombre de soldats, qu'ils ne
» s'attendoient à en trouver, mais plus
» étonnés encore de la résolution de
» cette femme, se persuaderent que la

» place étoit beaucoup plus forte qu'on » ne leur avoit dit : dans cette idée, » ils se déterminerent à lui accorder » une honorable capitulation ; & le » fort fut rendu.

» Le général considérant, en en» trant dans la place, à quelle poignée » de gens il avoit accordé une capi» tulation si glorieuse, déclara qu'il » avoit été surpris dans les conditions, » & qu'il ne pouvoit point absolument » les observer. En conséquence ayant » fait la garnison prisonniere de guerre, » il fit pendre tous les soldats, à l'ex» ception d'un seul, qu'il conserva » pour être le bourreau de ses cama» rades. Il voulut même que madame » de Latour assistât, la corde au cou, » à cette barbare exécution. »

Charnisay avoit trouvé moyen de rendre suspecte à la cour, la fidélité de Latour, & s'étoit fait donner un ordre de l'arrêter, s'il refusoit de passer en France. Latour fut dépouillé de ses possessions ; & son rival obtint des lettres du roi, qui réunirent les deux gouvernemens en sa faveur.

Les Anglois profiterent de ces divisions intestines, pour s'emparer de

la plûpart de nos établissemens. Ils les rendirent & les reprirent plusieurs fois jusqu'à la paix d'Utrecht ; mais ils les ont toujours conservés depuis ce traité. Les articles portent qu'ils posséderont l'Acadie suivant ses anciennes limites ; mais ces limites n'ayant point été réglées, il est à craindre qu'elles ne soient un jour le sujet d'une guerre qui nous enlevera peut-être tout le Canada. On commencera par contester beaucoup, sur la véritable signification de ces paroles, *suivant ses anciennes limites ;* les Anglois leur donneront la plus grande extension. Les François voudront les restreindre le plus qu'il sera possible ; on nommera des commissaires de part & d'autre ; chacun fera valoir ses prétentions ; on composera des Mémoires ; les Anglois demanderont à la France quatre ou cinq cens lieues de pays ; ils prétendront que non-seulement toute la péninsule, mais encore la partie méridionale du golfe de S. Laurent, & la rive méridionale du fleuve de ce nom, jusqu'à la hauteur de Québec, étoient contenues dans les anciennes limites de l'Acadie, & voudront, en conséquence,

que cette vaste étendue de pays leur soit cédée, suivant l'intention & l'esprit du traité.

Pour appuyer leurs prétentions, ils se proposeront de faire voir que ces limites ont toujours été les mêmes; & qu'ainsi sa Majesté Britannique a un droit incontestable sur toutes les terres, isles, golfes, rivieres, &c, qui y sont renfermés. Pour le prouver, ils diront que la France donna le gouvernement de l'Acadie à Charnisay, & que ce gouvernement comprenoit alors les mêmes bornes, que la Grande-Bretagne lui assigne. Ils ajoûteront que M. d'Estrades, notre ambassadeur à Londres, sollicitant la restitution de l'Acadie, dont les Anglois s'étoient emparés, spécifia plusieurs fois ces mêmes limites; que lorsqu'elle fut rendue à la France par le traité de Bréda, elle avoit une pareille étendue: enfin ils rapporteront toutes les preuves qu'ils pourront trouver, pour faire voir que les bornes de cette province sont poussées bien au-delà des limites que les François lui prescrivent: de-là ils passeront au traité d'Utrecht; & à force de chicaner sur les termes, ils croiront avoir prouvé

qu'il leur accorde ce qui fait l'objet de leur demande. Ils joindront à tous ces argumens, quelques cartes de géographie, qu'ils auront grand soin de faire valoir à leur avantage.

Tels seront, Madame, les principaux moyens dont la cour d'Angleterre s'efforcera d'appuyer ses prétentions; & vous jugez bien que les François ne les laisseront pas sans réponse. Ils feront voir d'abord, que le gouvernement qui fut donné à Charnisay, comprenoit non-seulement l'Acadie, mais encore les *confins* de cette province: or qui dit *confins*, dit pays circonvoisins; & les pays circonvoisins de l'Acadie, ne sont pas l'Acadie même. Ils diront, en second lieu, que M. d'Estrades, quoique très-habile négociateur, connoissoit peu la géographie des côtes méridionales de la nouvelle France, puisque dans ses Lettres, il donne quatre-vingt lieues d'étendue à un pays qui en a plus de trois cens. D'ailleurs, l'unique objet du comte d'Estrades étoit de prouver que les forts dont il sollicitoit la restitution, appartenoient à la France, & qu'on les avoit envahis injustement. Il est certain qu'à cet égard,

il n'avoit aucune raiſon de diſcuter la dénomination préciſe de ces établiſſemens; la queſtion de propriété en étoit totalement indépendante. Dès que cette propriété étoit établie, ſous quelque nom que nous les euſſions poſſédés, la reſtitution en étoit une ſuite néceſſaire; & c'eſt ſous ce ſeul point de vue, que M. d'Eſtrades devoit conſidérer ſa négociation; car il n'étoit pas queſtion entre lui & la cour d'Angleterre, d'aſſigner les véritables limites de l'Acadie.

A l'égard du traité de Bréda, les François ne manqueront pas de dire auſſi, qu'il ne s'agiſſoit pas alors de déterminer les anciennes limites de ce pays, mais ſimplement de remettre, en Amérique, les choſes ſur le pied où elles étoient avant les irruptions réciproques des deux nations. Enfin, pour ce qui regarde le traité d'Utrecht, quand il ne ſera queſtion que de diſputer ſur les mots, les François ne ſeront pas embarraſſés d'interpréter auſſi, à leur maniere, les paroles mêmes du traité, & d'y trouver toute l'Acadie circonſcrite dans les bornes les plus reſſerrées & les plus

étroites. Il arrivera alors, comme dans toutes les disputes, que personne ne voudra céder; que ce qui n'aura pu se terminer par des écrits, se décidera par le canon; & que pour conserver quelques arpens de neige, nous perdrons peut-être tout le Canada.

Quoiqu'il en soit, les uns donnent le nom d'*Acadie* à cette péninsule triangulaire, qui borne l'Amérique au sud-est; d'autres la restraignent à la côte méridionale de la presqu'isle. Ces derniers divisent tout le pays en quatre provinces; la premiere, depuis la riviere de Pentagoët, jusqu'à celle de S. Jean; & ils la nomment *contrée des Etechemins*. La seconde, depuis la riviere de S. Jean, jusqu'au cap de Sable, & ils l'appellent *baye Françoise*. La troisieme, depuis le cap de Sable, jusqu'au havre de Camceau; & c'est proprement ce que nous nommons l'*Acadie*, & les Anglois la *nouvelle Ecosse*. La quatrieme, depuis Camceau, jusqu'au cap des Rosiers, a pris le nom de *baye de S. Laurent*. Ne diroit-on pas que l'on a eu en vue cette distribution, lorsqu'on a déclaré, dans le traité d'Utrecht, que le roi Très-Chré-

tien cédoit à la reine d'Angleterre, & à ses successeurs, à perpétuité, l'Acadie, ou nouvelle Ecosse, conformément à ses anciennes limites, comme aussi la ville de Port-Royal avec sa banlieue. Puisque ce traité ajoûte Port-Royal à l'Acadie, il s'ensuit, ce me semble, qu'il ne comprenoit pas, sous ce nom, toute la presqu'isle.

On parle ici beaucoup d'une nouvelle colonie que les Anglois doivent y envoyer, lorsque le traité de paix, dont on dit que nous ne sommes pas éloignés, sera signé par les deux puissances à Aix-la-Chapelle. On assure même que le gouvernement d'Angleterre, profitant de la reforme de ses troupes après la guerre, augmentera ses habitations, & construira même une nouvelle ville en Acadie. Il offrira d'abandonner une portion de terre à chaque officier, soldat, matelot, artisan, qui voudra s'y établir. Ce projet, qui est, dit-on, formé par le lord Hallifax, ne tardera pas à être publié; & l'on prétend qu'il s'embarquera beaucoup d'Anglois pour ce pays. L'Etat fera les frais du transport, de la nourriture, & de l'entretien des nouveaux colons,

durant l'espace d'une année après leur arrivée, & pendant dix ans, ils ne seront tenus à aucune redevance. On leur fournira des armes, des provisions, des ustensiles, des outils, autant qu'il sera jugé nécessaire, pour les mettre en état de défricher & de cultiver des terres, d'élever des maisons, d'exercer la chasse, la pêche, &c. On écrit qu'il y a déja quatre mille personnes qui se présentent pour former cette nouvelle peuplade; & la ville qu'elles bâtiront, se nommera *Hallifax*, en l'honneur de l'auteur du projet. Elle doit être placée au sud-est de la péninsule, dans une situation très-commode, & beaucoup meilleure pour la pêche, que le port d'Annapolis. Elle sera grande, très-bien bâtie, fortifiée de palissades, avec des forts de bois, de distance en distance, qui la mettront à couvert des insultes des sauvages.

Il y a des politiques qui conjecturent que, quelqu'envie qu'on semble avoir de rendre cette ville florissante, ses environs ne seront jamais bien cultivés: ils ont examiné le terrein, qui leur a paru très-difficile à être défriché; & lors même qu'il l'est, il produit peu, &

coûte beaucoup à travailler. D'ailleurs, ajoûtent-ils, les Anglois ne pourront jamais réussir à gagner l'amitié des sauvages, uniquement dévoués à la nation Françoise. Ils auront donc infiniment à souffrir des incursions de ces Indiens; & ne pourront s'éloigner qu'à la portée du canon, ni cultiver leurs terres qu'avec beaucoup de danger. Aussi ne recueilleront-ils pas la cinquieme partie des choses nécessaires pour leur entretien. Ils seront obligés de tirer la plûpart de leurs provisions de la nouvelle Angleterre; & ils mourront de faim, si la pêche, jointe à quelques petites munitions de mer & à la paye de la garnison, ne sert à les faire subsister. Cette garnison même, n'offrira pas un grand secours contre les sauvages, quoiqu'on dise qu'elle sera composée de trois régimens. Ces soldats énervés faute d'exercice, attaqués, pour la plûpart du scorbut, & affoiblis par l'usage des liqueurs fortes, ne pourront jamais résister à l'activité, à la vigilance, à la patience & à l'adresse des Américains. Si le roi d'Angleterre abandonne un moment cette colonie, malgré les sommes immenses qu'elle aura

coûté, les encouragemens qu'on lui donnera, les secours qui lui seront procurés, ces politiques prétendent qu'elle ne pourra jamais se soutenir. Si, avec plus de difficultés à vaincre, & moins de ressources à attendre du côté de l'Europe, les François s'y sont multipliés & y ont prospéré, c'est qu'ils étoient amis des sauvages; & ceux-ci, au contraire, ont déclaré une guerre éternelle aux Anglois, dont ils n'ont pas voulu reconnoître la domination.

On compte, dans l'intérieur de l'Acadie, sept à huit de ces nations Indiennes, ennemies de l'Angleterre. Les principales sont celles des Etechemins, qui occupent la partie occidentale, & les Souriquois, qui habitent aux environs de Port-Royal. Ces peuples ont quelques usages qui leur sont particuliers, & d'autres qui rentrent dans les coutumes générales des autres sauvages. *Samago* est le titre qu'ils donnent à leurs chefs. Chaque village a le sien, qui a, sur les jeunes gens, une autorité absolue: ils sont obligés de lui obéir, jusqu'à ce qu'ils soient mariés: tout le fruit de leurs travaux lui appartient; & après leur mariage, quoiqu'ils

ayent plusieurs enfans, ils lui payent une espece de tribut qu'il exige avec la derniere rigueur. Quoique cette dignité soit élective, cependant on prend presque toujours celui qui est à la tête de la famille la plus nombreuse. Il décide de tous les différends qui naissent entre les habitans. Si les parties ne peuvent s'accommoder, il les juge sur le champ, selon la loi du Talion, qu'on y observe à la lettre. Dans les affaires où il s'agit de l'intérêt de toute la peuplade, on ne statue rien sans un décret général des chefs assemblés.

Ces sauvages portent la dureté, envers leurs femmes, jusqu'à la cruauté; & dans leur fureur, ils les déchirent avec inhumanité. Ils ne souffrent pas les moindres remontrances; & si quelqu'un, témoin de ces scènes barbares, s'avise de leur en faire; Je suis le maître dans ma maison, lui disent-ils; je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît. Une femme surprise en adultère, est souvent punie de mort; &, en général, les filles sont très-réservées : mais s'il arrive que quelqu'une d'elles fasse une faute secrettement, ce secret est enseveli soigneusement dans

la famille : s'il éclate, la fille est chassée de la maison. Ces peuples aiment tendrement leurs enfans : à la naissance d'un garçon, ils donnent un festin, & passent ce jour-là en grandes réjouissances. Ils en donnent un second, lorsque la premiere dent vient à lui percer ; & un troisieme plus magnifique, à la premiere bête sauvage qu'il rapporte de la chasse : c'est l'époque de l'âge viril.

Avant que d'aller au combat, ces Indiens essayent leurs forces contre leurs femmes dans une bataille rangée. S'ils sont vaincus, leur défaite échauffe leur courage ; & ils ne doutent point de l'heureux succès de leur expédition. Si, au contraire, ils remportent la victoire, elle est pour eux d'un mauvais augure. Cette conduite, Madame, toute ridicule qu'elle paroît d'abord, ne laisse pas d'être fondée en raison. Dans le premier cas, le mari, que le désespoir anime, n'ose retourner chez lui, que vainqueur, de peur d'y recevoir une seconde fois des coups de bâton de son épouse. Dans le cas opposé, quelque désavantage qu'il ait eu dans le combat, il est sûr d'être bien

reçu à son retour, dès que la femme sçait qu'il est le plus fort.

La maniere dont ces gens-ci déclarent la guerre à leurs ennemis, est très-expressive. Toute la peuplade s'assemble à ce sujet ; & l'offensé se plaint amèrement de l'injure qui lui a été faite. Levant ensuite au-dessus de sa tête, une hache qu'il tient dans ses mains, il jure de venger l'affront qu'il a reçu. Alors tous les autres, qui ne refusent jamais d'épouser sa querelle, levent la hache, comme lui ; &, dans cette posture, ils chantent en chœur d'un ton sombre & menaçant, accompagné d'un bruit sourd, que font des cailloux agités dans des calebasses.

Les François, du tems de leurs premiers établissemens dans l'Acadie, pour s'insinuer dans la confiance des sauvages, avoient imaginé de faire adopter leurs enfans par quelques-uns des chefs les plus considérables de ces peuples. Ces adoptions étoient très-fréquentes, & avoient cet avantage sur celles des Romains, que les peres véritables, en prenant parti dans la guerre contre les peres adoptifs, ne portoient aucune atteinte aux priviléges de l'adoption.

Ceci me rappelle une anecdote que je tiens d'une personne de la colonie.

Quelques François ayant pris querelle avec des sauvages, il y eut entr'eux un petit combat, où ceux-ci furent assez maltraités. Instruits de ce qui s'étoit passé, leurs camarades assiégèrent les François en si grand nombre, qu'il ne paroissoit pas possible qu'ils leur échappassent. Un des enfans, dont je viens de parler, voyant ses compatriotes à la veille de leur perte, alla trouver son pere adoptif, chef de la peuplade: « Mon pere, lui dit-il, j'ai » une grande envie qui me tourmente; » c'est d'assister à une de ces fêtes, où » il est ordonné de manger tout ce qui » est préparé, sans en rien réserver ab- » solument. Je vous prie d'en ordonner » une à tout le village; & je vous an- » nonce que je mourrois infailliblement, » s'il restoit quelque chose de tout » le repas. » L'Indien, qui ne soupçonnoit aucun artifice dans la priere de ce jeune François, lui répondit: « Je suis » pénétré, mon fils, du trouble de ton » ame; & je t'assure que je donnerai » ordre qu'on prépare ce festin. » Il fut fixé au jour que les François avoient

choisi pour prendre la fuite. La fête commença sur le soir; & les tables furent servies avec tant d'abondance, que les convives demanderent grace. Le jeune homme, à qui les François avoient donné le signal du départ, vint dire à son pere adoptif, qu'il étoit touché de compassion pour les gens du festin, qui desiroient qu'on les dispensât de manger davantage. « Ordonnez, je vous prie, mon pere, qu'ils » sortent de table, & qu'ils aillent se » reposer; je m'engage à les plonger » dans un agréable sommeil. » Les convives accepterent sur le champ ces offres obligeantes. Il prit sa guitarre, & joua un air soporifique avec tant d'art, qu'il n'y eut pas un seul sauvage qui n'en fût profondément endormi. Dès que le rusé musicien les vit dans l'état qu'il souhaitoit, il joignit ses compatriotes, & se sauva avec eux, sans courir le moindre risque.

L'histoire naturelle de l'Acadie offre aujourd'hui peu de choses remarquables. Mais on dit qu'autrefois, à l'embouchure de la riviere de S. Jean, où est un banc de sable, qui, en s'ouvrant, forme une baye d'environ quatre cens

pas de circuit, on appercevoit un grand arbre flottant, qui, malgré toute la violence du flux & des débordemens, ne changeoit jamais de place, & sembloit seulement, en se tenant toujours droit, tourner sur sa racine, comme sur un pivot. Il paroissoit de la grosseur d'un petit tonneau; mais la mer le couvroit quelquefois pendant plusieurs jours. Les sauvages lui rendoient une espece de culte superstitieux: ils y attachoient des peaux de castor & d'autres animaux, & regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'appercevoir. Des François un jour s'y transporterent dans une chaloupe, y attacherent un cable, & tenterent vainement de l'en arracher. Le tronc, immobile contre tous leurs efforts, ne put jamais être ébranlé de sa place. La riviere de S. Jean est une des plus grandes du pays. Ses bords sont couverts de gros chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé. On y trouve encore des especes de noyers, dont le fruit est triangulaire & de très-bon goût, & des vignes qui produisent d'excellens raisins.

On vante aussi les bords de la riviere

de Pentagoët, & la fertilité de ce terrein : outre les arbres que nous connoissons en France, tels que le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, on y voit des pins de soixante pieds de haut. Ce pays a quantité d'ours qui vivent de gland, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate, que celle de veau. Autour des isles qui sont à l'embouchure de la riviere, on fait une pêche abondante de maquereaux, dont les Anglois font un grand commerce aux Antilles. Sur la rive septentrionale du Pentagoët, les François ont eu autrefois un petit établissement, qu'on appelloit *S. Sauveur*.

Dans le voisinage de l'Acadie, il est une isle nommée *Miscou*, où la nature supplée à l'eau de riviere, qui y manque, par une source fort extraordinaire. A deux cens pas de cette isle, on voit sortir, du sein de la mer, un bouillon d'eau douce, de la grosseur de deux poings, & qui s'éleve à une hauteur considérable. Il conserve sa douceur dans un circuit de vingt pas, sans que le flux ou le reflux arrête, ou trouble son cours; de sorte qu'il hausse & baisse avec la marée. Les pêcheurs y vont

chercher de l'eau dans leurs chaloupes, & la puisent avec des sceaux, comme dans une fontaine. L'endroit d'où elle sort, n'a pas moins d'une brasse de fond aux plus basses marées ; & l'eau d'alentour est aussi salée, qu'en pleine mer. L'isle de Miscou est située dans la *baye des Espagnols*, ainsi appellée par quelques voyageurs de cette nation, qui y étoient venus chercher des mines d'or. Après diverses tentatives inutiles, ils s'en retournerent en criant, *a ca nada*, c'est-à-dire, *il n'y a rien ici* ; & c'est-là, dit-on, l'origine du nom de *Canada*. D'autres le font dériver du mot Iroquois *Kannata*, qui signifie un *amas de cabanes*. Quoiqu'il en soit, je suis actuellement à la porte de cette grande contrée, & prêt à me rendre à Québec, où je compte passer l'hyver.

Je suis, &c.

A Louisbourg, ce 4 Septembre 1748.

Fin du Tome VIII.

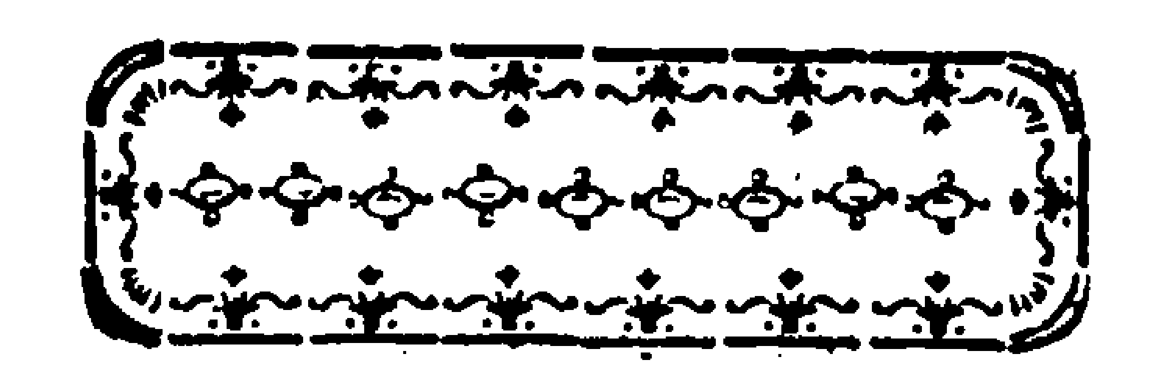


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Tome VIII,

LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.

LETTRE

LETTRE XC.

SUITE DE LA LAPONIE.

LETTRE XCI.

La Norvége.

LETTRE XCII.

L'Islande.

LETTRE XCIII.

LE GROENLAND.

LETTRE XCIV.

SUITE DU GROENLAND.

LETTRE XCV.

LA BAYE D'HUDSON.

LETTRE XCVI.

SUITE DE LA BAYE D'HUDSON.

LETTRE XCVII.

L'Isle de Terre-Neuve, & ses Environs.

LETTRE XCVIII.

L'Acadie.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les VII & VIII Volumes du *Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce premier Mars 1768.

Signé GUIROY.